Jean-Paul Savignac

« Merde à César »

LES GAULOIS – LEURS ÉCRITS RETROUVÉS, RASSEMBLÉS, TRADUITS ET COMMENTÉS

DEUXIÈME ÉDITION REVUE

Les Essais

Éditions de la Différence

PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

Cette nouvelle édition tient compte des travaux récents des érudits et, pour certaines inscriptions, offre une nouvelle lecture qui, sans être définitive, en améliore grandement la compréhension.

Les textes nous parlent donc mieux.

Cependant cet ouvrage veut, au-delà de sa tentative de mise au point linguistique, être un cri en faveur de la mémoire à ne pas perdre de ces témoins de l'origine que sont pour nous les Gaulois et une incitation à écouter leur voix, leur enseignement, leur poésie.

J.-P. S.

INTRODUCTION

La Gaule et la France sont dans un rapport de filiation. La première, aube bleue de l'origine, est plus jeune, mais elle est défunte. L'autre est son héritière. La Gaule pour les Français est pareille à une enfance très ancienne qu'ils laissent à distance et même pour la plupart renient, bien qu'elle puisse les attendrir.

C'est le même sentiment vis-à-vis des Gaulois : ils semblent n'avoir soudain surgi de l'Histoire que pour être des vaincus propres à nous inspirer l'inconsolable regret de leur perte nécessaire. Que n'ont-ils été vainqueurs des Romains ! Ils nous auraient donné la joie de remonter jusqu'à eux par une lignée ininterrompue au lieu de nous laisser, avec un sentiment de déception refoulée, le mirage d'une identité perdue et l'élan brisé d'une vie autrement aventureuse. Car ces héros admirables qui ont succombé à la guerre au dun *d'Alésia, ainsi que nous l'apprend notre traumatisante Histoire de France, n'ont pas été, tels les Spartiates de Léonidas ou les assiégés de Massada, les vainqueurs de leurs vainqueurs, comme les martyrs sont ceux de leurs bourreaux ; ils ont, dans leur désastre et dans leur sang, entraîné une rupture linguistique et culturelle : notre langue n'est pas la continuation de l'idiome ancestral, comme c'est le cas chez les Allemands, les Italiens, les Slaves ou les Grecs. Notre culture est empruntée, nos structures mentales ont été modifiées par l'adoption forcée d'une langue d'occupant.*

Dans le fait, cet amer regret des origines, cette blessure narcissique de ne pas pouvoir se reconnaître dans ce que Hugo a appelé « le gouffre celtique », oblige à se détourner du miroir du passé pour s'orienter vers l'avenir, c'est-à-dire vers soi-même. La crise d'identité dissimule une crise d'autorité. Loin d'être dommageable, la rupture est qualifiante et créatrice. Lorsque nous regardons le passé – ce qui est naturel –, nous savons bien que nous cherchons à y retrouver nos propres traits. Que nous ne puissions bien les déceler chez les Gaulois est une chance. L'obscurité de nos origines nous renvoie à l'édification de notre moi. Au point qu'en s'effaçant, non sans une grande élégance, les Gaulois nous ont fait présent de la liberté. Ils se sont sacrifiés pour la fonder. Si bien que c'est, pour ainsi dire, aux Gaulois de nous ressembler, non à nous d'être à leur image. Ils seront ce que nous serons. Il convient toutefois, pour les continuer dignement et éviter l'ingrate complaisance de ne souffrir que la vue du même, de nouer entre les Gaulois et nous un lien de parenté et de les glorifier du titre de pères. Les

Français orphelins de pères inconnus ! La quête du père, l'amour du père, caractérise une certaine piété française. Dans la figure du père en effet coexistent le même et l'autre. Le même est connu, rassurant ; l'autre, inconnu, inspire la crainte. La crainte révérencielle du père ne peut maintenir indéfiniment son rejet. Arrive le moment de l'affrontement qui est une appropriation : il s'agit de devenir ce qui repousse, de devenir repoussant. Ainsi Rimbaud se fait l'un des leurs lorsqu'il s'écrie :

« J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne beurre pas ma chevelure.

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; – oh ! tous les vices, colère, luxure, magnifique, la luxure ; – surtout mensonge et paresse.

J'ai horreur de tous les métiers.

... Il m'est bien évident que j'ai toujours été de race inférieure.

... Les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, – comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. Je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans les supplices. »

En poète, intuitivement, Rimbaud, endossant le vêtement du honni qu'est à ses yeux le Gaulois, en tire – miraculeusement ! – le bénéfice de devenir « voyant » *et* « maître en fantasmagories » *et de savoir* « saluer la Beauté ». *Rimbaud le ribaud, comme dans un conte où il faut vaincre sa répugnance pour acquérir le don du bonheur, s'est identifié à ces prétendus inférieurs qu'étaient les Gaulois et sous le masque du réprouvé apparaît pour qui sait le reconnaître comme un initié. L'expérience exemplaire de Rimbaud révèle dès lors ce que nous ne pouvions pas apercevoir dans le miroir obscur du gouffre celtique : le visage du père est masqué. C'est celui de l'initiateur. Caché sous l'aspect rébarbatif du vaincu et du barbare, que les Anciens dépeignent comme un être versatile, velléitaire, sanguinaire, sauvage, dépravé, le Gaulois, qui cherchait lui-même à dérouter les autres en montrant dans son art tout de fluidité et de subtilité une imagerie monstrueuse de figures caricaturales, de visages narquois et de faces énigmatiques et maléfiques, nous apparaît ainsi dépositaire et adepte d'une science sacrée, élu dispensateur de bienfaits et guide en sagesse, en un mot : père.*

L'héritage des Gaulois est d'abord le silence, l'austère silence qui instaure une distance, perceptible dans les lacunes des témoignages de l'Histoire à leur sujet. Cette forme de refus est une forme de volonté et d'encouragement. Le père enseigne l'autorité, la rigueur, la vigueur, tout un dynamisme volontaire qui lie de façon solide l'être à toutes ses parties. Le père est volonté de tenir, automédecine par exemple, refus d'assistance, stoïcisme bien compris, c'est-à-dire mode de vie traditionnel qui consiste à maintenir vivant le rapport de l'homme au monde et à puiser directement aux sources d'énergie la vitalité dont il a besoin. L'être qui sait vouloir trouve, invente, modèle, aménage son milieu, imite, si c'est nécessaire, se débrouille, improvise.

Il se bat.

Le père remet les êtres à leur place en refusant une trop molle proximité, voire en frappant. La fortune extraordinaire du mot coup en français, traduisant à l'évidence une permanence qui remonte aux origines, montre que les Gaulois, réputés cruels, ont été des pères en ceci qu'on pouvait craindre d'eux qu'ils ne donnassent des coups. Les coups symboliques sont des touches de l'Être : le coup est à la fois l'instant pleinement vécu et le contact pleinement senti. Heurter, frapper, blesser, torturer, tuer, c'est rencontrer l'Être. Qui frappe est. J'en veux pour preuve la ressemblance, en gaulois, entre les verbes être, bi- de *bhwi- et frapper, bi- de *bheiH-. Qui parle par énigmes, comme faisaient les Galates selon Diodore, frappe avec des mots, décoche du mystère qui fait chercher, c'est-à-dire conduit à la connaissance vraie. Ce qui a lieu d'être, c'est la réalité poétique, essentiellement frappable et modelable donc toujours respectée. Car ce qui n'est que fouetté est seulement stimulé. Les Gaulois ont attisé l'Être. Leur parole a été fouet, caducée d'énergie.

Et vis-à-vis du monde, leur détermination a été de lui infliger un traitement joyeux : ils l'ont pillé pour rire. Non pas comme le Romain qui conquiert pour triompher (les Gaulois étaient embarrassés par leur butin), non comme le Germain qui pille pour détruire et se détruire, non comme le Grec qui compare, à son avantage, ce qu'il a pris avec ce qu'il a déjà. Les Gaulois ont emprunté avidement, pour l'abandonner ensuite, ce qu'ils craignaient par-dessus tout, la forme, chose figée et anéantie, où s'abolissent l'âme et le nom. Ils se sont autorisé la transgression, l'acte violent, l'acte créateur, l'acte conservateur. S'emparer de la capacité de s'emparer. S'emparer : prendre pour se parer. Se défendre, parce qu'on est exposé. C'est ce qu'apprend l'héritage gaulois. Est-il peuple antique plus prompt à s'exposer au danger ? S'exposer : aux autres et à soi-même. Se mesurer. Voir sa valeur. Les combattants nus parmi eux n'étaient pas nus pour intimider l'ennemi, mais parce qu'ils bouillaient de rage guerrière.

Il y a l'ordre originel du monde – cosmos inaltéré – dont certains paysages terrestres et le champ des étoiles présentaient une apparence limpide. Ce monde en état d'épanouissement et de béatitude s'est ouvert à la connaissance des grands voyants que furent les druides. Sous leur autorité, les Gaulois ont cru à sa transcendance et se sont accordés à lui au sein de rites incessamment accomplis, afin de rencontrer, à leur degré ultime, le temps immobile face à la Voie Lactée.

Dès le XVe siècle en France, le Gaulois a été senti joyeux, et la joie, ancestrale. Au XIXe siècle est né le mot de gauloiserie qui circonscrivait un concept bien plus ancien, car la parole gauloise non écrite est le propre de l'homme, rire et révélation, volatil feu verbal de l'oralité pure, écume lyrique de la verve, cette danse de la parole, accompagnée encore de nos jours en France dans tous les milieux sociaux et culturels de son accent ancestral, la gouaille. Cette joie du parler, moelle de notre race, d'après Maupassant, reprend l'histoire drôle, la plaisanterie panurgique qui déforme et enfle la réalité, le délire qui met l'âme en feu. Tout est là : les Gaulois savaient le secret du bien-être de l'âme : ils l'enflaient. Toute enflure est heureuse, tout gonflement, célestiel. Ce que nous avons à recevoir des Gaulois, nos semblables avec quelque différence (César dit en effet

d'eux qu'ils ont à peu près les mêmes usages que les autres peuples) c'est ce qui fonde précisément leur originalité distinctive : une foi. Une certitude. Une grâce. Ce peuple fier et doux, attentif aux oiseaux et ami des chevaux, je veux dire : qui parlait le langage des oiseaux et celui de la cabale initiatique, détenait le grand secret de la connaissance respectueuse de la vie, qui entraîne le mépris de la mort (l'amour immense de la vie rend effectivement la mort risible), la création d'un art curviligne qui ne fige pas, mais laisse s'enfler le vivant et refuse ce qui est inerte ou seulement incarné, un goût vif pour ce qui fait la joie de l'existence : l'amour, le faste, la viande, la boisson enivrante, les beaux chevaux, les couleurs vives, parures et richesses, l'ornementation, l'art du cortège, la musique et les parfums, chants de gloire des ancêtres, récits sacrés, découverte du monde, compréhension des codes et des symboles. C'est à ce gai savoir qu'il faut attribuer leur capacité inventive – celle qui éclot en ceux qui savent – à laquelle nous devons le tonneau, les émaux, la charrue avec roues, soc et versoir, la première moissonneuse, les tissus à carreaux, le matelas, la bottine de cuir, la charcuterie...

L'aptitude à prêter du sens aux choses va de pair, chez les Gaulois, avec une puissante capacité d'abstraction. Il convient de se déprendre de tout primitivisme à leur égard et de s'aviser, à travers leur art, qu'ils avaient un net penchant pour l'expression schématique, la simplification, voire la désarticulation, une héraldique intellectuelle. Leurs rinceaux, par exemple, sont tels que les creux et les pleins échangent leur valeur : la partie qui paraissait évidée présente une image pleine et l'ornement qui semblait en relief en est l'équivalent négatif. Forme et fond s'interpénètrent et tour à tour se détachent en un dualisme unificateur qui évoque le yin et le yang. Si bien que le concret est abstrait et l'abstrait, concret. L'exploration de ces deux modalités de l'expression artistique se révèle fructueuse.

Les spirales par exemple, ces boucles abstraites, correspondent aux couettes rondes des coiffures féminines des déesses et des « Mères », et aux tourbillons ruisselants de la musique celtique, telle qu'elle existe toujours, ou encore, associées par une esse, aux danses à deux pratiquées dans la chorégraphie traditionnelle de l'Irlande, qui doit bien aussi garder quelque chose des danses gauloises. La décoration celtique, volontiers hiératique, impeccable et énigmatique, peut renvoyer à la manifestation vivante de ce qu'elle stylise. Une humanité sensible et émouvante se découvre alors, semblable à celle que livrent les inscriptions publiées dans le présent ouvrage ou dont César apporte des témoignages : c'est avec des larmes et force démonstrations attendrissantes que le druide Diviciacos plaide la cause de son frère, et Dumnorix ne lésine pas sur les moyens de persuasion pour éviter de suivre César en Britannia ; les chefs de la Gaule ne réclament pas (*poscunt), mais réclament à grands cris (deposcunt) des vengeurs, ne se plaignent pas de la situation de la Gaule, mais la déplorent (miserantur).

Inversement, des réalités concrètes, quotidiennes, vivantes, peuvent éclairer les zones d'ombre du monde gaulois. Le folklore, à cet égard, s'avère précieux. Alors que l'histoire des religions n'avance plus guère dans ses recherches sur les dieux gaulois (elle parvient tout au plus, non sans peine, à les classer fonctionnellement), l'ethnologie permet d'aller plus loin et de voir la survivance

des dieux gaulois à travers les héros de roman de chevalerie, dans l'hagiographie, les textes médiévaux en général et les contes. Ces dieux gagnent maintenant plusieurs noms, des fonctions différenciées, des mythes buissonnants !

Il existe des méthodes et des vues nouvelles qui mettent en pleine lumière une foisonnante mythologie française aussi riche que celle des Grecs et des Latins. Elle restitue pour qui sait l'interpréter la mythologie gauloise.

Au XVIe siècle, la mythologie « gallique » était reconnue et mise à l'honneur par des auteurs qu'inspirait un gallicisme mystique comme Lemaire des Belges, Guillaume Postel et... Rabelais, qui affirme sans ambages que les Français sont des Gaulois : « Galli *(ce sont les Françoys...) volontiers portent plumes blanches sur leurs bonnets ». Il découvre aussi, dans leur universelle majesté, les figures de Mélusine, de Gargantua, du Cheval Bayart et de nombreux autres personnages mythiques qui hantent toujours la France et ont leur reflet fastueux dans la très celtique littérature de l'Irlande.*

*Au XVIIe siècle le Mythe atteint sa plénitude en France. C'est ainsi que l'action de l'*Astrée, *roman alors lu par tous, se passe en Gaule. Loin d'être une construction tardive, la mythologie française – et gauloise ! –, qui absorbe la grecque et la latine, est centrale et, pour ainsi dire, solaire, puisque son illustration littéraire et artistique s'accomplit au Grand Siècle et qu'elle s'incorpore à la profusion qu'ordonnera le Classicisme. Il fallait que les Gaulois eussent des attraits puissants pour plaire à un peuple, à une élite et à une monarchie qui se flattaient de descendre des Francs, c'est-à-dire d'un peuple germanique. Il est beau de voir que la Gaule avait été choisie comme décor romanesque par Honoré d'Urfé. C'est que la Gaule était la France intemporelle, une terre d'élection et de tradition, jardin choisi et sacré semé de hauts lieux et de sources, sillonné de parcours initiatiques, à l'image des territoires mystiques traversés par les héros des Songes et par ceux dont il est rapporté qu'ils eurent la gloire d'entrer dans l'Autre Monde.*

Dès le Moyen Âge, une tradition faisait de la France l'héritière de toute la culture européenne – ce que beaucoup d'Européens croient encore. Chrestien de Troyes le laisse clairement entendre :

Grece ot de chevalerie
Le premier los et de clergie
Puis vint chevalerie à Rome
Et de la clergie la some
Qui ore est en France venue...

(Cligès v. 32)

Patrie initiatique, la « terre des arts, des armes et des lois », *est appelée à sauver le monde. Dans les armes de la Maison de France, les fleurs de lys sur champ d'azur illustreraient la vocation de la Gaule-France (les lys sont les âmes ; l'azur, leur patrie céleste) d'accueillir les âmes immortelles, de pourvoir à leur réincarnation et de les libérer vers les étoiles. Les Français ont eu à cœur, fût-ce obscurément, d'assumer la grandeur d'une telle mission.*

Il serait fastidieux d'énumérer les ouvrages d'écrivains qui ont puisé leur inspiration dans la Gaule. C'est la terre des contes, de la Belle au Bois Dormant, lande en sommeil que les poètes savent éveiller. Tout ce qui subsiste des Gaulois est semblable à ce que laisse dans notre mémoire un rêve qui s'enfuit à mesure que nous voulons le retenir : des détails foisonnants de jubilation se déchargent de la vie ardente qui les incendiait et s'éteignent pour se résoudre en bribes inanimées que l'oubli dénature très vite. Il est néanmoins possible aux écrivains, du moins à ceux qui ont, selon Nerval, « un sens profond du passé », d'évoquer la Gaule révolue. Je tiens l'imagination pour un puissant moyen de connaissance. Il faut la requérir. La voie imaginaire et artistique est même plus sûre que la voie savante. Ainsi, dans Les Martyrs, l'épisode où Velléda, suivie par Eudore, franchit une châtaigneraie, une lande couverte de mousse et de fougère, un bois et une autre bruyère, la nuit, constitue un élément d'information du plus grand intérêt, car la magie du style et la hauteur d'inspiration de Chateaubriand recréent, dans sa vérité poétique, qui est la seule vérité, le double thème celtique du franchissement des limites du Temps (les châtaigniers sont « vieux comme le temps ») et de l'entrée dans l'Autre Monde, à tel point que la filature d'Eudore se mue en une poursuite aérienne et silencieuse – comme dans un rêve –, teintée d'angoisse parce qu'elle étreint l'être tout entier, pour devenir une marche harmonieuse et presque initiatique où Velléda semble guider son suiveur. Suivons Velléda !

*

Une question. Les Français d'aujourd'hui peuvent-ils tous se reconnaître dans les Gaulois ? La réponse est qu'il n'y a aucune obligation à cela. Certes les Gaulois, c'est nous ! Nul peuple ne songe à nous les prendre, et nous ne les laisserions à personne. Cependant ce n'est qu'en raison de leur antériorité historique qu'ils peuvent être considérés comme nos ancêtres symboliques. Ce sont des Anciens pour tous, et des Ancêtres pour ceux à qui il plaît. Les peuples que la France avait colonisés se sont assez gaussés, à juste titre, du mot de Michelet « Nos ancêtres les Gaulois » dont les Français savent l'excessive fortune. Ancêtre, en latin antecessor, veut dire étymologiquement celui qui marche en tête, éclaireur, le premier à fouler le sol, guide, maître, et le sens de fondateur d'une lignée apparaît au Moyen Âge. Un immigré aura ou n'aura pas envie de se sentir gaulois, en revanche il se sentira français. La question des origines n'a pas de liens nécessaires avec le sentiment national. Et après tout, la France, ce velours, a-t-elle besoin d'ancêtres ? Solidement unifiée par des mélanges successifs et réussis, n'est-ce pas artificiellement, à l'instar des peuples européens en mal d'unité, comme les Allemands et les Italiens du XIXe siècle, et aussi en réaction patriotique contre les nationalismes belliqueux de ces nations, qu'elle s'est attribué des ancêtres ? Il est vrai que l'homme aime à se reconnaître dans le miroir, dans les traits ressemblants de ses enfants et dans le portrait de ses pères. Toutefois « la vraie vie est ailleurs », la vraie patrie est ailleurs. Posons que le regret des Gaulois a été confondu avec la nostalgie de l'Âge d'Or. Il est dans la nature humaine de vouloir retrouver la patrie de l'âme, qu'elle s'appelle Éden, Hyperborée ou

Iles des Bienheureux, en remontant le cours du temps et en cherchant le territoire promis. Ce sentiment chérissable et digne n'a pas à être confondu avec le patriotisme. Il est bon d'en revenir à la mise au point de Fustel de Coulanges répondant à Mommsen : « Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérance. »

Que les poètes confondent parfois leur patrie terrestre (il leur arrive aussi de la haïr) avec « le monde antérieur où fleurit la Beauté » *et en fassent leur « natal », c'est leur droit. À ce compte-là la planète entière est une mosaïque de verts paradis. Pour Rimbaud, cette patrie portait le nom de Gaule, il ne faut pas cependant s'étonner qu'il en retrouve l'essence en Éthiopie dans le pays* galla *! Au surplus, la Gaule elle-même n'était pas un club, puisque les Gaulois, peuple hospitalier selon les historiens anciens, avaient laissé s'installer à l'embouchure de la Loire une communauté dionysiaque qui célébrait son culte en toute liberté.*

*

Cette terre, par bonheur, nous parle. Les principaux textes répertoriés à ce jour sont réunis ici. Ils seront pour certains une révélation, pour d'autres une confirmation que Vercingétorix parlait une langue usitée plusieurs siècles avant et après lui. Les Gaulois savaient évidemment écrire, et il est très satisfaisant de constater que le peu qui a été retrouvé d'eux offre au lecteur l'occasion de se faire une assez large idée de leurs croyances et de leurs préoccupations. Les principaux dieux connus par les sources gréco-latines sont cités. Il y a un nombre relativement important de dédicaces, qui comprennent, quand elles sont complètes, le nom du dédicant, un verbe marquant l'offrande du monument, le nom du lieu où il se trouve et celui de la divinité honorée. D'autres inscriptions, de toutes sortes, permettent une évocation qui, pour incomplète qu'elle soit, n'en est pas moins haute en couleurs. Je souhaite que ces textes plaisent et qu'ils puissent être mis en rapport avec les témoignages de l'iconographie celtique qui fleurit aujourd'hui dans nombre d'ouvrages, parfois luxueux, dont ils sont inexplicablement séparés. Ainsi prendra vie cet héritage gallique dont il convient de globaliser la vision, comme cela se fait pour les siècles de grande civilisation.

*

Ce que les Grecs ont reçu du monde, c'est sa beauté et son ordre, sa logique qui fait indéfiniment chercher : ils en ont fait leur idéalisme.

Ce que les Romains lui ont pris, c'est sa capacité organisatrice : ils en ont tiré leur réalisme efficace.

Ce que les Gaulois lui ont emprunté, c'est son inépuisable étrangeté, son obscurité déroutante, ce que la vie a de mystérieux, de ludique et d'enivrant, comme peut l'être dans un tableau de Van Gogh la juxtaposition d'un bleu vert et d'un rose grenat : ils en ont dégagé leur vitalisme esthétique.

Les Gaulois ont été intéressés par la figure extrême de l'Autre, non pas en

vertu de son pouvoir de sidération ou de pétrification, comme fait la Gorgone chez les Grecs, mais en ce qu'il est source d'aventure. Se laisser aller à la rêverie intellectuelle, à la dérive vers l'inconnu, à la rencontre attendue des déités, à la conquête allégrement pillante, au sein d'une irraisonnée joie de vivre, fut dans leur tempérament.

Ce que les Gaulois ont laissé en héritage, avant les Grecs et les Latins, puisque l'Europe fut leur fief, c'est une certaine forme de jeu. Le jeu avec l'univers, sa vénération attentive, son imitation en vue d'en épouser l'intime structure. Leur propos ne fut pas de corriger la nature, pour l'idéaliser ou l'asservir, mais d'en cueillir religieusement les valeurs, d'en interpréter la force vitale par la reproduction ornementale de son fouillis fruité vibrant de rythmes, d'éclosions et de révérences, et de déboucher dans un autre monde, surnature obtenue par raffinement d'extase, dans laquelle la frontière entre rêve et réel est abolie. Cette intensification de la vie engendrait un bonheur trop âpre pour ce monde, qui n'en a pas voulu.

*

En Gaule, la courbe est le chemin le plus agréable d'un point à un autre.

*

Quand César rapporte que les Gaulois étaient curieux et crédules, cela ne signifie pas qu'ils l'aient été par niaiserie ; s'ils l'ont été, c'était parce qu'ils y trouvaient leur compte de rêve.

*

Les Gaulois n'ont pas cessé d'être déçus par la laideur du monde de leur époque : honte de l'anthropomorphisme grec (le rire de Brennos face aux statues de Delphes), asservissement étouffant du juridisme latin (Philostrate : « La philosophie eut si peur que, parmi ses adeptes, les uns, dépouillant leur manteau, s'enfuirent vers l'Occident, chez les Celtes »*). Ils postulaient une aurore, un monde à l'état naissant ou mourant dans la jouissance innocente, une fraîcheur ivre de licence mouvante ; un gonflement frissonnant de beauté.*

*

Religiosité gauloise : se purifier par l'eau des sources et le feu des bûchers.

Le paysage gaulois : une terre de vie et de mort : enclos-charnier, forêt, arbre où pourrissait un cadavre ; jardins célestes avec arbres modelés, et montée radieuse vers les sources.

*

Ce monde est nocturne puisqu'il se mesure par nuits, l'autre que l'art préfi-

gure est crépitant d'azur et de soleil blanc.

*

Pourquoi les chefs gaulois portaient-ils des moustaches sinon pour ressembler au chien ?

*

Rois des Arvernes : ... Luernios, Bituitos, Commios l'exilé... Celtillos, Vercingétorix... La dynastie s'est-elle interrompue ?

*

Les Gaulois s'appelaient eux-mêmes Celtes. Galli *est un diminutif inamical. Le vrai nom des Gaulois est* Galates. *Terminologie : ce qui est* celte *correspond à la civilisation et à la culture, ce qui est* gaulois *concerne le peuple et la langue.*

*

Une preuve de plus que la Gaule annonce la France : elle a eu son Cambronne, le Gaulois intrépide venu crier sur le front romain : Cecos ac Caesar !*

*

Consolons-nous de la disparition du gaulois : s'il avait survécu, il serait devenu du français : ainsi, soc, charrue, chêne, chemin *et mille autres mots qui procèdent du gaulois. Combien de mots issus du latin dans la phrase : Le* petit garçon *a* glané *près de la* lande *et du* bosquet *une* jolie javelle *de* blé *? Et dans celle-ci : du* creux *des* branches brisées *du* chêne dru jaillissent *une* chétive alouette *et un* vanneau craintif *?*

*

On parle encore gaulois en France. Dans certains villages briards, il y en a qui disent : « Nous allons nous promener l'un quant à *l'autre ». En gaulois* *kanta *signifie bien « avec ».*

*

Les jeunes Français devraient étudier le gaulois (toponymie, anthroponymie, mythologie) ; une raison nouvelle d'apprendre le latin et le grec.

*

---

* *Cette courte phrase, rapportée par Servius (*ad Æn., *XI, 743), est la seule attestation orale du gaulois que l'Antiquité nous ait transmise. Lire là-dessus le savoureux commentaire de Christian-J. Guyonvarc'h in* OGAM, *1962.*

Peut-être éprouverons-nous plus de sympathie et de compréhension pour les Gaulois, si nous savons nous dire qu'ils sont un peu nos Peaux-Rouges à nous.

*

Je suis resté très frappé par un documentaire sur Alésia qui offrait les images d'armes gauloises et d'ossements humains disposés sur un sol herbu. Le film était accompagné par des chants aux voix d'outre-tombe d'origine tibétaine. La force incantatoire des voix, transcendant la douceur du paysage entrevu, la sobriété de l'armement épars à même le désastre des os et des crânes, tout ce spectacle lent et terrible inspirait une farouche sympathie pour ceux qui s'étaient battus là. C'était tout ce que pouvait faire une caméra, mais il y avait là quelque chose d'exemplairement évocatoire.

*

Les Gaulois ont côtoyé la mort sans en avoir peur, alors que le monde gréco-latin refoule son idée et la redoute. Attitude qui est la nôtre. Cette proximité de la mort développait une jovialité féroce, un héroïsme d'enfant : notre panache ?

*

Les Occidentaux ont aspiré à l'Orient : ô Galates ! Croisades ! « Voyage en Orient » des écrivains français ! ô suivre la course du soleil !

*

Ton tragique des Gaulois, selon Diodore. Si le tragique est nostalgie de l'Unité, la parole la moins séparée des dieux est celle qui ressent le plus leur séparation.

*

Les druides, dépositaires en Gaule du savoir traditionnel, étaient, d'après César, farouchement opposés à la fixation de leur doctrine dans l'écriture ; ils n'interdisaient nullement un usage profane de l'alphabet.

*

La coordination. Le gaulois ne dit pas exactement et, *il emploie fréquemment une forme adverbiale* etic, *« et aussi », qu'il peut renforcer par un préfixe* co-, coetic *« et conjointement aussi », outre l'héritage des enclitiques en* -ve *et en* -cue. *Cette force de la coordination dénote une attention particulière apportée à ce qui lie et à ce qui est lié, c'est-à-dire un souci d'unir des éléments de langage qui, ainsi honorés, sont parés de la dignité des vocables originels. Si en effet l'origine du langage est faite d'onomatopées-racines très compliquées (toute lan-*

gue évolue dans le sens de la simplification), de mots signaux, substantivés par le réemploi que permet la mémoire, le fait humain du langage tient beaucoup plus à la liaison entre les mots qu'aux mots eux-mêmes. De même que l'art décoratif celtique sertit, enserre, absorbe dans un tourbillon marmoréen, chevelu et parleur bourgeons, boutons, boules, bosses, oves, lèvres, spirales, « trompettes », rosaces, boucles du plaisir, de même les mots gaulois sont mariés entre eux par ce puissant dispositif de coordination.

*

Il n'est pas niable que la langue et la religion gauloises, au même titre que l'art celtique, font partie du patrimoine universel de l'humanité.

*

Il serait approprié de donner aux dieux gaulois, à Paris, un panthéon, autre qu'un musée, qui soit digne de les accueillir.

PRÉSENTATION DES TEXTES

Rangés dans un ordre chronologique, des plus anciens aux plus récents, les textes gaulois, numérotés, sont accompagnés, chaque fois que la chose est possible, d'indications sur le lieu et la date de leur découverte, le support matériel sur lequel ils furent tracés et la date présumée de leur rédaction.

Le texte même, tel qu'il peut ou a pu être lu, est suivi, le cas échéant, de sa transcription en caractères latins avec les séparations qui déterminent les mots. Comme tous les peuples d'origine indo-européenne les Gaulois ont eu à emprunter leurs signes d'écriture, d'abord aux Grecs de Marseille, fondée en 600 avant notre ère – et l'alphabet grec tend à devenir national (ailleurs les Gaulois utilisent le système local, ibérique en Espagne, lépontique autour de Lugano en Italie), puis, à la suite de la conquête de la Gaule par César, à Rome.

Chaque terme de l'inscription reçoit tous éclaircissements grammaticaux avant d'être l'objet d'une étude linguistique comparative qui a pour but de mettre en évidence son appartenance à la langue gauloise. Le rapprochement en particulier avec des noms propres gaulois (introduit par l'abréviation : cf.), dont le très grand nombre (plus de 30 000) fournit, à défaut d'un lexique très lacuneux encore, une masse considérable de radicaux et de thèmes, s'avère utile. Ainsi l'adjectif vimpi *a-t-il toute chance d'être gaulois puisqu'il peut être comparé au nom propre gaulois* Vimpus *; ce rapprochement n'apporte pas nécessairement la signification du mot.*

Pour la détermination du sens, comme le gaulois est une langue issue de l'indo-européen, la comparaison s'impose avec tout ce qui procède de cette langue mère, en particulier avec des termes appartenant aux langues néo-celtiques, puisqu'elles sont restées très proches du gaulois (qui est à ces idiomes ce que le latin est aux langues romanes), c'est-à-dire l'irlandais, le gallois, le breton, le cornique, l'écossais, le manx, etc. Ainsi vimpi *est compris grâce au gallois* gwemp, *joli, et* loncate *s'explique à l'aide du breton* lonkãn, *avaler. Il va sans dire que les autres langues issues de l'indo-européen sont mises à contribution ainsi que leurs prolongements modernes, anglais, allemand, français... En outre, l'étude de l'indo-européen, langue préhistorique non écrite, ayant permis de dégager un important lexique dont les formes fondamentales sont les racines, supports de signification reconstitués généralement (ce qu'indique un astérisque *) en con-*

sonne + voyelle e *ou* o *alternant + consonne, on peut gagner du temps et comparer directement telle forme gauloise à telle racine indo-européenne. C'est ainsi que le verbe* vediiumi *a pu être rapproché d'une racine* *weid-, *lier, puis d'une autre,* *wed-, *honorer, plus satisfaisante pour le sens, enfin d'une troisième* *g^{w}edh-, *prier, qui semble définitive. Ces comparaisons qui constituent l'essentiel du travail de recherche sont affaire de spécialistes, et les similitudes entre les mots qui paraissent concluantes aux yeux des savants peuvent laisser perplexes les lecteurs ignorants. Il faut savoir cependant que des lois précises et rigoureuses, dont il n'est pas possible de donner le détail ici, régissent le comparatisme indo-européen.*

Relativement à la phonétique propre aux langues celtiques, il est bon de savoir les quelques faits suivants.

Le p *indo-européen disparaît en celtique. Un mot gaulois inconnu peut donc s'éclairer si l'on sait lui ajouter un* p *étymologique : le terme* aganntobo *par exemple, reconstitué en un verbe* *(p)aga-, *se laisse aisément rapprocher du grec* pagnumi *et du latin* pango, *ficher, et trouve ainsi sa signification.*

Le r *vocalisé* (r̥) *indo-européen passe à* ri *: le gaulois* ritu, *gué, vient à coup sûr d'un* *pr̥tu- *indo-européen retrouvé dans le latin* portus, *port.*

Le e *long indo-européen* (ē) *aboutit à un* i *long : le fameux* -rix *de Vercingétorix par exemple vient d'un ancien* *rēg-s, *roi, donnant* rex *en latin. Le pluriel de ce nom se voit dans le nom des* Bituriges, *Rois du monde, devenu* Berrichons.

La diphtongue *ei *indo-européenne aboutit en gaulois à* e *long* (ē) *; ainsi le gaulois* devo- *remonte à un* *deiwos, *dieu, retrouvé dans le latin* dius *et le grec* dios.

Ajoutons qu'en gaulois le groupe *kw *indo-européen est généralement devenu* p *:* epos, *cheval, remonte à un* *ekwos *qui se retrouve dans l'irlandais* ech, *le latin* equus, *le sanskrit* açvah *etc. Le nom du chaudron* pario-, *retrouvé dans le* pairoulié *(chaudronnier-rétameur) du Comté de Nice, remonte, quant à lui, à une forme archaïque* *kwario-, *également attestée :* quario-. *Cette dernière indication montre que, comme toute langue, le gaulois a conservé des archaïsmes. Il a aussi connu des différences dialectales, peu accusées toutefois, subi des influences étrangères et suivi une usure phonétique, tous aspects que les inscriptions recueillies permettent de déceler.*

Il arrive cependant que des termes à coup sûr gaulois ne se laissent comparer à rien. Dans certains cas le contexte permet d'en deviner le sens, il y en a néanmoins qui restent obscurs. Parfois leur lecture s'améliore et, du coup, relance l'enquête sémantique ; ainsi linda *n'a trouvé de sens que lorsqu'il a cessé d'être lu* linot *! À ce jour, certains comportent plusieurs lectures et plusieurs traductions possibles, d'autres sont lacuneux. Au total cependant, les recherches ont beaucoup progressé ; des découvertes capitales, comme celle du « Plomb du Larzac » faite en 1983, ont enrichi la langue gauloise, et l'espérance d'autres trouvailles a quelque chose d'enthousiasmant.*

Le présent travail livre l'état le plus récent des recherches, mais n'échappe pas à l'arbitraire de certains choix ni à l'adoption forcée de lectures provisoires, quand elles sont simplement possibles.

Sous le texte gaulois, ou dans quelques cas, en regard de celui-ci, une traduction française est proposée, accompagnée d'une réflexion, qui touche à l'ethnologie, à la religion, voire à la littérature, sur le texte de l'inscription.

*L'assemblage de ces quelques textes montre combien grandes sont encore les lacunes, mais aussi révèle ce qu'était la langue gauloise qui s'est éteinte sans laisser de monuments littéraires comparables à l'*Iliade *ou aux* Odes *de Pindare. De telles œuvres ont existé, mais le défaut de curiosité de ceux qui, venus de l'étranger, auraient pu les noter et l'interdiction des druides de confier à l'écriture la matière de leur enseignement ont empêché leur transmission jusqu'à nous. Pour attiser le sentiment de manque qui en résulte, des textes poétiques gaulois connus indirectement, par allusion ou pressentiment, seront évoqués à la fin. Ils formeront, si l'on peut dire, une anthologie de textes disparus.*

J'exprime ma fervente gratitude aux savants dont les œuvres ont nourri la partie linguistique du présent travail, Georges Dumézil, Édouard Bachellery, Léon Fleuriot et Paul-Marie Duval – que leur mémoire soit honorée ! – Michel Lejeune, Pierre-Yves Lambert, l'équipe du C.N.R.S. et ceux qui, français et étrangers, écrivent dans Études Celtiques, *et Christian-J. Guyonvarc'h. Je témoigne la même gratitude à ceux dont les ouvrages et les entretiens ont rendu possible la partie exégétique de ce livre : Claude Gaignebet dont l'œuvre incomparable possède la sagesse de Bachelard et la folie de Rabelais, les membres de la savante Société de Mythologie Française, Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux-Guyonvarc'h, Robert Marteau et spécialement André Verrier pour ses conseils et ses écrits, en signalant que cet éminent celtiste a traduit dans une exceptionnelle écriture poétique une part considérable de la poésie irlandaise.*

Désirant m'affranchir de l'apparat des notes et des références, je renvoie le lecteur à la BIBLIOGRAPHIE DES INSCRIPTIONS placée en fin d'ouvrage dans laquelle est indiqué ce que je dois à chacun.

Jean-Paul SAVIGNAC
Ormesson-sur-Marne

ABRÉVIATIONS

abl.	ablatif.
acc.	accusatif.
adj.	adjectif
alld.	allemand.
bret.	breton.
Cf.	« Confer », précède un nom propre gaulois, romanisé ou non, qui garantit le mot étudié comme gaulois.
conj.	conjonction.
dat.	datif.
fém.	féminin.
gall.	gallois.
gaul.	gaulois.
gén.	génitif.
gr.	grec.
i.e.	indo-européen.
indic.	indicatif.
instrum.	instrumental.
irl.	irlandais.
lat.	latin.
masc.	masculin.
nom.	nominatif.
pl.	pluriel.
prép.	préposition.
prés.	présent.
sg.	singulier.
skt.	sanskrit.
subj.	subjonctif.
v.	vieux.
v. ht. alld.	vieux haut allemand.
voc.	vocatif.
1ère, 2e, 3e	première, deuxième ou troisième personne.
*	précède et indique une forme reconstituée.

PRONONCER LE GAULOIS

Les phonèmes gaulois ont été notés en grec puis en latin ; localement ont été utilisés les alphabets lépontique et ibérique.

Phonèmes	Grec	Latin	Lépontique	Ibérique
[a]	α	a		
[b]	Β, β	b	(comme p)	(comme p)
[k]	κ	c, k		ka, ke, ki, ko, ku
[d]	δ	d	(comme t)	(comme t-)
[e] long ou bref	ε, η, ει	e		
[g]	γ	g	(comme k)	(comme k)
[h]		h		
[i] long ou bref	ι, ει	i, y		
[l]	λ	l		
[m]	μ	m		
[n]	ν	n		
[o] long ou bref	ο, ου, ω	o		
[p]	π	p		pa, pe, pi, po, pu
[kw]		qu		
[r]	ρ	r		
[s]	σ, ς	s		ś, s.
[t]	τ	t		ta, te, ti, to, tu
[u]	ου, ο	u		
[ks]	ξ	x		
[sts] (« thau »)	(θ)θ, ττ, τ σσ, σ	(θ)θ đđ, đ (d)d, st, s, ss,		
[χ] *ch* de Bach	χ, κ(τ), χ(τ)	χ, k(t)		
[z]	ζ	z		

Remarques
1. Le lépontique et l'ibérique notent les sonores comme les sourdes.
2. Le *x* latin notait la dorsale spirante [χ] et la double consonne k+s. Parfois il distingue le [χ] du x et note le x *kx* ou *xs*.
3. Le gaulois note aussi *o* ou *u* un son [ü] qui peut être à l'origine du *u* français.
4. Les voyelles a, e, i, o, u peuvent être longues ou brèves.

Semi-voyelles

[w] fr. oui	ου	u
[j] fr. yeux	ι, ιι	i

Diphtongues

[ai]	αι	ai
[oi]	οι	oi
[ui] [uo]	ουι	ui, uo
[au]	αου, αυ	au
[eu] [ou] [ei]	εου, οου, ωυ	eu, ou, ei

Le groupe xt ou ct se prononce [χt] comme dans l'allemand *Achtung.*
L'accent (d'intensité ou de hauteur ?) était placé sur la dernière syllabe, la pénultième ou, le cas échéant, l'antépénultième. C'est du moins ce que semblent indiquer des noms comme *Redon* issu de Red*o*nes et *Rennes* issu de R*e*dones

Certains termes se rencontrent plusieurs fois dans les inscriptions. Pour éviter des redites ils seront expliqués ici.

ieuru, 3ᵉ sg., à côté de *ieuri,* 1ère sg. (n° 15) et de *iourus,* 3ᵉ pl. (n° 18), d'un verbe au parfait, dont le sens est : a dédié, a consacré, puisqu'il est employé dans les dédicaces. La forme écrite en grec ειωρου, plus ancienne que *ieuru,* écrit en caractères latins, fournit au départ **eyor-u* qui évolue par anticipation du yod (y) en **yeor-u, puis* (le *o* évoluant en *u* sous l'influence de la voyelle finale *-u*) en **yeuru* écrit *ieuru.* La forme **eyoru* peut venir d'un partait **(p)e(p)or-,* devenu **eyor-* par interposition d'un yod destiné à éviter l'hiatus *e-o,* irl. *(ro)ir,* gratifier, donner, gr. πέπτρωται, il est accordé (par le destin).

dede, 3ᵉ sg. d'un verbe au parfait qui présente un redoublement de la racine **dhē,* placer, retrouvée dans gr. τίθημι, poser, anglo-saxon *dyde,* a fait, ou de **deH₃-*dō*, donner, retrouvée dans lat. *dedit,* a donné. Le sens est : a offert.

bratou-de (souvent accompagné de *kanten* étudié ci-après), instrum. sg. suivi ou non d'une postposition enclitique facultative *-de,* retrouvée dans irl., par exemple : ni *fearrde me sin,* je n'en suis pas meilleur pour cela *(fearr,* meilleur). L'étymologie de *bratou-* est difficile. Ou bien à rapprocher de irl. *brath,* jugement, issu d'un **bhrtu-* : le sens étant sur le jugement de, sur l'ordre de ; ou bien à rapprocher de osque *bratom* correspondant, pour le sens, à lat. *merito,* à bon droit, à juste titre ; ou bien – et c'est l'hypothèse préférable – issu d'un **g^{w}rtu- ou *g^{w}rto-* à rapprocher de lat. *gratia,* grâce. Le sens serait : en gratitude.

de-kanten (la forme *kantem* présente un *-m* archaïsant, si ce n'est pas une faute), acc. sg. d'un nom de sens difficile à déterminer. Il semble que ce mot désigne moins l'objet offert que la manière dont il est offert. En effet, la formule *dede bratoudekanten* est toujours employée quelle que soit l'offrande. On peut découper les mots en rattachant *-de* à *kanten/m* et lire *dekanten,* acc. f. sg. du nom de la dîme (Cf. *dekametas,* n° 4) ou lire *bratoudekantem(i),* instrum. d'un substantif composé, la juste-dîme.
L'expression entière *dede bratoudekanten* a en tout cas le même caractère formulaire que la latine *votum solvit libens merito* (V.S.L.M.), s'est acquitté de son vœu volontiers, à bon droit.

eti et *etic,* conjonction de coordination correspondant à skt. *ati,* gr. ἔτι, encore, lat. *et* (de **eti*), et. Le sens est : et aussi, et. -c, conjonction enclitique correspondant à v. irl. *-ch,* lat. *-que,* et, issu de **-k^{w}e,* et.

À mon père.
— En souvenir du temps
où tu te faisais Esus
dans les arbres du jardin
et en hommage filial
ces mises à jour.

ΑΛΛΕΤ[ΕΙΝ]ΟΣ ΚΑΡΝΟΝΟΥ ΑΛ[Ι]ΣΟ[ΝΤ]ΕΑΣ
ALLETEINOS KARNONOU ALISONTEAS

ALLÉTINOS À KARNONOS D'ALISONTIA

1

Inscription de Montagnac (Hérault) trouvée en 1898, gravée sur le fronton inférieur d'un chapiteau circulaire, sans colonne, sur lequel était fixé un objet qui a disparu. Elle remonterait au IIᵉ siècle avant notre ère : ce serait la plus ancienne des inscriptions gauloises écrites en grec.

Le hasard des trouvailles de l'Histoire a voulu que l'un des plus anciens textes gaulois connus fût cette dédicace très simple. Ainsi, d'emblée les Gaulois révèlent leur appartenance à la religieuse Antiquité. Le nom du dieu d'Alisontia *Karnonos*, à qui le texte consacrait l'offrande de l'élément disparu qui était fixé au sommet du chapiteau, est à rapprocher de celui d'un autre dieu cornu, le célèbre *Kernunnos* (cf. Le Pilier des Nautes). Ces dieux, liés au temps, puisque le cerf dont ils portent les bois – c'est une probabilité pour *Karnonos* – perd chaque année sa ramure, liés au monde souterrain, puisque, d'après Théophraste, le cerf enfouit ses bois dans la terre, participent de la riche mythologie du cerf, animal présumé immortel comme le serpent qui, lui aussi, mue.

Probablement dieu psychopompe, dieu du temps souterrain, du temps inversé, *Karnonos* correspond à *Dis Pater,* nom latin d'un dieu souterrain des morts dont César dit que, selon les druides, les Gaulois se proclamaient issus.

Alleteinos, à lire *Alletinos*, nom. sg. du nom du dédicant (cf. *Alletorigi*).

Karnonou, dat. sg. d'un nom *Karnonos* en qui on reconnaît un suffixe *-onos*, fréquent dans les théonymes *(Maponos, Epona, Divona...)* et un élément *karno-* : gaul. trompette, gall. et bret. *carn*, corne.

Alisonteas, gén. sg. du nom du lieu *Aumes*-Montagnac. Le nom de l'alisier se reconnaît dans ce toponyme.

Face L	Face A
[ATEGNATI] DRVT]I[.]F VRNVM ? C]OISIS[.]DRVTI.F F]RATER EIVS M]INIMVS LOCAV[I T ST]ATVITQV[E	[ATEGNATEI DRV] TEI.F... ?... COI]SIS DRVTEI.F.FRATER EIVS MINIMVS.LOCAV IT.ET.STATVIT
AT]EKNATI TRVTI[K]NI KAR]NITV.LOKAN.KO[J]SIS TR]VTIKNOS	ATEKNATI.TRVT IKNI.KARNITV ARTVAŠ KOISIS.T RVTIKNOS

Face L

CETTE... URNE (?) D'ATÉGNATOS
FILS DE DRUTOS
COISIS FILS DE DRUTOS
SON FRÈRE
CADET L'A PLACÉE
ET DRESSÉE

D'ATÉGNATOS NÉ - DE DRUTOS
A EMPIERRÉ LA COUCHE KOISIS
NÉ - DE DRUTOS

Face A

. . . ?. . . D'ATÉGNATOS
FILS DE DRUTOS
COISIS
FILS DE DRUTOS SON
FRÈRE
CADET L'A PLACÉE
ET DRESSÉE

D'ATÉGNATOS NÉ - DE DRUTOS
A EMPIERRÉ LES HAUTS KOISIS
NÉ - DE DRUTOS

Atégnatos et *Drutos* sont des noms gaulois bien connus. *Coisis* n'est pas latin. La filiation, dans le gaulois de l'inscription, est rendue par le suffixe fréquemment rencontré *-knos*, fils de, (issu du thème **ken-H*, sortir de) ; elle correspond à l'indication latine *DRVTI F* = *Druti filius*, fils de Drutos.

lokan, à lire *logan*, car l'alphabet lépontique ne note pas la sonore, acc. sg. d'un nom **logha* issu d'une racine i.e. **legh*, être étendu, désigne la demeure funèbre, le caveau où gît le défunt.

artuaš, acc. pl. d'un adj. substantivé à rapprocher de v. irl. *ard*, lat. *arduus*, haut, escarpé, ardu, fr. *Ardennes*, « les Hauteurs », gr. ὀρθός droit, désigne les parties hautes de la tombe. La traduc-

2

Inscription de Todi (province de Pérouse en Italie), trouvée en 1839, gravée sur une stèle funéraire, sans sépulture déterminée, dont chaque face porte une inscription bilingue, d'abord latine dans la partie supérieure, puis gauloise. Chaque inscription bilingue a été tracée par une main différente. La partie supérieure de la stèle étant brisée, une portion du texte latin a disparu, mais est restituée grâce à sa « traduction » gauloise située dans la partie inférieure de la pierre. La comparaison entre les deux textes révèle que la version gauloise, plus concise que la latine, est le texte original. Difficile à dater, l'inscription pourrait remonter au IIe siècle avant notre ère. *(Cf. p. I.)*

Il s'agit de deux épitaphes bilingues pour le même mort. Le recours pour les graver à deux lapicides différents indique que les deux faces n'ont pas été inscrites en même temps. Pourquoi cet intervalle ? La différence de désignation du sépulcre doit détenir la clé de la réponse. Il se peut que Koisis ait d'abord procédé à l'inhumation de son aîné Atégnatos – ce serait la *logan,* face L de la stèle –, puis ultérieurement ait fait ériger un tertre – ce serait les *artuaš,* face A de la stèle –, ce tertre étant évidemment distinct de la stèle elle-même qui est témoin des deux opérations successives. À moins que, inversement, Koisis n'ait d'abord signalé par un tertre quelconque, *artuaš,* la tombe de son frère, puis, après exhumation et incinération – en vue d'une deuxième mort (?) – enterré l'urne contenant les cendres de son frère, ce qui accréditerait la lecture douteuse de *urnum* (à corriger dans ce cas en *urnam)* de la traduction latine. D'autres conjectures sont possibles. L'opposition *logan / artuaš* qu'unit le verbe *karnitu* inspirerait une traduction symbolique du genre : « Koisis a éternisé dans la pierre l'horizontalité du corps et la verticalité de l'âme du défunt Atégnatos ». Quoi qu'il en soit, le double soin apporté ainsi à un tombeau atteste un puissant culte des morts qui ne surprend pas chez un peuple pieux comme les Gaulois pour qui ceux d'outre-tombe étaient sans doute plus vivants que les vivants. Ainsi, 100 km au nord de Rome, à *Tuder* (Todi) où l'on ne parlait que le latin, une famille gauloise émigrée avait conservé sa langue et ses coutumes et trouvé bon de traduire en latin l'épitaphe de l'un des siens.

---

tion latine de *logan* et d'*artuaš* fait défaut.

karnitu, 3e sg. du prétérit d'un verbe connu par une autre inscription (celle de S. Bernardino di Brioni qui comporte surtout des noms propres) sous la forme *karnitus*, 3e pl., et traduit ici par les couples de verbes *locavit statuitque* et *locavit et statuit*, à rapprocher du nom celtique du tas de pierres **karno-* : irl. *carn*, passé en français, *cairn*. Ce verbe peut s'appliquer à une tombe creusée qu'on recouvre de pierres ou à une superstructure dressée en pierre.

FINIS
CAMPO . QUEM
DEDIT . ACISIUS
ARGANTOCOMATER
ECVS . COMVNEM
DEIS . ET . HOMINIB
VS . ITAVTILAPIDES
IIII . STATVTISVNT

AKISIOS . ARKATOKO{KI}
MATEREKOS . TO[.]O
KOT[A]TOM TEVO
TONI[O]N EV

LIMITE
POUR LE CHAMP QU'A
CONSACRÉ ACISIUS
ARGANTOGOMATÉRIQUE
(POUR ÊTRE) COMMUN
AUX DIEUX ET AUX HOMMES
AINSI QUE LES 4
PIERRES ONT ÉTÉ DRESSÉES

AKISIOS ARGANTOKO-
MATÉRIQUE LES A
DONNÉES, LES BORDURES DES THÉO-
CHTONIENS E(X) V(OTO) (?)

3

Inscription bilingue de Verceil (Vercelli, Piémont en Italie) trouvée en 1960, portée sur une borne tombée dans la rivière de la Sésia, délimitant avec trois autres bornes qui n'ont pas été retrouvées un espace cultuel quadrangulaire situé à l'intérieur de la ville. Elle date de l'époque républicaine ; soit, entre le IIᵉ et le Iᵉʳ siècle avant notre ère. (Cf. p. II.)

Le bas est le texte gaulois, le haut sa traduction latine.

L'importance de la traduction latine, plus développée que le texte gaulois et placée au-dessus, s'explique sans doute parce que le latin, langue dominante, était jugé susceptible d'assurer une plus longue lecture à l'inscription.

Le terme traduit ici par *théochtoniens* révèle une notion d'espace divin-humain qui n'est pas latine mais celtique. Elle pose en effet l'existence d'un terrain commun où sont censés se rencontrer de plain-pied les dieux et les hommes, comme c'est le cas, dit-on, en Irlande, éternelle terre celtique, où un homme peut accéder au *sid* « séjour, paix », c'est-à-dire à l'Autre Monde, soit en partant sur l'eau (fleuve, lac, océan), soit en pénétrant dans les tertres où les anciennes divinités païennes de l'Irlande se sont, croit-on, réfugiées. L'homme peut aussi accéder à cet Autre Monde si une fée (*bansid,* « femme du *sid* ») vient l'y attirer. L'accès à l'Autre Monde était encore possible à l'importante date du 1ᵉʳ novembre (irl. *Samhain,* correspondant au mois gaulois *samon-*) où, pour une nuit, tous les tertres étaient ouverts et permettaient la double circulation de quelques hommes chez les dieux et des dieux chez les hommes.

Ainsi, pour les Gaulois un enclos consacré, proche d'une rivière, permettait cet émerveillement humain : côtoyer le divin.

Akisios, nom. sg. du nom du dédicant (cf. gaul. *Acisilla*).

Arkatokomaterekos, adj. qualifiant *Akisios* qui comporte le nom gaul. de l'argent, *arganto-*. Le reste du mot est obscur. Akisios était peut-être argentier ; il existe en effet une magistrature gauloise relative à l'argent, *argantodanos*, à moins que le mot ne désigne une origine toponymique : habitant d'*Argantomater-*. Ce personnage, qualifié pour tracer un espace consacré était peut-être même un druide.

to[-]okot[-], 3ᵉ sg. d'un verbe au prétérit à restituer peut-être en *tosokote*, où *-so*, pronom infixé désignant les limites, serait placé en prolepse à l'intérieur d'un verbe **to-kon-de* issu de **deH₃-*, donner.

atom, acc. sg. d'un **anto-*, limite, comparable à skt. *antáh*, rebord, limite. Peut-être le *-m* a-t-il été gravé par erreur à la place d'un *-š*, auquel cas il faudrait lire un acc. pl. : les limites.

teuoχtonion est un composé dont le latin propose l'équivalence *communem deis et hominibus*, commun aux dieux et aux hommes. *Teuo-* s'interprète en *devo-*, dieu, *χtonion* en **gdonion* à rapprocher de v. irl. *duine*, gr. χθόνιος, lat. *hemo, homo*, désignant l'homme en tant que terrestre. Ce terme remonte à la racine i.e. **ghem-* **ghom*, terre.

eu est soit un mot incomplet, soit l'abréviation, latine dans ce cas, d'*ex voto*.

Face A

(1) TiŕiCanTam : PeŕCuneTaCam : ToCoiTośCue : śaŕniCio (:) Cue : śua : comPalCes : neliTom
(2) neCue [: u] eŕTaunei : liTom : neCue : Taunei : li(.)Tom : neCue : maśnai : Tisaunei : liTom : śos : auCu[e?]
(3) aŕe [i] Talo : Tamai : uTa : ośCues : śTena : ueŕsoniTi : śilaPuŕ : śleitom : ConśCilitom : CaPiseTi
(4) CanTom [:] śanCiliśTaŕa : oTanaum : ToCoiTei : eni : uTa : ośCues : PouśTomue : Coŕuinomue
(5) maCaśi[a]mue : ailamue : amPiTiśeTi : Camanom : uśaPitus : osaś : śueś : śailo : CuśTa : PiseTus : iom
(6) aśeCaTi [: a]mPiTinCounei : śTena : eś : ueŕTai : enTaŕa : Tiŕiś : maTuś : TinPitus : neiTo : Tiŕ(n)[i]CanTam
(7) eni : oiśaTus : iomui : liśTaś : Titaś : sisonTi : śomui : iom : aŕsnaś : Pionti : iom : CuśTaiCoś
(8) aŕsnaś : CuaTi : iaś : osiaś : ueŕTaTośue : Temeiue : ŕoPiśeTi : śaum : TeCameTinaś : TaTus : śomei
(9) eniTousei : iśTe : anCioś : iśTe : eśanCioś : use : aŕeiTena : śaŕniCi (:) ei : aCainaCuPoś
(10) nePinToŕ : TocoiTei : ioś : ur (.) anTiomue : auseTi : aŕaTimue : TeCameTam : TaTuS : iom : ToCoiTośCue
(11) śaŕniCioCue : aiuisaś : comPalCoŕeś : aleiTeś : iśTe : iŕeś : ŕusimus : aPulu : uPoCum

4

*Inscription de Botorrita ou plus précisément de Contrebia Belaisca * (à 20 km au sud de Saragosse en Espagne), constituée de deux morceaux d'une plaque de bronze qui s'ajustent parfaitement l'un à l'autre, trouvés séparément en 1970, l'un, le plus petit, le 28 avril, l'autre, le plus grand, le 11 mai, dans l'espace habité d'un village fondé au IIIᵉ siècle avant notre ère. L'ensemble, qui mesure 10 cm sur 40, est entaillé de signes ibériques originaux notant une langue celtique qui couvrent de 11 lignes la face A sur toute sa longueur et seulement le morceau le plus long de la face B. Les mots sont séparés les uns des autres par deux points superposés. Les parenthèses indiquent une suppression ; les crochets droits, une restitution. Certaines voyelles, notées par l'écriture syllabique, peuvent être mortes : ainsi,* TiriCanTam *se lit* tricantam. *Le groupe* ei *note aussi bien la diphtongue* ei *que le* e *fermé long. Enfin, le système de Botorrita ne notant pas les sonores, celles-ci seront le plus souvent restituées dans l'analyse. Date : plutôt deuxième moitié du IIᵉ siècle avant notre ère. (Cf. p. II.)*

(1) Pour le canton-frontière haut-uni, ainsi les colloquants de Tocoitom comme de Sarnicios (en ont-ils décidé) : il n'y a pas de permission :

(2) (il n'est) ni permis de le démolir ni permis de le détruire ni permis de le morceler de force - ceci (l'est)

(3) par la loi de la région -. Et si quelqu'un commet ces choses, qu'il verse en argent un « lingot » « taillé »

(4) de cent *sancilistara* à Tocoitom des *otanaum*, et qu'il reconstruise l'étable à bœufs ou le corral

(5) ou la palissade ou la muraille ! Qu'il rétablisse le chemin ! Qu'il *pisetus* six *custa* de *sailo* ; en outre,

(6) qu'il déclare que ces choses sont à reconstruire, et qu'à partir de la destruction il effectue (la reconstruction) dans un délai de trois « complets » ! Qu'il *oisatus* au canton-frontière de Néto,

(7) à Qui des *listas sisonti titas*, et à Lui appartiennent les *arnas*, et que le *custaicos*

(8) *cuati* les *arsnas* qu'il *ropiseti osias ou* du dehors ou dans *temei* ! Que de celles-ci il donne la dîme pour cette

(9) offrande (qui sera) soit étroite soit non étroite ! Que les mesures (?) ci-dessus n'affectent pas les Acaïniens de Sarnicios,

(10) de Tocoitom ! Celui qui *auseti* ou Urantios ou Arandis, qu'il donne la dîme ! Et nous,

(11) roi-des-colloquants de Tocoitos comme de Sarnicios, roi-régnant (?) prorogé (?), Ablu des Uboques, proclamons (cette loi) pour toujours.

* D'autres inscriptions viennent d'être trouvées sur ce même site. Elles sont en cours de déchiffrement.

Cette inscription a été trouvée à Contrebia Belaisca, dont le nom est attesté par une tablette de bronze, en latin, datable du 15 mai 87 avant notre ère, découverte sur place, qui indique que l'acte qu'elle consigne a été établi dans cette ville.

Depuis sa découverte, ce texte, exceptionnel par sa longueur, a excité la sagacité des chercheurs qui ont cru y lire, au vu d'une prohibition facilement repérée, une *lex sacra*, loi sacrée, sanctionnant quelque interdit religieux ; puis, d'après le sens, aisément découvert, de mots comme *poustom*, étable, et *macasiam*, palissade en torchis, ils y ont vu un contrat de fermage. Un pas a été fait quand l'idée est venue de rapprocher de ce texte des lois grecques et des lois municipales latines d'Italie. Les lois municipales de l'Espagne romaine ont définitivement permis d'établir la teneur de cette inscription de Botorrita. Leur utilité est telle qu'il convient d'en citer quelques extraits :

Sur l'interdiction

Ne quis in oppido colonia Julia aedificium detegito neve (demolito neve disturbato...

Que nul dans la place forte Colonie Julia ne découvre ni ne démolisse ni ne détruise un édifice... *(Lex Ursonensis)*

Nei quis in oppido quod eius municipi erit aedificium detegito neive demolito neive disturbato...

---

1. *tiricantam*, pour *tricantam* acc. sg. fém. d'un nom composé de *tri-*, à travers, et de *cant-*, cercle, enclos, bord, coin de terre. Le mot désigne apparemment un lieu situé de part et d'autre d'une frontière.

percunetacam, pour *bergunedacam*, adj. accordé au précédent composé de **bherg-*, élévation, et de **ned-*, attaché, noué. Le sens serait : dont les hauteurs sont reliées entre elles.

Tocoitos et *Sarnicios* sont des toponymes au gén. sg. *Togoitom*, n. et *Sarnicios*, m. sont au locatif, *Sarniciei* (1. 9), et *Tocoitei* (1. 10).

cue, conj. de coordination, et ; gr. τε, lat. *-que*.

sua, adv. ; v. bret. *hu*, v. lat. *suad*, ainsi.

compalces, pour *combalces*, nom. pl. m. d'un nom composé de *com-* et d'un radical **bhals-k-* exprimant l'idée de parler ; skt. *bhas-*, parler, lituanien bal̃sas, voix. Le sens serait : ceux qui colloquent, délibèrent. Le nom désignerait les membres du sénat local. Ce mot est évidemment à rapprocher de *compalcores* (1. 11).

ne, négation bien connue. Le sens est : ne... pas. Combinée avec la conj. *-cue*, elle forme une conj. négative comme lat. *neque*, et ne... pas.

litom, nom. sg. n. d'un nom exprimant ce qui est permis ; irl. *lith*, bon augure, accueil favorable, bret. *lid*, fête, issus de la racine **lei-*, laisser. Le sens est : permission.

2. *(u)ertaunei* et *taunei*, pour *verdaunei* et *daunei,* dat. sg. n. d'un nom issu de la racine **deH-*, diviser ; gr. δαίομαι, partager. Le sens est : destruction.

masnai, dat. sg. fém. d'un **madsna* ; v. irl. *mad*, briser. Le sens est : par violence.

tisaunei, pour *disaunei*, dat. sg. n. d'un nom composé du préfixe négatif *di-* et de *saunei*, à rapprocher de lat. *sanus*,

Que nul dans la place forte qui sera de ce municipe ne découvre ni ne démolisse ni ne détruise un édifice... *(Lex Tarentina)*

Sur l'amende

Si quis adversus ea fecerit, quanti ea res erit, tantam pecuniam colonis coloniae Genetivae Juliae dare damnas esto...

Si l'on contrevient à cela, qu'on soit condamné à payer aux colons de la colonie G. Julia autant d'argent que la chose vaudra... *(Lex Ursonensis).*

Il reste néanmoins quelques passages difficiles ou obscurs. Une des difficultés tient au premier mot *tiricantam. Canta-* désignant en gaulois un cercle, une limite, une traduction latine comme *trifinium,* trois territoires, était tentante, mais pour un lieu où confinent trois possessions il est fait normalement mention des trois possesseurs, comme dans l'inscription suivante : *trifinium trium territorium Saciliensis, Idiensis, Soliensis* (C.I.L. II 2349). Rien de tel ici. Il convient donc d'assigner à *tiri/tri* le sens de *trans-,* à travers, et de comprendre que le complexe comprenant étable, corral, palissade et mur extérieur est situé de part et d'autre d'une frontière et que deux villages, Tocoitom et Sarnicios, interdisent sa démolition. L'adj. composé *bergunedacam,* dont les hauteurs *(bergu-)* sont reliées *(-ned-)* entre elles, confirme la vision d'une exploitation plus ou moins circulaire que soulignent plus

---

sain, entier ; v. irl. *saith,* suffisance. Le sens est : démolition.

sos, nom. sg. m. du démonstratif en *so* dont se lisent les formes *somei,* loc. sg. m. (1.7), *saum,* gén. pl. fém. (1.8), *somui,* dat. sg. m. (1.7).

aucu(e), forme exactement parallèle à gr. αὖτε et en outre.

3. *areitalo,* gén. sg. m. d'un nom composé du préfixe *are-*, à rapprocher de gall. *ardal,* région.

tamai, pour *damai,* dat. sg. fém. d'un nom retrouvé dans gall. *deddf,* coutume, de **dama,* loi.

uta, conj. de coordination ; skt. *uta,* lat. *ut,* et ainsi.

oscues, nom. sg. d'un pronom indéfini à rapprocher de lat. *quisque.*

stena, acc. pl. n. d'un pronom démonstratif comparable à celtibère *stam, stenionte.*

uersoniti, 3ᵉ sg. indicatif présent d'un verbe préfixé en *ver-*, à radical *son-* dérivé de *seng-;* skt. *sanóti,* gr. ἄνύω achever. Le sens serait ici : il accomplit, il commet.

silapur, pour *silabur,* acc. sg. du nom de l'argent, got. *silubr,* basque *zil(h)ar,* angl. *silver.*

sleitom, acc. sg. m. ou n. d'un nom issu de **sleyto-* de **spley-* d'où vient v. irl. *sliss*, éclat (de bois).

conscilitom, adj. accordé au précédent formé du préfixe *com-* et d'un participe à rapprocher de v. irl ; *scoiltid,* bret. *skilienn,* éclat de bois, angl. *shilling,* monnaie. Le sens est : taillé.

capiseti, pour *gabiseti,* 3ᵉ sg. subjonctif d'un verbe gaulois dont l'impératif est *gabi* (n° 24), prends (ou reçois) (un baiser) ; lat. *habeo,* irl. *gaibim,* prendre. Le sens, causatif, est : qu'il fasse prendre, qu'il donne.

4. *cantom,* adj. numéral cardinal ; lat. *centum,* skt. *satam,* cent.

sancilistara, acc. pl. n. d'un nom formé

loin les mots commençant par *ambi-*, autour, qui désignent une reconstruction en cercle, une « circon-struction ».

L'autorité civile qui décrète l'interdiction de démolir est désignée par les termes de *combalces* et, à la fin du texte, de *combalcores*. Comme les villes espagnoles avaient leur βουλή sénat (Appien *Hisp. 100*), il est permis de penser que *combalces,* ceux qui délibèrent, désignent les sénateurs des deux villages.

La loi comprend un certain nombre de dispositions. Après l'en-tête vient l'interdiction dont les négations fortement marquées *ne litom necue litom...* et les termes mêmes de démolir et de détruire rappellent le texte des lois citées plus haut.

Ensuite est indiquée la peine à laquelle s'expose le contrevenant. Cela apparaît clairement, mais il a fallu chercher longtemps avant d'aboutir au sens. À titre d'exemple, le lecteur apprendra que l'expression *oscues stena uersoniti* a d'abord été traduite : « entailles, il acquiert les étendues de terre » ; puis : « chacun gagne ces choses » ; et enfin « quiconque commet ces choses », c'est-à-dire : accomplit les infractions prévues par la loi ! L'amende transparaît dans : *silapur sleitom conscilitom capiseti cantom sancilistara.* Le terme *silapur*, argent, très tôt identifié, ne surprend pas puisque d'après les témoignages de Diodore (5,35), Strabon (3, 2, 3) et Pline *(H N. IV, 20,112)*, ce métal abondait en Espagne. Une précision de Strabon éclaire le sens de certains mots : « Au lieu de numéraire ceux qui vivent le plus à l'intérieur (de l'Espagne) pratiquent le troc ou découpent d'un lingot d'argent des lames qu'ils utilisent comme monnaie » (3, 3, 7). Les mots *sleitom*, copeau (?), et *conscilitom*, taillé, semblent correspondre à cet usage ; cependant, comme le

---

de *san-*, à part, de la racine **kel-*, battre, frapper (cf. *Sucellus),* et du suffixe *istero-* retrouvé dans gr. ἀριστερός, lat. *sinister.* Le mot désigne une unité de compte : « ce qui est frappé ».

otanaum, gén. pl. fém. d'un nom obscur dont le début comporte peut-être le suffixe **Hot-*, re-, ex-.

eni, postposé ; v. irl. *ini-*, gr. ἐνί, dans.

-ue, particule enclitique dont le sens est : ou ; gaul. *-ue* (n° 29), lat. *-ve,* skt. *va,* ou.

poustom, pour *boustom* acc. sg. m. ou n. identique à skt. *gostha-*, étable à bœufs.

coruinom, acc. sg. m. ou n. d'un nom où se reconnaissent irl. *cor,* cercle, et lat. *curvus*, courbe. Le sens est : enclos (pour animaux).

5. *macasiam,* acc. sg. fém. d'un nom rapproché de lat. *maceria,* torchis.

ailam, acc. sg. fém. d'un nom à rapprocher de irl. *ail,* pierre, *aile,* palissade, issus d'une racine **Hey-*, fermer. Le sens serait : muraille.

ampitiseti, pour *ambidiseti,* 3e sg. subjonctif présent d'un verbe préfixé en *ambi-*, autour, et d'un élément issu de la racine **dheigh-*, former. Le sens est : qu'il entoure, qu'il reconstruise (une structure circulaire).

camanom, pour *cammanom.* nom. sg. n. du nom du chemin ; gaul. *camminon.*

usapitus, pour *usabitus,* 3e sg. impératif futur d'un verbe composé de *usa-*, haut, et de *-bitus,* issu de **bwi-tu(d)-s* de la racine **bhewH-*, être. Le sens serait : qu'il dresse, qu'il établisse.

osas, nom. ou acc. pl. d'un pronom qu'il faudrait rapprocher de *oscues* (?).

sues, adj. numéral ordinal (cf. gaul. *suexos,* sixième) : six.

sailo, gén. sg. d'un nom obscur (cf. *Salius, Sailcius*).

monnayage espagnol est ancien, il faut probablement assigner à ces mots un sens figuré et comprendre que *sleitom* désigne une unité de compte, ou de poids, *conscilitom*, sa subdivision en coupures et que les 100 *sancilistara* en sont l'équivalent monétaire.

Le texte précise ensuite que l'éventuel démolisseur sera obligé de reconstruire les équipements dont les dénominations renvoient à l'activité pastorale de la région. Strabon et Tite-Live attestent l'abondance du bétail en Espagne.

Suit un passage obscur à cause de l'ignorance du sens du mot *custa*.

Un délai pour la reconstruction est accordé dans l'expression *entara tiris matus*, à l'intérieur de trois « complets », qui est à rapprocher de la précision contenue dans les Lois *Malacitana* et *Irnitana : intra proximum annum*, à l'intérieur de l'année suivante. Le terme *matus* semble désigner les mois « bons », c'est-à-dire complets (30 jours) du calendrier de Coligny (n° 29). Et comme ces mois alternent avec ceux qui sont *anmat(us)*, « non-bons », c'est-à-dire incomplets (29 jours), l'expression peut renfermer un ensemble de six mois, période convenable pour l'exécution des travaux en question qui correspond assez bien au délai annuel fixé par les lois citées plus haut.

Le nom du dieu Néto, à qui sont dues les *listas titas* et les *arsnas*, donne au texte une coloration religieuse. Ce Mars espagnol n'est pas déplacé dans un milieu agraire puisque, comme Mars à Rome, selon le Chant des Frères Arvales, il joue un rôle protecteur essentiel contre les fléaux naturels et surnaturels. Pour Caton *(Agr.*

---

custa, acc. pl. n. d'un nom obscur sur lequel est formé *custaicos*, adj. substantivé au nom. sg.

pisetus, pour *bisetus*, 3e sg. impératif futur du verbe être, **bhewH-*, ou frapper, **bheyH.*

iom, particule à rapprocher de mycénien *(j)o-*, aussi, en outre, et.

6. *asecati*, pour *a(d)segati*, 3e sg. subjonctif présent d'un composé issu de **segh-*, affirmer (cf. *Sego-*).

(a)mpitincounei, pour *ambidingounei*, dat. sg. n. d'un nom correspondant au verbe *ambidiseti* (1.5).

es, préposition, issu de **eghs* ; lat. *ex*, hors de, à partir de.

uertai, dat. sg. fém. d'un nom issu de la racine **wer-*, déchirer. Le sens est : destruction.

entara, préposition ; lat. *intra*, skt. *antara*, à l'intérieur de.

tiris, pour *tris*, acc. pl. de l'adj. numéral ordinal, trois.

matus, acc. pl. m. d'un nom à rapprocher de lituanien *mẽntas*, année, issu de la racine **meH-*, mesure. Le mot désigne une période déterminée (cf. les mois « *matus* », bons, complets, et « *anmatus* », incomplets, du n° 29).

tinpitus, pour *dinbitus*, 3e sg. impératif futur d'un composé du verbe être **bhewH-*, préfixé de *di*, et de *-en-*. Le sens paraît être : qu'il effectue (la reconstruction).

neito, gén. sg. m. du théonyme *Néto* connu par un texte de Macrobe : *Accitani etiam, Hispana gens, simulacrum Martis, radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton vocantes.* « Les Accitani, une tribu espagnole, entourent d'une grande vénération une statue de Mars ornée de rayons, en l'appelant Néto. » (*Sat.* 1, 19, 5).

7. *oisatus*, 3e sg. impératif futur d'un verbe composé de **oy-*, près de, et d'un élément *-sa* issu de **seH-* disposer, semer, tracer (?).

141, 2) il est le gardien de tout ce qui est à l'intérieur des bornes de la propriété. Une dîme lui est régulièrement offerte par les habitants de la région, dont sont exemptés les gens d'Acaïna, une localité voisine, mais il n'en est pas de même pour ceux d'Urantios et d'Arandis. Cette mention de la dîme, *decametam*, permet de résoudre l'énigme posée par le mot δεκαντεμ/ν rencontré dans certaines inscriptions de la Narbonnaise (n°5, 6, 8, 9) : la forme de Botorrita serait la réfection **dekm-eta,* d'un plus ancien **dekm-ta* d'où viendrait *dekantem/n,* dîme. La dîme étroite ou non étroite paraît préfigurer la différence médiévale entre dîmes *grasses* ou *grandes,* perçues sur les foins, les grains et les cultures extensives, et les dîmes *menues* ou *vertes,* perçues sur les légumes.

L'inscription se termine par une proclamation du *combalco-res,* en qui se voit une sorte de *princeps senatus,* « prince du sénat », désigné par l'expression *maximus natu,* « le plus avancé en âge », dans Tite-Live (22, 21, 7 ; 25, 23, 3) parlant de choses espagnoles. Les termes *aleites* et *ires,* difficiles, semblent faire partie de la titulature du *combalcores* et doivent le désigner en tant que magistrat qui est en exercice, *i-res,* « roi qui va », et, en même temps, qui est prorogé dans ses fonctions, *aleites,* « qui va outre » ?).

Il est dans les attributions du roi, en monde celtique, d'être le garant des frontières. En Irlande, la frontière était sanctionnée par des jureurs et proclamée trois fois. Au pays de Galles, le roi établit et fait respecter les limites : *kanys brenhin bieu y leruyneu hynny,* car le roi possède ces limites *(L. Blegywryt p.118, 3 et*

---

iomui, dat. sg. du pronom relatif dont l'acc. pl. fém. est *ias* (1.8) et le nom. sg. m., *ios* (l. 10).

listas et *titas*, acc. ou nom. pl. fém. de noms (ou adj.) obscurs. *Listas* à rapprocher peut-être de lat. *lira*, sillon.

sisonti, 3e pl. indicatif présent d'un verbe peut-être issu de la racine **sey-*, envoyer (?)

arsnas, nom. pl. fém., mais acc. pl. (l. 8) d'un nom obscur.

pionti, pour *bionti*, 3e pl. du verbe être ; bret. *bezont*, moyen gall. *byddont*, ils sont.

8. *cuati*, 3e sg. subjonctif présent d'un verbe obscur.

osias, gén. sg. fém. d'un pronom personnel.

temei, loc. sg. d'un nom désignant un emplacement sacré ; lat. *tem-plum*, gr. τέμ–ε–νος ou bien pour *demei*, loc. sg. du nom de la maison, **dem/dom-*.

L'expression *uertatosue temeiue* paraît signifier : du dehors ou à la maison (au temple).

ropiseti, pour *ro-biseti*, 3e sg. subjonctif présent des verbes être ou frapper (1.5).

tecametinas, pour *decametinas*, adj. substantivé acc. pl. fém. signifie, comme plus loin *tecametas*, pour *decametas* : dîmes.

tatus, pour *datus*, 3e sg. impératif futur du verbe donner.

9. *enitousei*, pour *enidousei*, dat. sg. n. d'un nom formé sur la racine **de/ow-*, vénérer. À ce dat. s'accorderait le locatif *somei*. Le sens est : offrande.

iste, particule démonstrative : ceci... cela, soit... soit.

ancios et *esancios*, adj. se rapportant à *tecametinas* ; lat. *ang-ustus*, étroit, gall. *ehanc*, non étroit, large. Le sens peut être : petit ou grand.

suiv.). Le *brenhin,* roi, correspond au *machtiern,* **makko-tigernos,* chef garant, dont parlent les textes en vieux breton. C'est bien ce qu'accomplit Ablu avec les autres jureurs dont les noms occupent la face B de l'inscription.

---

use, adv., comme gr. ὕψι en haut, au-dessus.

areitena, nom. pl. n. d'un mot obscur, peut-être un démonstratif préfixé en *are* (?).

acainacubos, dat. pl. m. d'un nom propre retrouvé sur la face B. En gr. ἄκαινα désigne une surface de 100 pieds carrés (?).

10\. *pintor*, pour *bintor*, 3e pl. impératif futur de sens impersonnel. Le sens serait : que les... (ou ces choses) ne soient pas, qu'il n'y ait pas...

auseti, 3e sg. subjonctif présent d'un verbe de sens incertain : de **Hews-*, tracer (?).

urantiom, aratim, acc. sg. des toponymes Urantios et Arandis.

11\. *aiuisas*, adv., pour toujours ; gr. αἰές toujours.

compalcores, pour *combalcores*, nom. sg. du nom qui désigne le roi des *combalces* de la l. 1.

aleites, nom. sg. m. (cf. *Aletea, Aletia, Aletanus*, Αλετης) d'un nom apposé, comme *compalcores* et *ires* à *Apulu*, qui peut être issu de **Hel-*, au-delà, et **Hey-t-*, aller, ce qui signifierait : celui qui passe au-delà.

ires, nom. sg. d'un nom composé de *i-* issu de **Hey-*, aller, et de *-res*, roi. Le sens serait : le roi qui va.

rusimus, 1ère pl. d'un verbe issu d'une racine **Hrew-s*, beugler, hurler. Le sens serait : nous proclamons.

apulu, pour *Ablu*, nom. sg. d'un nom retrouvé au gén. sur la face B.

upocum, pour *Ubocum*, gén. pl. d'un nom gentilice retrouvé sur la face B.

Face B

(1) luPoś : CouneśiCum : melmunoś : Pin(:)Tiś : leTonTu : liToCum
(2) aPuloś : PinTiś : melmu : PaŕausanCo : leśunoś : PinTiś
(3) leTonTu : uPoCum : Tuŕo : Pintiś : luPinas : aiu : PeŕCanTiCum
(4) aPuloś : PinTiś : TiŕTu : aianCum : aPuloś : PinTiś : aPulu : IousoCum
(5) uśeisunoś : PinTiś : aCainas : leTonTu : uiCanoCum : śuośTuno
(6) ś : PinTiś : TiŕTanoś : śTaTuliCum : leśunoś : PinTiś : nouanTuTaś
(7) leTonTu : aianCum : melmunoś : PinTiś : uśeisu : aianCum : Tauŕo
(8) [Pin]Tiś : aPulu : aianCum : Tauŕo : PinTiś : leTonTu : leTiCum : aPuloś : PinTiś
(9)]uConTas : leTontu : eśoCum : aPuloś : PinTiś

Le texte de la face B contient une liste de 14 personnages qui se caractérisent par leur nom personnel, leur nom gentilice au gén. pl., leur patronyme au gén. sg, le nom *bintis* qui provient sans doute de la racine **bhendh-*, lier, et doit signifier garant ou témoin. Certaines séries sont suivies de l'indication de leur lieu d'origine au gén. sg.

Ainsi, les dispositions prises conjointement par Tocoitom et Sarnicios sont-elles sanctionnées de manière tout à fait officielle par quatorze témoins, dont quatre ne sont pas originaires de ces deux communautés, et promulguées de manière tout à fait solennelle par Ablu puisqu'elles sont censées durer pour toujours. Cette même précision se retrouve dans la tradition irlandaise : *in ois oisau,* pour toujours et toujours.

luPoś	**CouneśiCum**	**melmunoś**	**garant**	
leTonTu	**leToCum**	**aPuloś**	**garant**	
melmu	**PaŕausanCo**	**leśunoś**	**garant**	
leTonTu	**uPoCum**	**Tuŕo**	**garant**	**luPinas**
aiu	**PeŕCanTiCUm**	**aPuloś**	**garant**	
TiŕTu	**aianCum**	**aPuloś**	**garant**	
aPulu	**lousocum**	**uśeisunoś**	**garant**	**aCainas**
leTonTu	**uiCanoCum**	**śuośTunoś**	**garant**	
TiŕTanoś	**śTaTuliCum**	**leśunoś**	**garant**	**nouanTuTaś**
leTonTu	**aianCum**	**melmunoś**	**garant**	
uśeisu	**aianCum**	**Tauŕo**	**garant**	
aPulu	**aianCum**	**Tauŕo**	**garant**	
leTonTu	**leTiCum**	**aPuloś**	**garant**	**]uConTas**
leTonTu	**eśoCum**	**aPuloś**	**garant**	

–]ΑΡΤΑΡ[ΟΣ Ι]ΛΛΑΝΟUΙΑΚΟΣ ΔΕΔΕ
ΜΑΤΡΕΒΟ ΝΑΜΑΥΣΙΚΑΒΟ ΒΡΑΤΟΥΔΕ[ΚΑ ?

]ARTAROS ILLANOUIAKOS DEDE
MATREBO NAMAUSIKABO BRATOUDEKA

]ARTAROS ILLANOUIAC A OFFERT LA DÎME AUX MÈRES NÎMOISES EN GRATITUDE

ou bien

]ARTAROS ILLANOUIAC A OFFERT AUX MÈRES NÎMOISES EN JUSTE-DÎME

]artaros, nom. sg. d'un nom propre dont la première lettre n'est pas restituable.

Illanouiakos, adj. patronymique dont le *i*-initial peut être restitué par comparaison avec *Illanus*, *Illanouissa* ; il indique le nom du père *Illanouios*.

dede, expliqué p. 28.

Matrebo, dat. pl. de gaul. *matir*, mère ; v. irl. *mathir*, lat. *mater*, gr. *mêtêr*, skt. *mātā*.

Namausikabo, dat. pl. d'un adj. ethnique dans lequel se reconnaît le nom gaulois de Nîmes, **Namausos*, que suppose gaul. *namausatis*, nîmois, à côté de lat. *Nemausus*.

bratoudeka, expliqué p. 28.

5

Inscription de Nîmes (Gard) trouvée en 1742 (et copiée par un érudit nîmois la même année), gravée élégamment en deux lignes sur l'abaque d'un chapiteau dorique. Le bord inférieur droit de l'abaque est brisé et a pu faire disparaître deux lettres.

Cette dédicace, comme les deux suivantes, appelle l'attention sur des divinités bien connues dans les Iles Britanniques et sur le continent sous le nom de *Matres, Matrae,* les Mères. Souvent représentées par trois (triade) avec divers attributs, fruits, corne d'abondance, enfants sur les genoux ou en train de téter, coupe sur la tête, elles évoquent le pouvoir féminin nourricier et fécondant de la terre. Pindare semble les connaître qui dit à propos d'Aristée confié aux Saisons et à la Terre :

> *Elles sur Leurs genoux contemplant l'enfant de Leurs yeux rayonnants,*
> *le nectar sur ses lèvres et l'ambroisie*
> *distilleront et le rendront immortel*
>
> *IXe Pythique, 62-63.*

Il convient de voir dans ces divinités gauloises et gallo-romaines des déesses familières, comme l'atteste, par exemple, une invocation : *« Matres suae... »,* ses Mères...

Appelées aussi *Sulleviae (sul-* « soleil »), *Domesticae, Campestres, Parcae* ou *tres sorores* (les trois sœurs), *Silvanae,* elles portent le plus souvent un nom toponymique comme dans la présente inscription. Elles sont les ancêtres des Fées, *Fatae,* qui est attesté, des Dames ou Dames blanches de notre folklore. Leur nom même s'est maintenu dans le dialectal *matres.* Et, dans la Creuse, les Pierres Jaumâtres sont en réalité des Pierres aux Mâtres (la liaison [z] se faisant [ž]. Ces *Matres* sont devenues des êtres maléfiques, terreur du voyageur attardé, qu'elles poursuivent en l'obligeant parfois à téter leur sein. Cette dévotion aux Mères a pu influencer le développement du culte de la Mère du Christ, Notre Dame, et se perpétuer ainsi.

Pourquoi les Mères et non la Mère ? un pluriel ou plutôt ce triel ? Le triplement exprime, me semble-t-il, l'idée d'une plénitude concrète et perceptible, comme le traduit par exemple l'invocation virgilienne : « Heureux, trois fois heureux, celui qui... »

I, trouvée en 1950 sur un autel de remploi. Ier siècle avant notre ère.

ΚΟΡΝΗΛΙΑΡΟ
ΚΛΟΙΣΙΑΒΟ
ΒΡΑΤΟΥΔΕΚΑΝΤ

Κορνηλια ροκλοισιαβο βρατουδεκαντ
Kornelia rokloisiabo bratoudekant

KORNÉLIA
AUX TRÈS ÉCOUTANTES *ou* **AUX OREILLES**
LA DÎME EN GRATITUDE *ou* **EN JUSTE-DÎME**

II, trouvée en 1954 dans le sol d'un sanctuaire d'Hercule, sur un petit autel. Ier siècle avant notre ère.

ΜΑΤΡΕ
ΒΟΓΛΑ
ΝΕΙΚΑ
ΒΟΒΡΑ
ΤΟΥΔΕ
ΚΑΝΤΕΝ

Ματρεβο Γλανεικαβο βρατουδεκαντεν
Matrebo Glaneikabo bratoudekanten

AUX MÈRES DE GLANUM
LA DÎME EN GRATITUDE *ou* **EN JUSTE-DÎME**

6

Inscriptions de Glanum près de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône).(Cf. p. III.)

Il est intéressant de savoir que non loin de l'autel dédié par *Kornélia,* une Gauloise qui porte le nom des *Cornelii* par fait de clientélisme, a été trouvé un autel dédié *AURIBUS,* aux Oreilles, avec la représentation en médaillon de deux oreilles. Bien que le nom *Matrebo* soit absent, il est probable que les Mères sont les divinités ainsi invoquées. Celles qui prêtaient leurs oreilles attentives à la voix de Kornélia incarnent, comme les autres Mères, la présence féminine et terrienne qui *veille,* s'émeut du sort de l'homme et fait qu'il se sent miraculeusement chez lui sur terre.

I.

Kornelia, nom. sg. du prénom féminin latin *Cornelia.*

rokloisiabo, dat. pl. d'un adj. composé du préfixe *ro-* (issu de **pro-*) de valeur perfective, cf. *Rosmerta, Robilos*... et d'un élément **kleus-*, écouter, prêter l'oreille : skt. *srosi*, gr. κλῦθι, écoute ! (impér.), verbe employé dans une invocation. Le sens est donc : aux très Écoutantes ou aux Oreilles.

bratoudekant. expliqué p. 28.

Les mots *Matrebo* et *dede* sont à suppléer.

II.

Glaneikabo, dat. pl. de l'adj. ethnique du nom de Glanum.

Le nom du dédicant et le verbe attendu *dede* manquent.

ΕΚΙΛΙΟ
ΣΡ[]ΟΥ
ΜΑΝ[Ι]
ΟΣΑΝ
ΔΟΟΥΝ
ΝΑΒΟΔ[]
ΔΒΡΑΤΟ
Υ]ΔΕΚΑΝ
ΤΕΝ

Εκιλιος Ρ(ι)ουμανιος Ανδοουνναβο δεδ βρατουδεκαντεν

Ekilios R(i)oumanios Andoounnabo ded bratoudekanten

EKILIOS
R(I)OUMANÉEN
AUX TRÈS GÉNÉREUSES *ou* **AUX ONDINES**
A OFFERT
LA DÎME
EN GRATITUDE
ou bien
EN JUSTE-DÎME

Inscription de Collias (Gard) observée dès 1869 sur une pierre incluse dans le mur d'une chapelle. Il s'agit d'un pilier de 20 cm de large sur 20 à 24 cm d'épaisseur et 129 cm de haut. Ier siècle avant notre ère.

Cette inscription et les deux précédentes sont évidemment à rapprocher de celle de Nîmes (n°5).

Ces « Bonnes Mères » désignent là encore ces divinités populaires apparemment faciles et accessibles aux prières des Gaulois. Si l'explication par les Eaux résurgentes prévaut, il convient de voir dans ces divinités un groupe féminin mythique lié à l'eau, une préfiguration de Mélusine et de ses deux sœurs.

Le terme intéressant est *Andoounnabo,* dat. pl. d'un adj. composé du préfixe intensif *an(de)-* et de *doouno-*, doublet de **deuno-/*dueno-* sur quoi repose lat. *duenos* devenu *bonus,* bon ; irl. *den,* apte. Le sens serait : aux très Généreuses. Autre interprétation : préfixe *ande-,* en bas, et **-udna,* eau, lat. *unda* (de **udna)* ;**ande-udna* évoluant en **andouna-,* bret. *andon,* source. Le sens serait : à Celles qui sont dans l'eau, aux Eaux d'en bas, aux Sources.

Le mot *Matrebo* manque.

Le verbe *dede* est écrit en abrégé : *ded.*

ΣΕΓΟΜΑΡΟΣ
ΟΥΙΛΛΟΝΕΟΣ
ΤΟΟΥΤΙΟΥΣ
ΝΑΜΑΥΣΑΤΙΣ
ΕΙΩΡΟΥ ΒΗΛΗ
ΣΑΜΙ ΣΟΣΙΝ
ΝΕΜΗΤΟΝ

Σεγομαρος Ουιλλονεος τοουτιους ναμαυσατις ειωρου Βηλησαμι σοσιν νεμητον

Segomaros Ouilloneos tooutious namausatis eiorou Belesami sosin nemeton

SÉGOMAROS
VILLONÉEN
CITOYEN
NIMOIS
A DÉDIÉ
À BÉLISAMA
CE BOSQUET

Segomaros, nom. sg. du nom du dédicant.

Ouilloneos, adj. patronymique qui indique que Ségomaros est le fils d'un *Villo* ou *Villonos* (cf. *Villo*).

tooutious, à corriger en *toutios* (cf. *Toutiorix*, *Toutios*) nom. sg. d'un nom dérivé de *touta*, qu'on retrouve dans irl. *tuath*, tribu. Le sens est : citoyen. Si lu *toutious*, sociatif pl., avec les citoyens.

namausatis, nom. sg. d'un adj. ethnique attesté par les premières monnaies de Nîmes Ναμ– et retrouvé dans *namausicabo* ; lat. *Nemausus*.

eiorou, correspond imparfaitement à la forme *ieuru* expliquée p. 28.

Belesami, dat. sg. du nom divin Bélisama adj. substantivé formé sur la racine i.e. **bhel*, briller, enfler (comme le feu) ; le suffixe *-isama* est comparable à lat. *-issimus*. Le sens est : la très Brillante. Une inscription *Minervae Belisamae sacrum* (St-Lizier) révèle une hésitation *i/e*.

sosin, acc. sg. d'un adj. démonstratif se rapportant au nom suivant.

nemeton, acc. sg. d'un nom gaul. bien connu issu de **nemos*, ciel. *Nemeton* désigne l'espace céleste de la clairière ; il peut être comparé pour la forme à lat. *nemus*, bois sacré, et pour le sens à lat. *lucus*, clairière, bois sacré. Comme gr. ἄλσος bosquet, le terme a été utilisé par métonymie pour désigner un sanctuaire, d'abord forestier, ensuite urbain.

7

Inscription de Vaison-la-Romaine (Vaucluse), trouvée à Vaison vers 1835, remarquée par Prosper Mérimée en 1841 au musée Calvet en Avignon. Elle est gravée sur une petite stèle qui devait être placée sur un pilier de façon à être lue à hauteur de vue. Elle date du IIe ou Ier siècle avant notre ère. *(Cf. p. IV.)*

C'est donc un Nîmois, étranger à *Vasio* (Vaison) situé en territoire voconce, qui a fait la dédicace d'un espace sacré. Peut-être Ségomaros est-il venu à Vaison en raison de compétences que nous ignorons. Son « bosquet » est consacré à une grande divinité.

Le nom de Bélisama se rencontre dans nombre d'inscriptions gauloises et gallo-romaines. Il est à rapprocher d'un dieu *Belenos* dont le nom est issu lui aussi de la racine i.e. **bhel.* La longévité de son culte (du IIe siècle avant notre ère au moins jusqu'à la fin de l'Empire) et le caractère superlatif de l'adjectif qui la désigne indiquent que *Belisama* est un des surnoms de la déesse unique du panthéon gaulois dressé par César au livre VI du *Bellum Gallicum.* En lui donnant le nom latin de Minerve, il a le soin de préciser sa fonction *(Minervam) operum atque artificiorum initia tradere,* elle transmet les principes des arts et des métiers. Certes l'activité féminine est bien celle-là : une habileté manuelle traditionnelle ; il est possible cependant d'élargir cette interprétation à partir de nombreux mythes, dont celui qui est conservé dans le roman de chevalerie *Valentin et Ourson* (XIVe siècle). Le nom de *Belisama* se retrouve en effet dans celui, pseudo-historique, de la sœur de Pépin le Bref, la reine Bellissant, qui accouche dans la forêt d'Orléans de deux jumeaux dont l'un, Valentin, est sauvé et éduqué par Pépin et l'autre, enlevé et élevé par une ourse, Ourson, devient un homme sauvage. Les deux frères s'affrontent en un combat mémorable dont Valentin sort vainqueur sans tuer cependant Ourson. Ces jumeaux symbolisent à l'évidence les deux parties de l'année celtique opposées l'une à l'autre, la claire et la sombre. Leur mère représente donc la Nature, la Terre soumise au temps alternatif. *Belisama* est Celle qui s'enfle et brille au début du printemps de l'afflux des âmes qui gonflent les seins et les pis, fait monter la sève dans les plantes et frissonne du grand souffle igné qui féconde le monde et que célèbrent les bûchers et toute la liturgie du Carnaval. Sa fête dans le domaine celtique, *Imbolc* en irlandais, tombe le 2 février. Non loin de là, le 14 février le cœur des amoureux s'empourpre à la Saint-Valentin.

Le nom de *Belisama* subsiste dans celui de localités comme *Blisme, Blesmes, La Belouse, Balesmes, Bellême,* etc. Le nom de famille *Bellissen, Bellissent,* est toujours porté.

BPATOY
]ΠΟΡΙΞ ΙΟΥΓΙΛΛΙΑΚΟΣ ΔΕΔΕ ΒΕΛΕΙΝΟ

βρατου
]πορειξ ιουγιλλιακος δεδε Βελεινο

bratou
]porix Iougilliakos dede Belino

EN GRATITUDE
]PORIX IOUGILLIAC A OFFERT À BÉLÉNOS

ou bien

EN JUSTE-DÎME
]PORIX IOUGILLIAC A OFFERT À BÉLÉNOS

]porix, nom. sg. du nom du dédicant. Peut être reconstitué hypothétiquement *Eporix*, *Ateporix* ou *Veporix*, formes attestées épigraphiquement.
Iougilliakos, nom. sg. de l'adj. patronymique qui indique que le père du dédicant s'appelait *Iougillos*, nom dans lequel se reconnaît celui du joug *(*yougo-)*.

bratou et *dede*, expliqués p. 28.
Belino, dat. sg. du théonyme bien connu *Belenos*, issu, comme *Belisama*, d'une racine **bhel*, gonfler, briller. Les inscriptions Βελειvo (où ει vaut ι) / *Belino*, *Beleno* révèlent une hésitation *e/i*.

8

Inscription de Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), trouvée en 1949 à la suite d'un labour profond qui a mis à jour un lieu de culte comprenant notamment un puits, gravée sur le pourtour d'une vasque de 61 cm de diamètre datant du IIe ou Ier siècle avant notre ère. Quelque trois lettres manquent au début du texte. Le mot écrit au-dessus, sur le rebord horizontal, correspond à un repentir du lapicide qui l'a ajouté où il devait normalement figurer, c'est-à-dire après le verbe δεδε. (Cf. p. IV.)

Les inscriptions nombreuses concernant le dieu Bélénos dont certaines sont libellées *Apollini Beleno...,* à Apollon Bélénos, invitent à identifier le nom ou surnom Bélénos à l'Apollon mentionné par César dans son exposé du panthéon gaulois *(B. G. VI).* Sa fonction, définie *morbos depellere,* chasser les maladies, fait de lui un dieu guérisseur, aspect que corroborent l'offrande de la présente vasque et la proximité d'un puits. Et c'est bien en tant que dieu de la purification et de la fécondité qu'il intervient, avec Bélisama, au début de février, au moment où les êtres vivants s'enflent d'une vie nouvelle. Quarante jours plus tard, la fête celtique du 1er mai (irl. *Beltaine,* comportant la même racine **bhel*), voit encore l'intervention de ce grand dieu du souffle lumineux. Ce jour-là en effet les rites européens de la tuerie du coq (censé, à sept ans, pondre la nuit qui précède le 1er mai des œufs de vent d'où naissent les basilics, « petits rois ») et du revêtement de feuilles font de ce dieu « feuillu », le protecteur, à la date qui marque la fin de la royauté de l'hiver, contre la redoutable chaleur estivale à venir. Montant le cheval solaire auquel il s'identifiera sous le nom de Bayart (Bayart ou bai se dit *Blass* en allemand, et *Blass* s'apparente à la racine **bhel*), il franchit le passage angoissant qui sépare et unit les deux semestres de l'année celtique, et, comme son successeur saint Marcou, fêté le 1er mai, il guérit les écrouelles nées de l'angoisse qui serre la gorge en ce moment crucial ; ce maître du Temps exerce donc une fonction sacerdotale et thaumaturgique. La fête druidique évoquée par César, qui a lieu *certo anni tempore,* à un moment déterminé de l'année, tombe donc en *Beltaine.* Et c'est de Bélénos, par saint Marcou interposé, que les rois de France et les rois d'Angleterre tenaient leur pouvoir de guérir les écrouelles.

Le nom de *Bélénos* se retrouve dans les innombrables *Belin, Blin, Bain, Benezet, Beaune, Beaunay, Bon, Bonnet, Balen, Balaine, Baleyne,* etc. Tombelaine, près du Mont Saint-Michel, est la tombe de *Belen.* Une indication de l'historien Geoffroy de Monmouth : *Gurgiunt Filius Beleni* permet de voir en Gargantua un successeur de *Belenos,* ce que confirme l'origine singulière des parents de Gargantua, nés de l'assemblage par Merlin l'Enchanteur des ossements d'une *baleine,* nom qui consonne avec celui de *Belen.* Saint Blaise, fêté le 3 février, est le masque christianisé de Bélénos. Les deux noms sont issus de la racine **bhel* et il y a lieu de croire que Blaise, le saint arménien du IVe siècle dont le culte fut si important en France, a hérité des traits du Bélénos adoré des Galates qui s'étaient établis en Arménie depuis le IIIe siècle avant notre ère.

ΟΥΗΒΡΟΥΜΑΡΟΣ
ΔΕΔΕ ΤΑΡΑΝΟΟΥ
ΒΡΑΤΟΥΔΕΚΑΝΤΕΜ

Ουηβρουμαρος δεδε Ταρανοου βρατουδεκαντεμ

Ouebroumaros dede Taranoou bratoudekantem

OUEBROMAROS A OFFERT À TARANUS LA DÎME EN GRATITUDE

ou bien

OUEBROMAROS A OFFERT À TARANUS EN JUSTE-DÎME

Ouebroumaros, nom. sg. du nom du dédicant.

dede, expliqué p. 28.

Taranoou, dat. sg. (où *oou* note la diphtongue *ou*) du nom d'un dieu celtique surtout connu sous la forme Taranis employée par Lucain : *et quibus inmitis placatur sanguine diro Teutates horrensque feris altaribus Esus et Taranis Scythicae non mitior ara Dianae,* et parmi eux, sauvage, s'apaise d'un sang hideux Teutatès, et, horrible, par des autels cruels Esus ; l'autel de Taranis n'est pas plus doux que celui de la Diane scythique *(La Pharsale I, 444-446)*. Toutefois la vraie forme est *Taranus*, avec thème en *-u* (cf. *Taranucnos, Taranucos*), à rapprocher de gall. et bret. *taran*, irl. *torann*, tonnerre.

bratoudekantem, expliqué p. 28. Le *m* final du mot *kantem*, est soit une faute du graveur, soit une graphie archaïsante.

9

Inscription d'Orgon (Bouches-du-Rhône) trouvée en octobre 1886, gravée sur une cippe qui faisait partie des décombres provenant de la démolition d'une chapelle élevée au XVIIe siècle sur le site d'une ancienne église consacrée à sainte Marie et saint Jean du Mont mentionnée au XIIe siècle. Datation : IIe siècle avant notre ère. *(Cf. p. V.)*

Cette dédicace à un dieu-tonnerre invite à identifier Taranus au Jupiter gaulois de César. Sa fonction, définie *imperium caelestium tenere,* avoir l'empire des choses célestes, ne fait pas pour autant de lui un roi des dieux, comme l'est Jupiter à Rome (César, dans ce cas, l'aurait cité en premier dans sa liste), mais un dieu-orage. Les Gaulois craignaient le ciel. Ainsi, en Grèce, un orage sème une épouvante religieuse parmi eux lors du sac de Delphes ; devant Alexandre, ils répondent fièrement : « Nous ne craignons qu'une chose, que le ciel ne tombe sur nous. »

Ce dieu du ciel apparaît sous des aspects divers : il est le dieu à la roue (celui, par exemple, du Chaudron de Gundestrup), le druide mythique irlandais *Mog Ruith,* Serviteur de la Roue, le grand dieu de l'Irlande païenne possesseur d'un chaudron, d'une harpe et d'une massue magiques, et maître du Temps, le *Dagda,* Dieu Bon, et le dieu gaulois au maillet *Sucellus,* Bon Frappeur.

Son intervention majeure se situe au moment de l'année où le ciel est le plus redouté, en Canicule, période féconde en orages durant laquelle le soleil entre par le sud dans la Voie Lactée, attirant alors dans sa course les hommes désireux comme lui d'accéder au feu nourricier du « Chemin de saint Jacques » (la Galaxie). Il est révélateur de constater combien le gaulois Sucellus ressemble à un pèlerin en route pour Compostelle sous le soleil ardent de la canicule. Son grand marteau est semblable au bourdon (bâton) surmonté du tonneau ou de la gourde dont s'arme le voyageur, la coupe de vin que tend le dieu rappelle l'état des pèlerins altérés de lait céleste ou, à défaut, de vin, et le chien qui l'accompagne incarne la Canicule.

L'orage que Taranus maîtrise apparaît alors comme la forme possible de la conflagration que les hommes redoutent au moment, précisément caniculaire, où le temps, parvenu à la fin d'une Grande Année, c'est-à-dire au point où tous les astres se retrouvent en un même endroit du ciel, comme un pendule ou une roue en fin de course, risque de s'inverser, ce qui peut arriver à chaque Canicule puisque nul ne sait quand a commencé une Grande Année ! C'est du moins ce qui peut être inféré du témoignage de Strabon *(Geographica IV, 4) : « Ces druides et d'autres avec eux professent que les âmes sont impérissables, le monde aussi, mais qu'un jour pourtant régneront seuls l'eau et le feu ».* Comprenons : l'eau – le déluge –, l'hiver ; et le feu, l'été de cette année cataclystique.

Taranus est donc, plus largement, le dieu bienfaisant et redoutable du temps caniculaire. Saint Jacques est sa forme christianisée et Pantagruel, sa réincarnation (à peine) romanesque.

Taranus subsiste dans des toponymes : *Tarnac, Ternand, Ternay...* et dans le nom du *Tarn.*

ΤΕΙ
ΕΣΚΕΓΓΟΛΑΤΙΑΝΙΑΟΣ ΙΜΜΙ

εσκεγγολατι ανιατειος ιμμι

ESKENGOLATI ANIATEIOS IMMI

JE SUIS D'ESKENGOLATIOS, À NE PAS EMPORTER

10

Graffite des Pennes-Mirabeau (Bouches-du-Rhône) trouvé en janvier 1973, tracé sur la face externe d'un bol de 17 cm de diamètre. Trois lettres oubliées par le graveur ont été ajoutées au-dessus de la ligne d'écriture qui court sur le tiers de la circonférence du récipient. Daté du Ier siècle avant notre ère. (Cf. p. VI.)

Ce graffite montre que l'écriture grecque était assez répandue dans la population gauloise des environs de Marseille pour qu'elle servît à marquer, non sans humour, la propriété d'une humble vaisselle.

Eskengolati, gén. sg. d'un nom propre *Eskengolatios* (cf. *Escengolatis*, *Tankolatis*) désignant le possesseur du bol.

aniateios, nom. sg. d'un adj. attribut du sujet du verbe *immi* (le bol). Le préfixe *an-* marque la négation ; le suffixe *-teios*, à rapprocher du mycénien *qé-té-o*, à payer, qui suppose un suffixe *-*teyo*, indique l'obligation. L'élément interne **-ya-* signifie quelque chose comme : emporter, dérober.

immi, 1ère sg. enclitique du verbe être, issu de **esmi*, à comparer à gr. εἶμι, irl. *am*. Seule attestation avec une inscription sur peson (n°33) *imi*, où le double *m* a été simplifié.

	Texte grec	Transcription
	εμσοκκσιγκζιο	emsokksinkzio
Face A	νο απορεδιτο	no aporedito
	νο εθατδ	no ethatd
	νο απορδτδτδτ	no apordtdtdt
	σκ	sk
	εμερ ιι	emer ii
	οκε οτετο	oke oteto
	ουιννα	ouinna
	ττ	tt
Face B	μοττ	mott
	ιβ	ib
	ακνκαττοριξ	aknkatorix
	δι	di
	οργιτορικξ	orgitorikx
	τεγορικξ	tegorikx
	ττ κ	tt k
	αντορριξ	antorrix

11

Inscription d'Eyguières (Bouches-du-Rhône) découverte en avril 1899, gravée sur les deux faces d'une tablette de plomb de 6 cm sur 7. Les lettres enchevêtrées en rendent la lecture très difficile. Daterait du milieu du Ier siècle avant notre ère.

Cette tablette de défixion contient sans doute une invocation à des êtres infernaux. Son caractère cryptique laisse place à toutes les suppositions. À remarquer la répétition de *no*, une négation peut-être, ou une affirmation, sur la face A, et une suite de noms propres possibles, *Aknkatorix, Orgitorix, Tegorix, Antorrix* sur la face B.

Ces lettres donnent l'impression d'être des abréviations comme s'il avait été jugé grave d'écrire entièrement les mots de l'invocation ; certaines peuvent être des chiffres ; des groupes semblent noter des allitérations magiques qui furent peut-être ponctuées de gestes. C'est bien de la sorcellerie. L'utilisation de l'écriture, en Gaule plus qu'ailleurs, pouvait être perfide et dangereuse. Il s'agit de figer et de fixer, en la tuant, une parole pour en éterniser les effets maléfiques. L'écriture ensorceleuse est un cadavre qui empoisonne à jamais le lieu où il gît. La présente tablette, en plomb, métal éminemment magique, a été trouvée non loin d'une nécropole et ce n'est sans doute pas un hasard. Le funeste se plaît aux abords du funèbre.

LICNOSCON
TEXTOS IEVRV
ANVALONNACV
CANECOSEDLON

Licnos Contextos ieuru Anvalonnacv canecosedlon

**LICNOS CON-
TEXTOS A DÉDIÉ
À L'ANVALONNAC
SIÈGE DORÉ**

Licnos, nom. sg. du nom du dédicant.

Contextos, nom. sg. d'un adj. ou d'un deuxième nom (cf. *Ateχtos*, *Canteχtos*). Le sens serait : du même toit.

ieuru, expliqué p. 28.

Anvalonnacu, dat. sg. d'un adj. dont le suffixe d'appartenance *-acu* et le thème en qui se reconnaît désormais le nom du dieu *Anvalo(s)* permettent de comprendre qu'il désigne un lieu consacré au dieu, comme en grec où, par exemple, le terme *Heraion* signifie : temple de Héra.

canecosedlon, acc. sg. d'un nom composé de *sedlon* qui désigne clairement le siège : gaul. lat. *es-sed-um*, lat. *sella* de **sedla*, got. *sitls*, et de *caneco-* à rapprocher de skt. *kánakas*, or, gr. *κνῆκος*, safran, lat. *canicae*, son de froment, probablement issu d'un adj. **kaneko-*, jaune clair, écru, v. h. a. *hunig*, miel, issu de *kHnekós*, miel, « le doré ». D'autres interprétations donnent à *caneco-*, rapproché de irl. *canach*, bourre, le sens de : rembourré, ou encore, rapproché de gaul. *canto-*, cercle, celui de : disposé en cercle (gradins). Le mot coupé en *cane cosedlon*, se dégage un adj. *cane*, dat. sg. comparable à vénète *kanei*, bienfaisant, bienveillant, et le sens devient : à l'Anvalonnac béni, *cosedlon* pouvant signifier quelque chose comme : siège commun. Mieux vaut croire à l'existence d'un siège orné de dorures, d'autant plus que l'archéologie n'ignore pas ce genre d'objet.

12

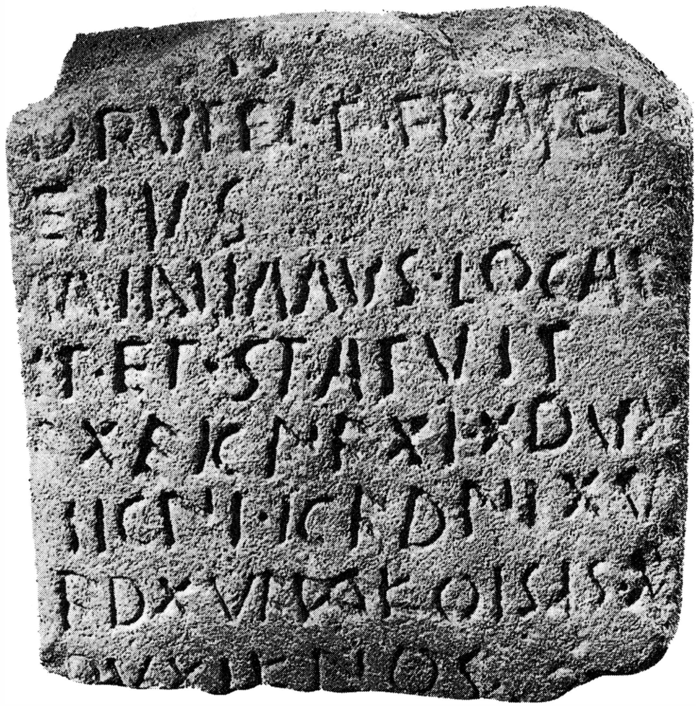
Inscription d'Autun (cité gallo-romaine instituée par Auguste et imposée comme nouvelle capitale aux habitants de Bibracte qui durent, en 15 avant notre ère, abandonner leur ancienne métropole située (à 20 km) sur le mont Beuvray et venir s'y installer avec leurs biens et leurs dieux, dont celui du sanctuaire évoqué dans le texte) trouvée en 1844 dans la partie nord-ouest de la cité antique, gravée sur une stèle qui mesure actuellement 40 cm de large sur 34,5 de haut. Non loin de là, en 1900, des fouilles mettent à jour deux autels dédiés chacun au dieu Anval(l)o(s) *par un* gutuater, *invocateur. Le texte de la stèle déplorablement restaurée a été préservé grâce à des copies. Il date de la première moitié du Ier siècle de notre ère. (Cf. p. VII.)*

Les anciens sanctuaires gaulois mis à jour par l'archéologie comme ceux de Gournay, Ribemont, Mirebeau, Saint-Maur etc. sont constitués d'un enclos rectangulaire, qui peut être d'assez vastes dimensions (45 m sur 38 à Gournay), entouré d'un fossé intérieur, où s'amoncellent des restes de victimes animales et humaines ainsi que des armes, et d'une haute palissade qui dissimule l'intérieur. L'accès se fait à l'est, puisque le fossé y est interrompu, et au-dessus de l'entrée sont suspendus des crânes humains. Le centre de l'enclos est marqué par un poteau important au pied duquel avaient lieu les sacrifices ; après leur mise à mort, les victimes (taureaux) étaient laissées à pourrir dans des fosses aménagées autour de ce poteau, puis, au bout d'un certain temps les fosses étaient vidées, pour recevoir de nouvelles offrandes sanglantes, et les carcasses évacuées dans le fossé.

Plus tard le centre de l'enclos fut recouvert d'une toiture pour mettre les pratiques cultuelles à l'abri des intempéries et fermé de murs déterminant une chambre secrète. Puis autour du temple ainsi construit, carré, rectangulaire ou polygonal, circule une galerie couverte qui témoigne de la permanence du rite de circumambulation. L'ensemble de l'édifice est d'abord en bois, puis en pierre. C'est ainsi que se présente le temple gallo-romain, désigné par le terme de *fanum,* qui est souvent bâti sur les fosses de l'ancien enclos. Hors du temple se dressent un ou plusieurs autels, comme c'est le cas pour l'Anvalonnac.

Ces données archéologiques pour riches qu'elles soient ne livrent pas la vision que devaient offrir ces sanctuaires. Il faut imaginer, pour certains d'entre eux, des panneaux sculptés, des statues de divinités, des peintures illustrant des scènes mythologiques, un feu brûlant à l'intérieur de la chambre, un chaudron cultuel interdit aux regards, différents objets sacrés, pierre, lance, épée, table portant la statue du dieu et, peut-être le long des limites de l'enclos (l'ancien fossé), comme dans les *marae* polynésiens, destinée à recevoir les innombrables offrandes, une banquette, le *cosedlon.* Ce mot peut aussi avoir désigné des gradins. Il doit, sous sa dénomination complète de *canecosedlon,* désigner un siège luxueux peut-être destiné au dieu lui-même.

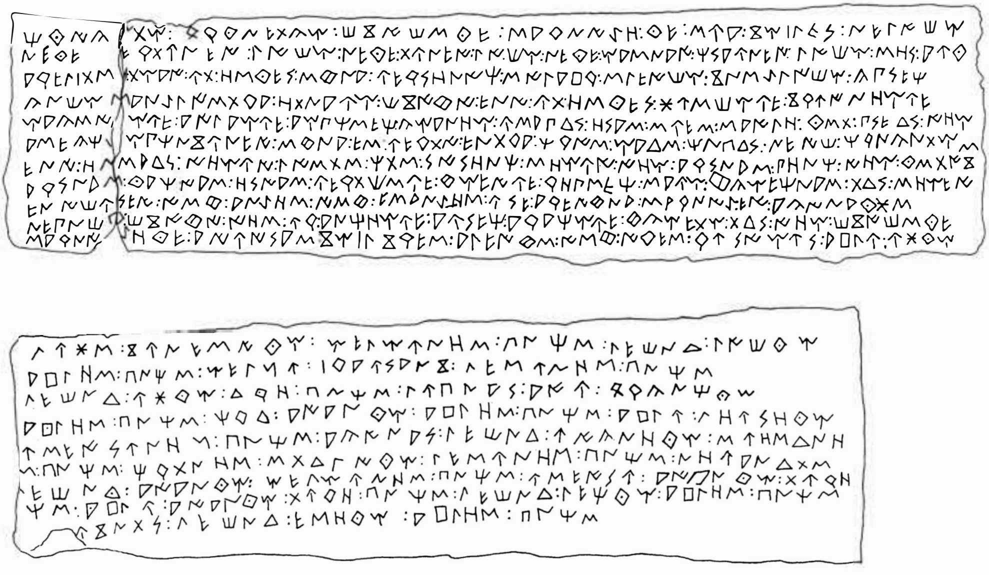




2. Face L et face A de l'épitaphe de Todi. À la troisième ligne avant la fin du texte, le deuxième mot en caractères lépontiques se lit KARNITU (face A). Musée Etrusco Gregoriano du Vatican.



3. La borne de Verceil. Le texte gaulois est en caractères lépontiques. Musée Leone de Verceil.



4. L'inscription de Botorrita. Face A et face B. Les deux points indiquent la séparation des mots. Musée Archéologique de Saragosse.



6. *En haut* : Trois Déesses-Mères provenant du site de Vertillum, dont le sens : *peson de fuseau,* renvoie « au temps où Berthe filait ». Le groupe est en pierre calcaire et mesure 38 cm de hauteur. Musée de Chatillon-sur-Seine. *À gauche* : L'inscription de l'autel consacré « aux Écoutantes » ou « aux Oreilles ». Les lettres se succèdent sans séparation. N'ayant pas assez de place pour graver le dernier mot, le lapicide l'a abrégé et a même usé d'une ligature pour écrire NT. *À droite* : L'autel représentant deux oreilles dans le médaillon avec la dédicace latine *AVRIBVS, aux Oreilles,* visible sur la table supérieure du monument.



7. La dalle inscrite de Vaison-la-Romaine où se lit le nom de Bélisama (5e et 6e lignes). Musée Calvet, Avignon.



8. L’inscription de Saint-Chamas, développée, qui court autour de la vasque. Le dernier mot est *BELEINO*. Musée Borely, Marseille.



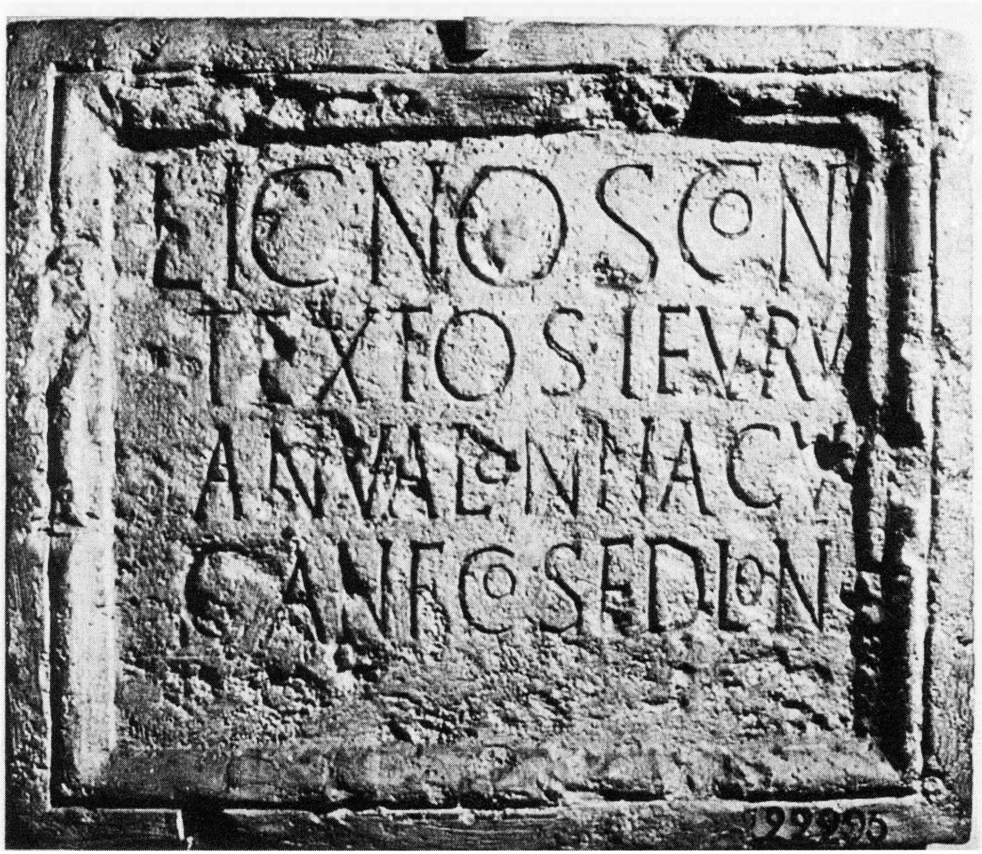
9. *Le cippe d'Orgon.* L'écriture est assez soignée pour que les lignes se terminent sur des fins de mot. Le léger blanc entre *BRATOUDE* et *KANTEM* n'est pas vraiment décisif et n'interdit pas la lecture *BRATOUDEKANTEM.* Musée Calvet, Avignon. *Le dieu Sucellus,* qui procède de Taranus, et ses trois attributs, le marteau-tonneau, la coupe, tenue dans la main droite, et le chien. *Saint Jacques,* héritier de Sucellus, porte le bourdon auquel est attachée la gourde.



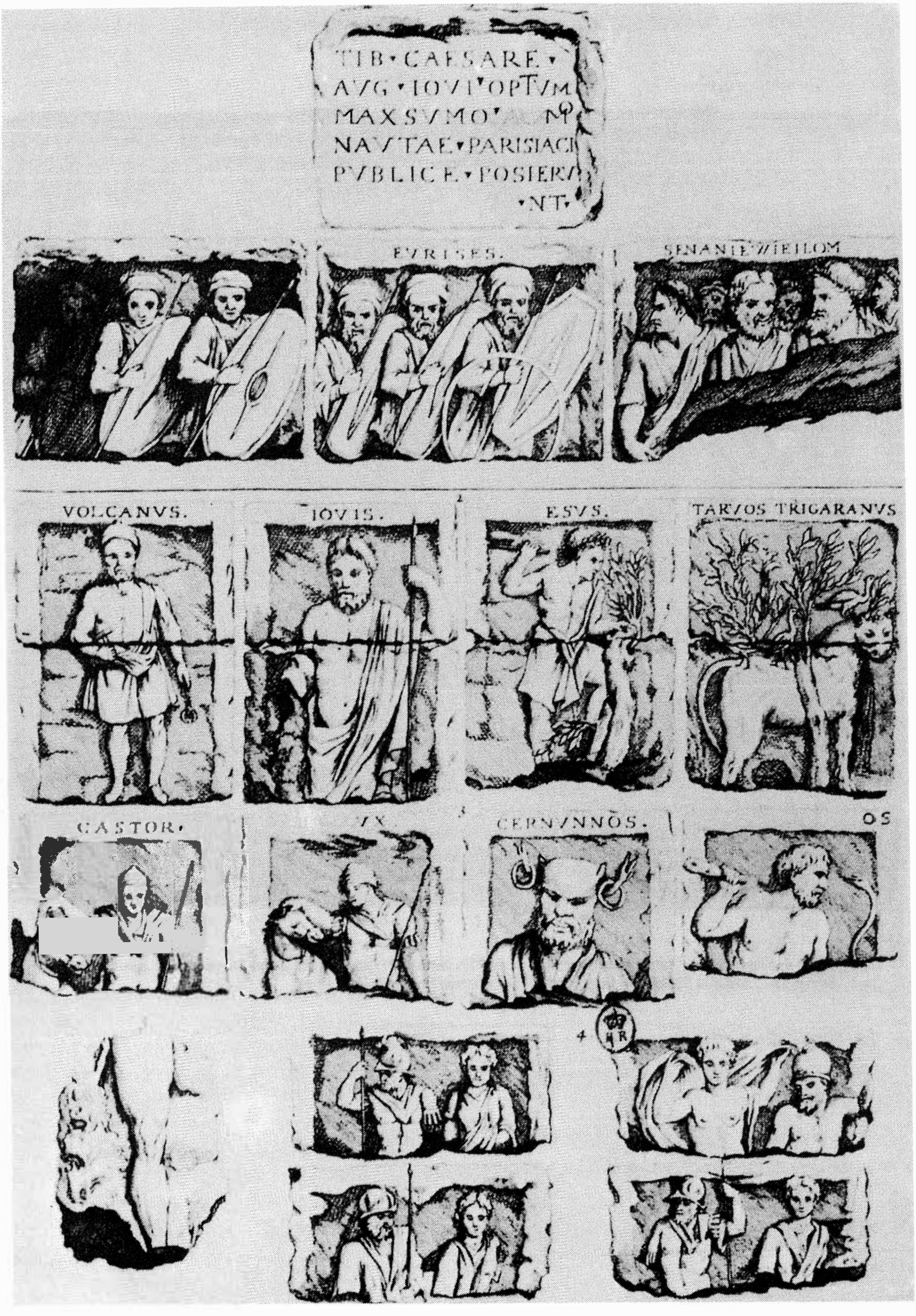




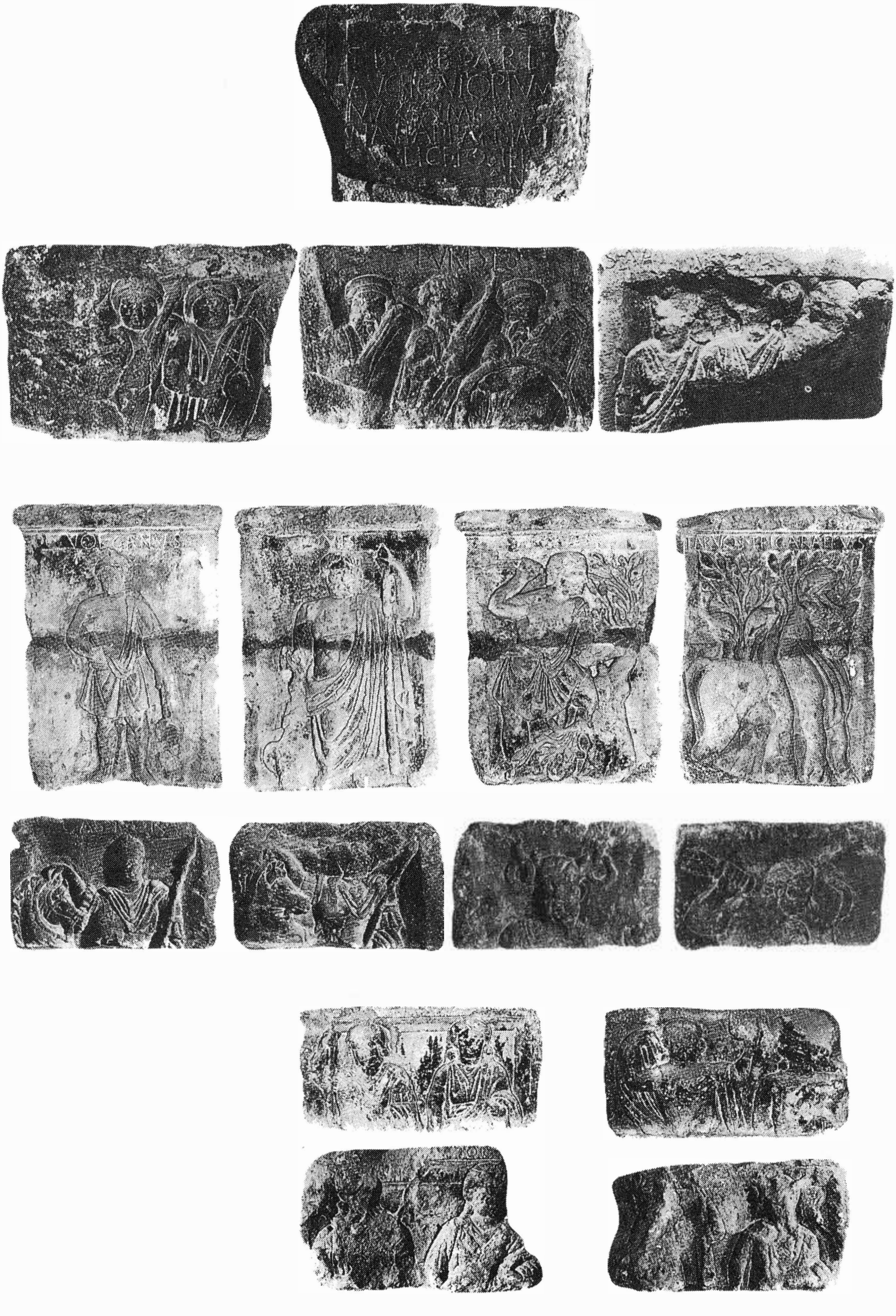
10. L'inscription de Pennes-Mirabeau. Elle court le long du bol en céramique à vernis noir. Marignane, Mairie, dépôt des fouilles de La Cloche les-Pennes-Mirabeau.



12. Moulage de l'inscription d'Autun exécuté pour le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Photographie prise entre 1862 et 1875 avant la déplorable « restauration » de la pierre. Musée Rolin, Autun.



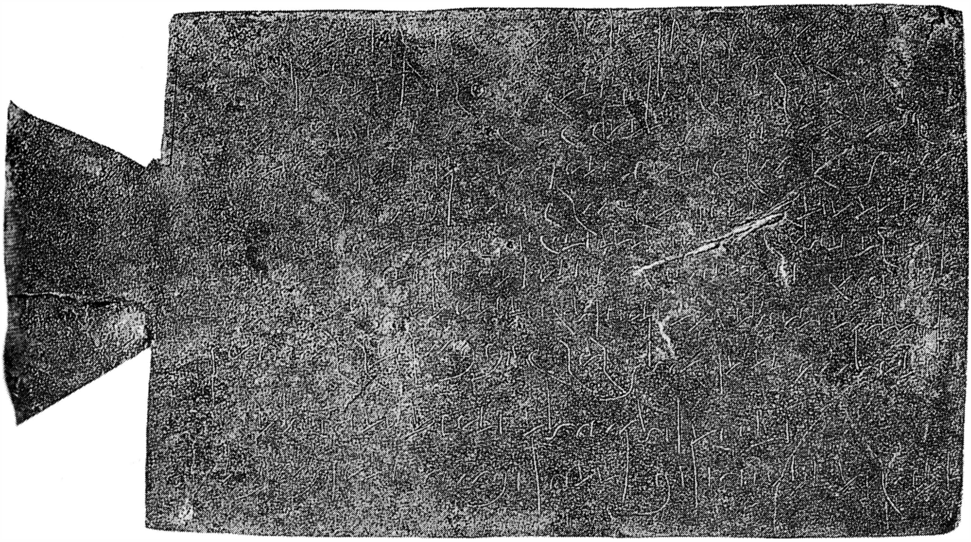
13. Inscription de Paris. Relevé établi par Ch. Baudelot de Dairval. Il est à noter l'état des pierres, bien meilleur qu'aujourd'hui, qui permet, en particulier, la lecture du *C* initial de *(C)ERNUNNOS.*



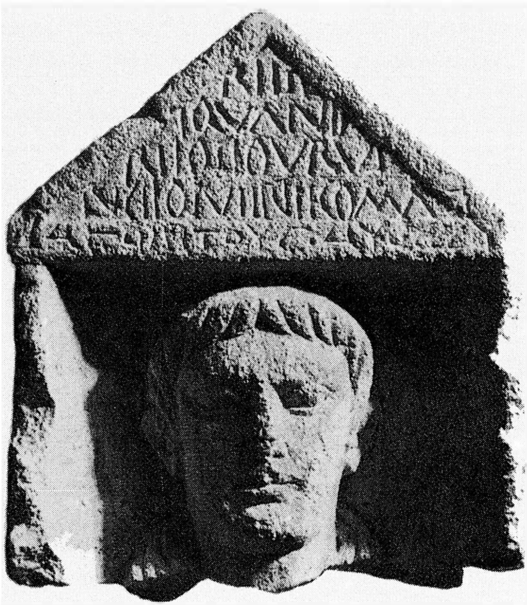
État actuel du Pilier des Nautes. Musée du Moyen Âge (Cluny), Paris.



13. Ces oiselles, retrouvées sur un chapiteau de l'église de Saint-Genou (Berry), XIIe siècle, comme celles du *TARVOS TRIGARANVS* sont des grues. Elles serrent en effet dans leurs doigts des pierres dont il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elles soient ornées de fleurs. À l'évidence, ces fleurs indiquent que les pierres utilisées pousseront comme des fleurs et que le *montjoie* qu'elles édifieront se déploiera et s'épanouira en un bâtiment pour ainsi dire biologique. Ces pierres-fleurs sont *pierres vives.* Les cous noués de ces oiselles appellent l'attention sur l'importance de leur gosier et du cri qui en sort, et autorisent un rapprochement avec le torque gaulois. Ces dames oiselles, ou *damoiselles,* au cri si aigu qu'il s'abolit dans le silence, maîtrisent la voix et la gorge et indiquent que leur langage – celui des signes – est au-delà de toute langue. Les maçons et bâtisseurs, utilisateurs de ce langage des signes inscrits dans la pierre, connaissent le geste dit « à l'ordre », qui consiste à poser la main droite, le pouce formant équerre, à plat sur la gorge. Le torque, les cous, le geste « à l'ordre », autant de signes attestant la permanence et la connaissance du langage secret de l'univers.



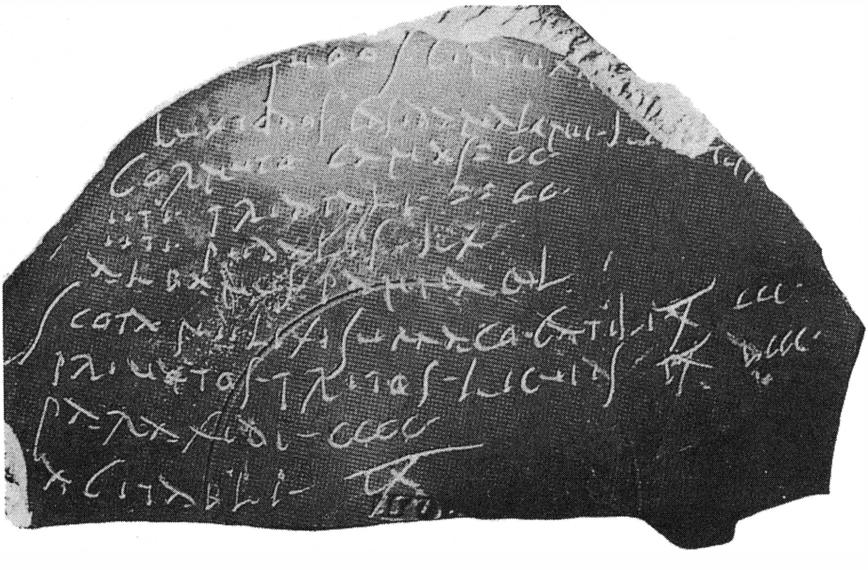
17. La tablette de plomb de Chamalières gravée en écriture cursive latine. Musée Bargoin, Clermont-Ferrand.



18. La stèle brisée des sources de la Seine avec la représentation du personnage que l'inscription nomme *Lucios*. Le texte est disposé à l'intérieur du tympan. La signature en grec du lapicide est placée dessous. Faute de place le *T* final de *AVOOT* a été gravé sur le bandeau du tympan. Musée Archéologique, Dijon.



19. L'inscription d'Alise-Sainte-Reine. L'écriture soigneuse qui occupe l'intérieur de ce cartouche, avec cadre mouluré et oreillettes latérales en queue d'aronde, présente des interponctions séparant les mots, trois feuilles de lierre décoratives et des ligatures pour le *O* de *DANNOTALI,* le *I* de *SOSIN* et les *O* de *DUGIIONTIIO.* La séquence de deux *i*, dont l'un est plus haut que l'autre (*i longa*, en latin) note la voyelle *i* et non pas *E*. Musée municipal d'Alise-Sainte-Reine.



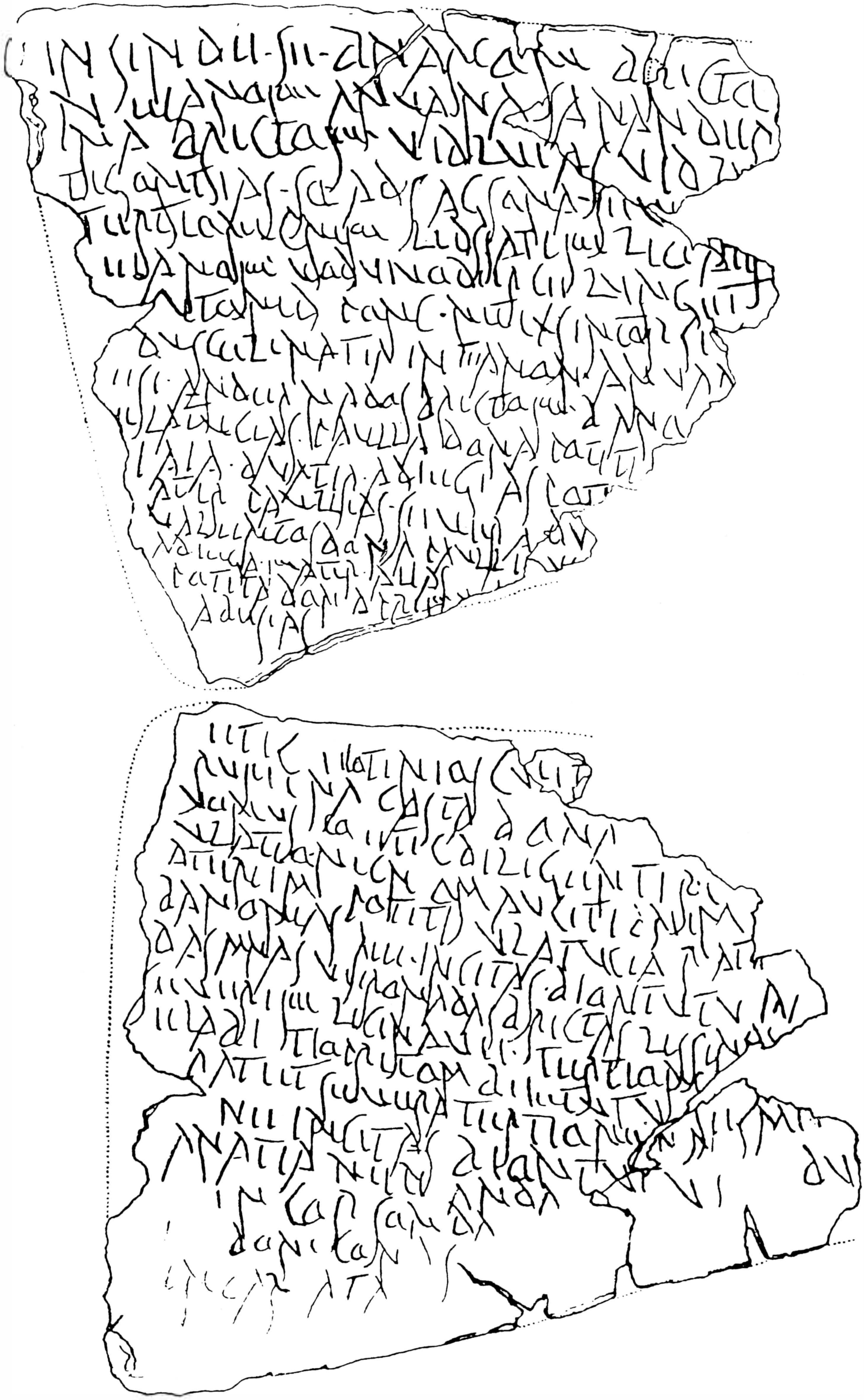
20. Le graffite de la Graufesenque constituant un bordereau d'enfournement. Dépôt des fouilles de la Graufesenque.

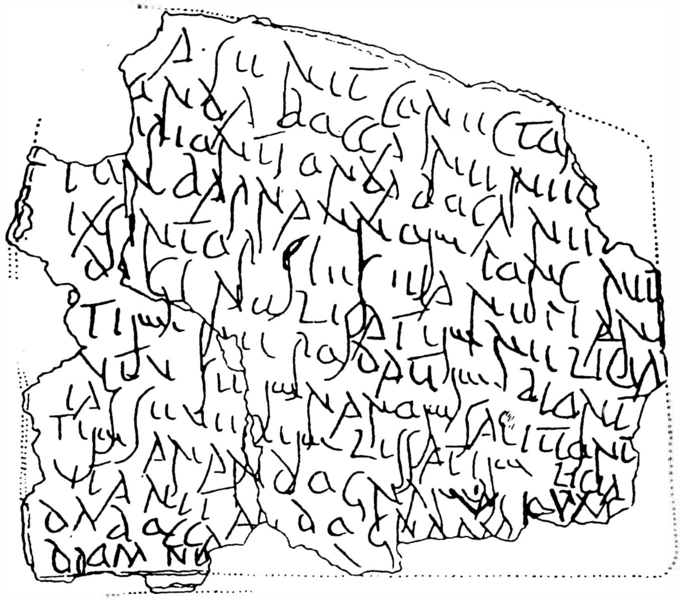


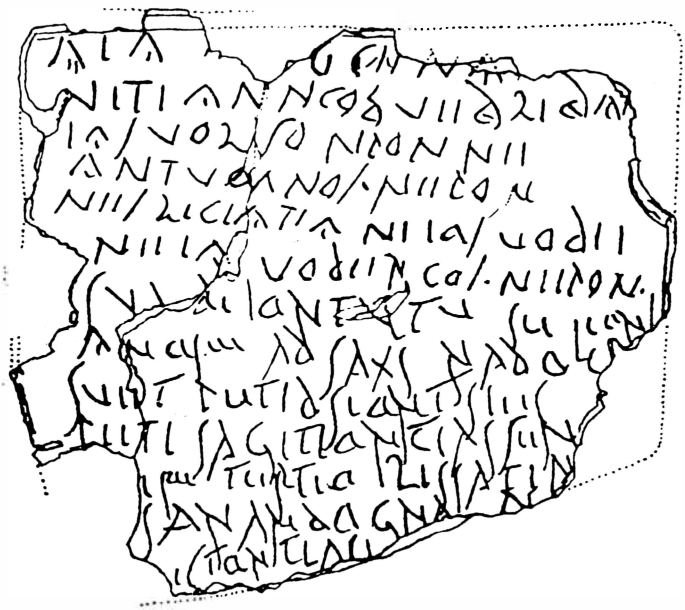
22. La plaque d'Auxey. L'écriture élégante de cette dalle en calcaire était rehaussée d'un rouge lie-de-vin dont des traces subsistent dans le creux des lettres. Musée des Beaux-Arts, Beaune.



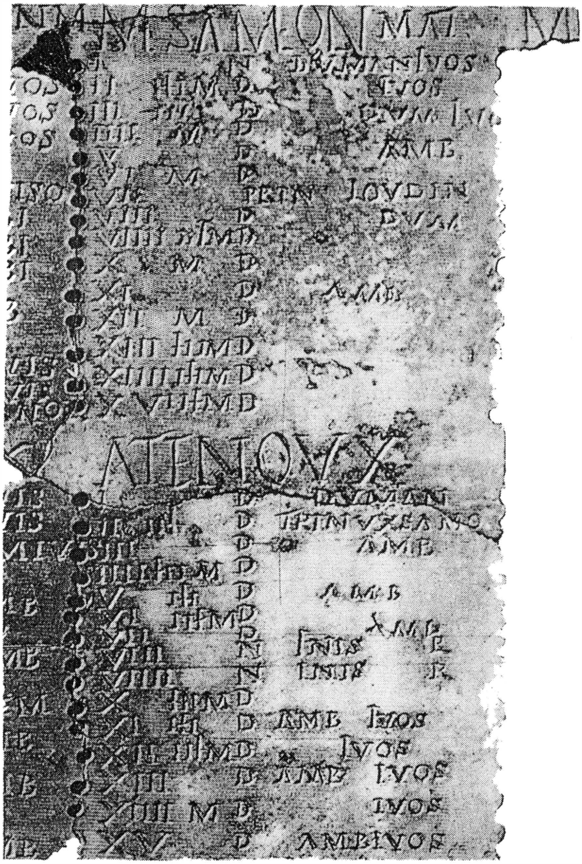
27. L'inscription du menhir de Naintré. L'écriture présente des ligatures pour *RATIN* et *BRIVATIOM*. La finale du patronyme en *-ios* est écrite avec un petit *i* placé au-dessus d'un petit *o*. Naintré, *in situ* (entre Naintré et Cenon, dans un champ qui occupe l'emplacement d'un ancien *vicus*).







29. Transcription de la plaque de plomb de La Vayssière dite « Plomb du Larzac ». Dépôt archéologique de Millau.

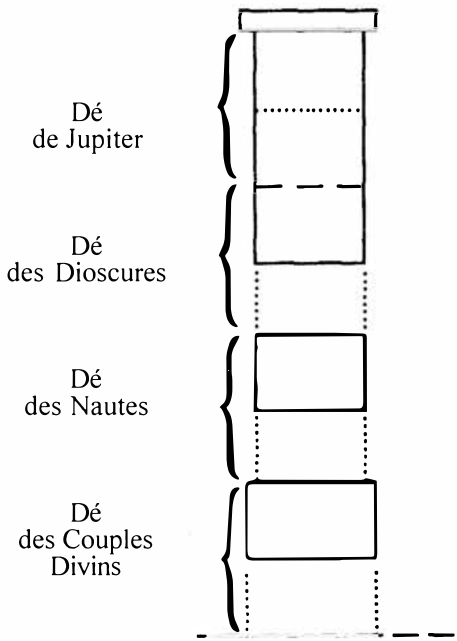


34. Texte du calendrier de Coligny relatif au mois de *SAMON-* de la deuxième année.
Croirait-on que le calendrier celtique, sinon gaulois, commençant en novembre, s'est perpétué, inscrit dans la pierre sous une forme allégorique, dans le portail sud de la façade de la cathédrale de Strasbourg ? Utilisant la parabole des cinq vierges folles et des cinq vierges sages de l'Évangile, les sculpteurs ont représenté de gauche à droite deux vierges folles – novembre et décembre –, le prince de ce monde, souriant (à la nouvelle année), tenant une pomme – janvier –, trois vierges folles – février, mars et avril –, puis, après le trumeau central, le Christ – mai –, et cinq vierges sages – juin, juillet, août, septembre et octobre.
Le procédé de l'intercalation originale de Coligny ne se retrouve pas nettement dans le calendrier populaire longtemps en usage en Europe dans lequel pourtant la lune joue un grand rôle puisqu'elle détermine des mois de 40 jours faits d'une lunaison et demie : 29 jours + 11 jours (PL ♦ NL ♦ PL, ou bien NL ♦ PL ♦ NL). C'est ainsi que 40 jours séparent le solstice d'hiver (22 décembre) d'*Imbolc* (1er février), le solstice d'été (22 juin) de *Lugnasad* (1er août), l'équinoxe de printemps (21 avril) de *Beltaine* (1er mai) et celui d'automne (21 septembre) de *Samain* (1er novembre). En revanche, c'est une cinquantaine de jours qui séparent *Imbolc* de l'équinoxe de printemps, *Beltaine* du solstice d'été, *Lugnasad* de l'équinoxe d'automne et *Samain* du solstice d'hiver.

13

Inscriptions de Paris trouvées le 16 mars 1711 lors de travaux effectués sous le chœur de la cathédrale de Notre-Dame pour y creuser un caveau. Elles sont gravées au-dessus de scènes ou de portraits sculptés dans la pierre dont elles constituent la légende. Ces représentations couvrent les quatre faces verticales de grands dés primitivement placés l'un sur l'autre de manière à former un pilier votif à section carrée. Ces dés formés de deux blocs parallélépipédiques superposés ne sont malheureusement pas complets puisqu'il leur manque, à l'exception du dé qui est orné d'une moulure, le bloc inférieur. Cette perte n'est cependant pas trop grave dans la mesure où la partie supérieure des représentations est préservée ainsi que leur légende. (Cf. p. VIII, IX et X.)

Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, convenons d'appeler chaque dé d'après une de ses quatre faces sculptées : le dé entier, que sa moulure autorise à placer en haut sans véritable certitude, sera le dé de Jupiter, celui de dessous, le dé des Dioscures, le troisième, le dé des Nautes, et le dé du bas, que ses dimensions invitent à mettre au niveau du sol, le dé des Couples Divins.



Les termes de la dédicace permettent de dater le monument du règne de Tibère (14 à 37 de notre ère). Certaines figurations sont latines, et la légende est en latin ; les autres sont gauloises, et l'inscription est en gaulois.

La lecture de chaque dé est dextroverse puisque, après le personnage de Castor, dont le nom paraît, suit, à sa droite, l'image de son frère (son nom n'est pas lisible, mais les Dioscures sont toujours nommés dans l'ordre Castor + Pollux).

Il est probable que ce pilier était sommé d'une statue. Était-ce bien celle de Jupiter, comme c'est le cas pour d'autres piliers votifs ? La question se pose car il est un peu étrange que la statue de ce dieu se dresse au-dessus, et même juste au-dessus de sa représentation sculptée sur panneau.

Les quatre dés offrent quinze figurations et une inscription votive portée sur une des faces du dé des Nautes. Elle se trouve à hauteur des yeux.

La mise à plat des faces de chaque dé se présente ainsi :

IOVIS	ESVS	TARVOS TRIGARANVS	VOLCANVS
(Jupiter)	(dieu à la serpe)	(Taureau aux 3 grues)	(Vulcain)

CASTOR		[]ERNUNNOS	SMER[
(Castor)	(Pollux)	(dieu cornu)	(Champion à la massue)

		EVRISES	SENANT[.]V ETLON
(Dédicace latine)	(Défilé des imberbes)	(Défilé des barbus)	(Sacrifice)

(2 déesses dont FOR (tuna)	(Mercure et une déesse)	(Mars et une déesse)	(Vénus et une déesse)

Quelque soixante-dix ans après la conquête de la Gaule par César, les bateliers des *Parisii* érigent un pilier votif à Jupiter et, par le biais de la dédicace, de façon plus ou moins avouée à Tibère, l'empereur qui a proscrit les druides. Certes une page de l'histoire a été tournée et la domination romaine, assez libérale, est admise ; il n'empêche qu'une telle offrande, dont le syncrétisme religieux serait vraiment précoce, peut paraître bien servile, à moins d'admettre que sous le couvert d'un hommage officiel à Rome, les Nautes, qui se mettent si volontiers à l'honneur sur ce monument, ont eu pour principal souci celui de célébrer des pratiques cultuelles propres à leur corporation. Dissimulée sous l'acte d'allégeance que traduit la dédicace latine d'un remarquable archaïsme religieux *(Maxsumo, posierunt* au lieu de *Maximo, posuerunt*), leur dévotion véritable doit s'adresser à une divinité toute gauloise.

Comment lire les quinze images de ce pilier ? L'incertitude d'une lecture verticale oblige à ne retenir qu'une lecture horizontale par étage. À première vue, l'étage supérieur, où ne se retrouvent que des êtres masculins, illustre un mythe. Celui du dessous aussi. L'étage où les Nautes sont en scène présente un aspect social et rituel évident. Le dé du bas, où se trouvent des êtres féminins, offre l'originalité d'associer une déesse d'identification difficile (la même dans les quatre cas ?) à des divinités latines connues.

DÉ DE JUPITER

1. Jovis, vieux nom de Jupiter, manifeste la déférence politico-religieuse tout extérieure offerte à Rome. Il s'identifie aussi, comme César l'a spécifié, au dieu de la foudre et du temps souverain et solennel.

2. Le dieu Esus taille ou abat un arbre. Cette activité d'élagueur est aussi celle d'un dieu gallo-romain qui sera abondamment représenté, Sylvanus. Cet homme de la forêt *(silva)* – l'homme sauvage – se reconnaît sous le masque chrétien de saint Sylvain comme l'atteste l'étude du Cartulaire de Levroux : Sylvain, après avoir converti Rodène qui s'était mutilé le visage (pour échapper à son fiancé) et qu'il avait guérie en usant de l'eau d'une source, se fait fort avec elle de bâtir un château en une nuit. À l'aide de sa serpe il peut abattre une forêt en quelques heures, et Rodène transporte les pierres dans son tablier. Le chant du coq interrompt leur travail. Ce récit est à mettre en rapport avec beaucoup d'autres où une jeune fille est mutilée, comme par exemple dans le conte *La fille aux mains coupées,* et *La Mannekine,* le roman de Philippe de Beaumanoir (XIII[e] siècle). Couper les branches d'un arbre, c'est comme couper des bras féminins. Esus ou Sylvain,

---

lat. *Iovis*, vieux nom. sg. du nom de Jupiter.

Esus, nom. sg. d'un thème en *-u* (cf. *Esurix, Esunartus, Esugenus*...), le nom du dieu ESUS transmis par Lucain. La scansion révèle un *ē-* long, lequel ne peut être issu que de *ai-* comme l'atteste une formule de Marcellus de Bordeaux (n°37), à rapprocher du vénète *aisu-*, dieu. Esus est le Dieu par excellence (dont le vrai nom est tu).

Tarvos, nom. sg. du nom du taureau : irl. *tarb*, gall. *tarw* avec métathèse, comme en gaulois, *ur/rv* d'après *tauros*.

trigaranus, nom. masc. sg. d'un adj. composé de *tri-*, trois, comme skt., lat. *tri-*,

Sylvestre, ou même Zachée-Amadour, est celui qui taille la Nature, la fait saigner avant de la purifier au commencement de l'été. Rodène étant comme Mélusine, fée bâtisseuse, Esus élagueur est donc aussi bien tailleur de bois que tailleur de pierre, charpentier que maçon. Saint Sylvain est le patron des maçons. Bâtir, c'est modifier la Nature pour créer de la beauté et de la mémoire, c'est-à-dire employer dans la pierre le langage des signes, qui est celui que parle le pilier.

3. Le taureau aux trois grues fait partie du même mythe : il est menacé par la serpe d'Esus (cette menace est plus perceptible sur une stèle votive de Trèves où les deux scènes sont réunies en une seule puisque le dieu bûcheron s'attaque à un arbre dans les branches duquel s'entrevoit la tête d'un taureau entourée de trois oiseaux) car il est à sacrifier. Les grues sont des oiseaux essentiellement vigilants ; ne dit-on pas que pour éviter de s'endormir elles tiennent dans leurs doigts, patte repliée, une pierre qu'elles ne doivent pas lâcher ? Qu'elles lâchent leur pierre, et le paysage devient comme la Crau. Elles aussi apportent leur pierre, comme Rodène elles sont bâtisseuses. Le taureau aux trois grues est le taureau aux trois pierres. Les trois pierres qui forment un angle : la pierre angulaire de tout temple. C'est aussi le taureau aux trois cornes abondamment représenté dans l'iconographie gauloise. Le lien entre la pierre et la corne s'établit ainsi : la corne est une pierre vivante, une pierre qui pousse dans la tête. Les grues veillent donc à la croissance de la pierre. Elles sont bâtisseuses parce que bâtir, qui n'est pas construire, c'est faire germer la pierre, déployer à partir de la pierre d'angle tout le reste du bâtiment. Les grues, comme les Grées de la mythologie grecque, vieilles vigies de l'Occident finalement vaincues par Persée, finiront par succomber et par lâcher leur pierre, mais il y aura eu lutte, la lutte symbolique qui marque tous les temps de passage. À ce moment-là, vaincre, c'est faire porter des cornes, et le sacrifice nécessaire du taureau-roi a pour effet d'exalter des cornes. Le Cornard ou Cocu en France est le premier marié de l'année ; c'est-à-dire, de façon symbolique, le premier roi couronné de la Nature, qu'un nouveau roi sans cornes détrône le 1er mai, au début de l'été. C'est le sens de mythes comme celui d'Hercule qui va à l'île rouge d'Érythée ravir ses bœufs au triple Géryon, le bouvier vigilant. C'est ce que continue la tradition carnavalesque du Bœuf Gras qui ne s'est interrompue à Paris qu'en 1946 (dans le quartier des Halles), mais qui reprend depuis quelques années.

4. Volcanus, dont les noms gaulois sont Gobannos et Ucuetis, travaille le feu et est travaillé par lui. Il évoque ici le feu purgatoire dont Esus-Sylvain use pour purifier la Nature malade de l'hiver, terre gaste qu'il brûle et fait saigner pour la

---

trois, et de *-garanus* qui est le nom de la grue : gr. γέρανος.

lat. *Volcanus,* Vulcain, au nom. sg. comme le nom *Castor.*

C]ernunnos (la première lettre manquante, lue peu après la découverte du bloc et disparue depuis, est *C*-), nom. sg. d'un théonyme qui présente un thème **kern-u-* qu'autorise, si l'on peut dire, l'aspect du dieu et que posent irl. *cern,* excroissance, bret. *kern,* sommet de la tête, lat. *cernuus,* tête en avant et *cornu,* corne, à rapprocher de galate κάρνον, κάρνυζ, trompette (corne) et du nom *Karnonos* (n°1). L'orthographe adoptée est Kernunnos, et le sens, le Cornu.

rajeunir, rouge comme l'érysipèle, le « feu saint Sylvain », dont est atteinte Rodène, « la Rouge ». Esus taille les branches, Vulcain les brûle.

DÉ DES DIOSCURES

1 et 2. La présence des Dioscures ne surprend pas si l'on attribue aux Jumeaux divins la capacité de représenter la période qu'ils terminent et celle qu'ils commencent. Ils s'opposent et se suivent parce qu'ils se partagent le même être féminin, la Terre soumise au temps. Leur présence surprend d'autant moins que Castor et Pollux sont surtout patrons de la navigation et intéressent à ce titre les Nautes, ces navigateurs fluviaux. L'apparition au ciel des Dioscures marque avec le retour des Pléiades l'ouverture de la navigation qui était fermée depuis le 27 septembre. Les Jumeaux confirment le mythe d'Esus et datent ce moment particulièrement faste pour les bateliers : le 6 mai.

3. Kernunnos est un être double et apparaît comme l'équivalent de ces êtres dédoublés que sont les Jumeaux gréco-latins. Il incarne le temps divisé en deux semestres puisque comme le cerf il perd ses bois à la fin de l'hiver et les retrouve à la fin de l'été. Les torques (insignes de la nationalité gauloise) qui ornent ses bois invitent à révérer en lui, sans angoisse, un dieu national en majesté, qui clôt le temps passé et ouvre le temps à venir, se succédant à lui-même.

4. Smer(trios ?) le champion à la massue (?), le « Béni » ou le « Pourvoyeur » affronte une serpente, hypostase bien connue de la Terre. Celle-ci se présente sous l'aspect de la sauvage hivernale qui doit changer de peau, muer comme muent les serpents immortels, et se transformer en déesse feuillue et riante. Cet affrontement est tout symbolique, il est amour et concrétise ce temps de passage où la terre, qui était gaste, soumise au Kernunnos hivernal, redevient l'épouse féconde du Kernunnos estival.

DÉ DES NAUTES

1. La dédicace latine, qui supprime toute représentation, masque le langage gaulois de la pierre, et le révèle.

2 et 3. Les Nautes eux-mêmes défilent et miment, selon le rite de la succession des classes d'âge, (*novii* ?) et *eurises,* le passage illustré mythiquement dans les dés précédents : les jeunes viennent relayer les aînés, en chantant puisque tous ont la bouche entr'ouverte.

4. Le retour de l'activité nautique coïncidant avec le changement de semestre est fêté par l'offrande du torque géant et d'un sacrifice peut-être igné. Le torque

---

La dédicace latine est :
TIB(erio) CAESARE
AVG(usto) IOVI OPTVM(o)
MAXSVMO S(acrum)
NAVTAE PARISIACI
PVBLICE POSIERVNT
Sous Tibère César
Auguste à Jupiter Très Bon
Très Grand (ce) sanctuaire
les Nautes Parisiaques
ont officiellement élevé.

Smer- (désigne le personnage à la massue), se laisse rapprocher de gaul. *Smertrios, Smertullus* et *Rosmerta* : irl. *smearaim,* bénir, ou bien gr. μεἱρομαι, lat. *mereo,* obtenir en partage, mériter.

serre normalement la gorge et correspond au moment angoissant des rites de passage (il était dit étrangler tout menteur). Tout passage est accès à la vérité. Le torque est emblème de passage... et de vérité. Comme ceux que Kernunnos portent accrochés à ses bois, le grand collier bouleté n'opile plus la gorge, il libère le rire et le chant.

DÉ DES COUPLES DIVINS

1. Il est temps de se demander maintenant, au niveau du bas, au niveau de l'eau, à qui est réellement offert le sacrifice indiqué dans la pierre, à quelle divinité est secrètement dédié le pilier. Et si c'était à la déesse reconnaissable, sur chacune des quatre faces du dé, à ses cheveux qui descendent derrière la nuque où ils forment, de part et d'autre du cou, deux couettes rondes ? S'agit-il d'Isis, associée dès le IIe siècle avant notre ère à Fortuna, dont le nom apparaît en partie, *Isis Pelagia* (de la mer), Isis, qui aurait eu un temple à Lutèce sur la rive gauche ? La déesse à laquelle les Nautes font leur offrande nous paraît être plutôt... la Seine.

Une figure retrouvée aux sources de la Seine représente une femme debout sur une barque dont la proue a la forme d'une tête de cane tenant dans son bec une baie. Il ne peut s'agir que de la déesse *Sequana,* la Seine, quand on sait qu'il était coutume à Chatillon-sur-Seine d'aller offrir de la nourriture aux canards de la Douix, la belle source dont le cours se jette dans la Seine, au bout de quelques mètres. Certains noms de rivières, au masculin en latin, sont du féminin en gaulois : *Divonna,* La Divonne, *Matrona,* La Marne. Il y a eu une déesse *Sequana* comme l'atteste une inscription *Deae Sequanae.*

Sequana et Fortuna, association qui révèle que pour les Nautes la Seine est une providence.

2. Sequana avec Mars signifie que la Seine protège les Nautes et même constitue pour eux une force offensive. Ils ont la maîtrise des péages, des voies fluviales et sans doute aussi des routes. Le *V* qui se lit encore sur le bandeau-légende pourrait appartenir au nom *(SEQ) V (ANA).*

3. L'association de Sequana à Mercure, dont César dit la prééminence parmi les dieux gaulois, exalte la déesse dans une vision prestigieuse. Le dieu du commerce ne pouvait manquer d'être célébré par la riche corporation des bateliers parisiaques.

4. La compagnie de Vénus, dont la forme chrétienne est Vénisse, patronne

---

[Novii], nom. pl. de gaul. *novios,* jeune, reconstitué à partir du mot suivant.

eurises, nom. masc. pl. qui a toute chance d'être un adj. au comparatif issu d'un radical *eur,* vieux, à déduire de irl. *senoir,* où il se combine avec le radical *sen,* vieux, comme dans gall. *henuriad.*

Le terme, désignant des hommes barbus qui s'opposent au panneau voisin où les hommes sont imberbes, invite à suppléer un *Novii* pour désigner ces derniers, permettant ainsi de distinguer deux classes d'âge parmi les hommes qui défilent. L'association *(novii)/ eurises* correspond à gr. νέοι/γεραίτεροι et à lat. *juniores/seniores.* Le mot *eurises* désignerait les trois barbus représentés, trois « anciens » de la cor-

des lavandières de Paris, évoque les propriétés de purificatrice de la déesse. Elle correspond à Rodène, purifiée et purifiant par l'eau, la compagne de saint Sylvain (Esus) qui purifie par le feu.

« À Sequana, source de providence, de richesse et de pureté, nous offrons sur cette pierre de vérité les images d'Esus émondant la Terre arborescente et sacrifiant le taureau aux pierres gardiennes du Temple en sorte que Kernunnos montre sa face bienveillante, que le Pourvoyeur oint épouse la Déesse et que les bénéfiques Dioscures, bienvenus à Paris, brillent au ciel et décrètent le joyeux mai navigateur ! » Telle semble être la dédicace cachée et parlante du pilier des Nautes.

Encore un mot. Les Nautes, maîtres du trafic fluvial, est-ouest, et routier, nord-sud, de Lutèce, étaient non seulement passeurs de personnes et de biens, mais aussi, en vertu du fait que le technologique est inséparable du symbolique, passeurs d'âmes. Témoignent à Paris de cette fonction saint Eustache, sur la rive droite, saint Christophe, sur l'île de la Cité (sa statue géante se dressait dans Notre-Dame, où ESUS a laissé la place à [J]ESUS), et saint Julien (l'Hospitalier), sur la rive gauche, dont l'église Saint-Julien le Pauvre se trouve à quelques pas de la Seine, tous trois passeurs. Sans parler de saint Marcel qui, dit-on, change l'eau tirée de la Seine en vin, renouvelant le miracle de Cana. Ce vinage de « l'eau Dieu », comme l'eau de la Seine est appelée à Jumièges, atteste la capacité du fleuve de donner accès à l'Autre Monde.

Tous les Parisiens, un peu Par-Isiaques, sont restés un peu nautes, dévots et amoureux de la Seine, qu'ils ne cessent de passer du Petit Pont originel au Pont Mirabeau, contemplant péniches et bateaux-mouche qui croisent la ville-nef.

---

poration des Nautes parisiaques. *Eurises* pourrait être aussi un dérivé du verbe *ieuru*, participe parfait de **e-or-(us)es-es*, les donateurs.

senant, 3e pl. d'un verbe de radical **sen*, accomplir (?), qui convient, pour le sens, à une scène de sacrifice.

u[.]etlon, acc. sg. d'un nom, objet du verbe *senant*, qui peut provenir de la racine **eus/*us-*, brûler.

(...), dat. sg. d'un nom de divinité à qui est fait le sacrifice (?)

VERCOBRETOS READDAS

LE VERGOBRET A OFFERT

14

Graffite d'Argenton-sur-Creuse, tracé sur un pot (olla) *retrouvé avec dix autres dans une grande fosse (2, 50 m sur 1 m, 4 m de profondeur) contenant des restes de repas sacrificiel. La fosse est située avec beaucoup d'autres plus petites dans une des aires de crémation d'un enclos sacré occupé par deux temples de type* fanum. *L'*olla *contenait sans doute des entrailles d'animaux. La date se situe entre 20 et 30 de notre ère.*

Cette découverte indique l'accomplissement d'un rite de divination par le premier magistrat du pays, sans doute maintenu en place par l'administration romaine soucieuse d'instituer sans bouleversement une « paix romaine » durable.

Au temps de l'indépendance, le *vergobretos* était élu pour un an, vers la fin de l'hiver, sous l'autorité des druides et selon les coutumes de son pays. Détenteur du pouvoir royal *(regiam potestatem, B. G. VII, 32)*, il avait droit de vie et de mort sur ses concitoyens, ne devait pas sortir des frontières de sa cité ni avoir un membre de sa famille qui fût membre du « sénat » c'est-à-dire de l'assemblée des nobles chargée de contrôler ses actes.

Sous Tibère, il était apparemment encore dans les attributions de cet héritier de la fonction royale de s'acquitter de certains devoirs cultuels, peut-être de prendre les auspices au nom de l'État, ou, spécialement, de faire apprécier par quelque (druide) haruspice la métamorphose après cuisson des entrailles d'animaux sacrifiés.

---

vercobretos, nom. sg. d'un nom fourni par César, qui désigne le premier magistrat des Eduens. Ce terme est aussi attesté par une autre inscription, chez les Santons, et par des monnaies : CISIAMBOS CATTOS VERCOBRETO, chez les Lexoviens. Ce nom est composé de *vergo-*, retrouvé dans le nom latinisé de *Vergilius*, Virgile ; v. bret. *guerg*, efficace, moyen gall. *gwreith*, action, gr. ἔργον et alld. *Werke*, œuvre. Le sens est : action. *-bretos* se rattache à la racine i.e. **bher-*, porter, de sens très large : moyen irl. *breth*, jugement, gall. *bryd*, pensée, esprit, être cher. Le sens est ce qui a été porté, jugé ou entrepris. En latin, *legem ferre*, porter une loi, confirme ici le sens de décision ratifiée (par le sénat éduen). Ce terme doit signifier : celui qui porte l'action.

readdas, 3[e] sg. du prétérit d'un verbe composé d'un préverbe *re-*, retrouvé en bret. et irl. *re-*, qui peut aussi se présenter en gaul. sous la forme *ro-* et *ru-*, de sens perfectif, et de **ad-dhHe-*, donner, suivi de *-s-* de prétérit et de *-t* pour *-it*, désinence (cf. irl. *rat*, a donné, de **re-ad-dhHe-s-t*).

E[..]IEURI RIGANI ROSMERTIAC

J'AI DÉDIÉ (CECI) À REINE, À ROSMERTA AUSSI

---

e-[..], début de mot, sujet ou plutôt objet du verbe *ieuri* ; peut-être démonstr. neutre **e..so* ? au sens de : cela.

ieuri, à rapprocher du nombreux verbe de dédicace *ieuru*. Il s'agit sans doute de 1ère sg. du prétérit dont *ieuru* est une 3e sg.

Rigani, dat. sg. d'un nom à rapprocher de irl. *rígain*, skt. *rājñī*, gall. *rhiain*, lat. *rēgina*, reine. Le *-i* est issu de *-ai* évoluant en *-ie* ou en *-i*. Le sens est : Reine.

Rosmertia-, instrumental sociatif sg. de *Rosmerta*, composé d'un préfixe intensif *ro-* et d'un radical **smer-* indiquant l'idée d'oindre (irl. *smeartha*, oint) ou de pourvoir. Le sens est : à la Très Bénie ou Très Pourvoyeuse.

-c est à interpréter comme conj. coordination enclitique issu de i.e. -**k*^{w}*e*, et.

Autre découpage possible : *Rosmerti*, dat. sg., comme *Rigani*, *-ac*, comme *-c*, à rapprocher de gall. *ag*, bret. *hag*, et.

15

Inscription de Lezoux (Puy-de-Dôme) trouvée en 1880, tracée circulairement à l'intérieur d'une terrine découverte dans un fossé funéraire. D'époque tibérienne, l'objet et l'inscription sont à dater de la première moitié du Ier siècle.

La liaison *-c*, qui unit, dans cette dédicace, les deux déesses, souligne leur lien mythique. Le fait que la terrine ait été trouvée dans un fossé funéraire incite à rapprocher Reine du personnage shakespearien de la Reine Verte qui désigne, en fait, la mort. Son culte, christianisé à Marseille à la basilique Saint-Victor, consiste à faire bénir des chandelles vertes dans des cryptes profondes et à sortir dans la nuit, rite qui mime la sortie des âmes sur la terre. Le vert n'est alors couleur de la mort que parce qu'il n'est pas à sa place en hiver et semble appartenir au monde souterrain du Diable, Vert ou Vauvert, c'est-à-dire de l'hiver. Mais le vert hivernal sera brûlé en carnaval (houx, gui, lierre, branches de sapin, chènevotte), et viendra le vert printanier qui, cette fois, envahit la surface de la terre dans le sourire de la nature dès lors très pourvoyeuse.

Ainsi, ces deux noms divins s'accordent à un mythe du printemps de retour des âmes, partout situé en Europe le 2 février, et à leur expulsion, le 1er mai. Le ou la dédicant(e) a offert la terrine à la Reine de la mort et s'est assuré(e) par là, quarante jours plus tard, l'agréable retour de la fécondité de la terre qu'exprime le nom de Rosmerta. Une stèle votive découverte en 1967 à Escolives (Yonne), datable des IIe-IIIe siècles, qui représente une femme tenant une patère dans la main droite et une corne d'abondance remplie de fruits dans la gauche, porte la dédicace latine : DEA(E) ROSMERTAE : c'est la confirmation du caractère nourricier et fécond de cette divinité.

Certaines héroïnes des jeux folkloriques et des contes s'appellent la *Rosetta, Rosaura, Rosalie, Rosilia, Rose, Rodène, Rosemonde*... Elles ont des noms dont la première syllabe est la même que celle de *Rosmerta*. Coïncidences ? Voire. Au risque de faire frémir les philologues bien pensants, nous admettrons que certaines syllabes ont bravé l'érosion du langage par la volonté et l'usage du peuple qui leur est demeuré profondément attaché sans plus très bien s'avouer pourquoi. Ces syllabes ont franchi les siècles escortées d'une volée de mots solidaire comme un vol d'oiseaux, *Rosmerta* avec sa cour anaphorique de *rose, rosée, roseau, rosière, roux, rouille, Roussillon*... que de troublants liens sémantiques unissent entre eux et à elle, et, par exemple *Gal-* autre syllabe initiale soutenue dans la conscience des Gaulois-Français par un réseau homophonique et sémantique : *galer* (se réjouir), *galant, gale, galeux, gala, galaxie, Galice, Galilée, Galemelle* (mère de Gargantua), *galurin, galipette, gault* (coq)... permettant ainsi la conservation du nom de la *Gaule (Gallia)* qui eût évolué, sinon, en **Jaille.*

T]OS VIRILIOS
]τος ουιριλλιο[ς]

ανεουνος
εποει

ELVONTIV
IEURU ANEVNO
OCLICNO LVGVRIX
ANEVNICNO

]TOS VIRILIOS
]tos Ouirillios

Aneounos
a fait

À ELVONTIOS
ONT DÉDIÉ ANEUNOS
NÉ- D'OCLOS (ET) LUGURIX
NÉ- D'ANEUNOS

16

La double inscription gauloise de Genouilly (Cher) a été portée sur une grande stèle (1,44 m de hauteur) par deux mains différentes à deux moments différents ; la première partie, en haut, est écrite en grec, la seconde, dans le bas, en latin. Entre les deux moments il a dû s'écouler au plus quelques dizaines d'années puisqu'on retrouve le nom d'un même personnage sur l'une et l'autre inscription. Trouvée en 1894, elle se date dans les deux derniers tiers du Ier siècle.

La première partie de l'inscription est funéraire : elle nomme le défunt *?...TOS*, fils de *Viril(l)os,* avec deux graphies pour plus de sûreté (on commence alors à adopter l'alphabet latin), et, dessous, le curateur des funérailles se nomme : *Aneounos.*

La seconde partie du texte révèle que la stèle a été réutilisée et par Aneunos, fils d'Oclos, et par son fils Lugurix pour la dédicace à un possible dieu local Elvontios d'un objet qui n'est pas nommé.

Il est intéressant d'observer que, depuis un siècle que la Gaule a été conquise, apparemment la langue grecque est encore pratiquée (εποει) et l'alphabet grec, utilisé. La langue gauloise des inscriptions est toujours hiératique (emploi des composés en *-cno(s)* et du verbe *ieurus,* présence de noms purement gaulois, *Lugurix),* sauf que *-s* final n'apparaît plus.

La forme terminée par *-tos* (écrite en latin et en grec) est la fin d'un nom propre au nom. sg.

Virilios indique le nom *Viril(l)os*, bien attesté en gaul., du père du personnage dont le nom s'achève en *-tos.*

Aneuno[s], nom. sg. sujet du verbe grec εποει employé ici par affectation à la place d'un gaul. αυουοτ, lat. *avvot.*

Elvontiu, dat. sg. d'un nom propre (cf. *Elouissa, Elouiskonios*).

ieuru, expliqué p. 28. Comme dans cette partie de l'inscription *-s* final n'est pas noté, pour *Aneunos* notamment, peut-être parce qu'il n'est plus prononcé, il est permis de suppléer *-s* à la fin de cette forme verbale : *ieurus*, ce qui a l'avantage d'en faire une 3e pl.

Les adj. patronymiques qui suivent *Celicno(s)* et *Aneunicno(s)* sont pourvus du suffixe *-cnos* qui indique, en gaulois, la filiation.

Lugurix, nom. sg. du nom du fils d'*Aneunos* composé du théonyme *Lugu-s* et du nom du roi, *rix.*

andedion vediiumi diiivion risv n
aritv Mapon Arveriatin.
lotites sni eddic sos brixtia anderon :
C. Lvcion, Floron Nigrinon adgarion, Æmili
on Paterin, Clavdion Legitvmon, Caelion
Pelign(on), Clavdion Pelign(on), Marcion Victorin., Asiati
con Addedilli etic Secovi toncnaman
toncsiiontio. meion, ponc sesit, bvet
id ollon. regv-c cambion. exsops.
pissiivmi isoc canti rissv ison
bissiet. Lvge dessvmmiiis. Lvge dessvmiis. Lvge desvmiis. Lvxe.

L'Inflétrissable j'honore, Divin, par l'écrit, Mapon(os) Arverne
ou bien
Au nom de la bonne force des dieux d'en bas je prie Maponos Arverne,
Exauce-nous, et aussi ceux-ci, par la magie des jeunes femmes :
C(aios) Lucios Floros Nigrinos, incantateur, Emilios
Paterin, Claudios Legitumos, Caelios
Pelign(os), Claudios Pelign(os), Marcios Victorin., Asiaticos
fils d'Addedillos, et les Segovii, qui prêteront
serment. Le petit, quand Il l'aura lié, deviendra
grand. J'offre le changement ***(et en même temps*** **: je redresse le courbé.) dans l'avenir**
je verrai par l'écrit de l'incantation cela même frapper (***ou*** **être) ainsi.**
Je les prépare pour le serment. Je les prépare pour le serment. Je les prépare pour le serment. Jure !

17

Inscription de Chamalières (Puy-de-Dôme) tracée sur une tablette de plomb de 6 cm sur 4, découverte le 15 janvier 1971, près de la source des Roches où ont été retrouvées plus de 7000 statues de bois offertes en ex-voto *attestant le pouvoir guérisseur et le caractère sacré de la source.*

L'abandon brutal du sanctuaire, sans doute décidé par Rome en réaction contre le renouveau de pratiques druidiques et les troubles militaires de 68-70 en Gaule, date l'inscription de la deuxième moitié du Ier siècle. *(Cf p. XI.)*

Ce texte exceptionnel est une prière ou, plus précisément, la forme écrite, donc magique, d'une cérémonie complexe avec chants, rites et serment. Ce n'est pas une défixion ni une malédiction, mais une tablette d'invocation engageant l'avenir et garantissant un serment prêté devant un dieu.

Des hommes se sont réunis sur un sanctuaire particulier pour une raison qui n'est pas dite, en vue d'une action inconnue. Si le texte cache ce qui doit rester secret, il permet au moins de se faire une idée du déroulement de la cérémonie. En présence d'une assemblée (celle des *Segovii* ?), l'incantateur commence par invoquer le dieu *Mapon(os)* dont le nom est élidé ou abrégé, faisant en même temps offrande de la tablette par laquelle il honore le dieu (des tablettes de plomb portant des prières ont été retrouvées dans une source sacrée à Arles-sur-Tech).

Puis s'opère la magie des jeunes femmes : il peut s'agir d'une danse, d'un chant (accompagnant un sacrifice) exécuté par des druidesses ou magiciennes affectées au sanctuaire de la source. Ce rite a pour but de stimuler la force agissante du dieu et de le rendre propice.

---

andedion, acc. sg. de l'adj. *andedios* composé du préfixe négatif *an-*, bien connu en celtique, qui peut prendre aussi la forme *in-*, et d'un élément *-ded-* à rapprocher de v. irl. *dedaim*, se flétrir, et *deda*, « dwindles », gall. *dyddfu*, s'évanouir. Le sens est : immarcescible, inflétrissable. Ou encore : gén. sg. d'un dérivé de *ande-*, en bas, comme n°6, signifiant : d'en bas.

uediiu-mi, 1ère sg. d'un verbe issu d'une racine **g^w hedh-*, prier, conjecturé de v. irl. *guidid*, il prie, *mi*, moi, acc sg.

diiiuion, acc. sg. ou gén. pl. d'un adj. comparable à skt. *diviáh*, lat. *dius*, divin.

risu et *rissu*, instrum. d'un nom **rissos* ou **risson* dont le sens serait : écriture. Le fait d'écrire a été senti comme l'action de griffer, rayer. L'alld. *reissen*, tracer, *ritzen*, égratigner, v. angl. *writan*, déchirer, écrire, bret. *risiañ*, peler avec un couteau, sont issus de cette racine **rei*, gratter ; à moins de lire *ris*, de **(p)ris*, lat. *pri-us*, *pris-cus*, préposition qui aurait ici le sens de : par, au nom de.

naritu, instrum. sg. de l'adj. **naritos*, **neritos* (cf. *Neritus, Neritanus*) issu d'une racine **ner*, avec dérivation en *nert-*, désignant la force magique ; irl. *nert* et gall. *nerth*, force, et lat. *neriosus*, fort. Autre lecture : *ris (s)unartiu* (de *naritu*), dat. sg. d'un *sunartio-*, v. irl. *sonairt*, dont le sens serait : bonne force.

Mapon(on), acc. du nom, abrégé ici, du dieu Maponos attesté par diverses inscrip-

Après cela, l'*adgarios* se nomme ainsi que ses six compagnons et les *Segovii* annonçant qu'ils vont prêter serment. Les noms latins des participants sont ceux de Gaulois à peine romanisés. Bien plus ! Les désinences casuelles de leurs noms sont gauloises, comme s'ils voulaient par là renier leur romanité récente et renouer avec leur patrie perdue. Le dernier d'entre eux est même nommé à la gauloise : nom suivi de celui du père au génitif. Cet Asiaticus fils d'Addedillos pourrait être celui dont, d'après Tacite *(Histoires 11,94)*, les soldats réclament la tête à Vitellius parce qu'il a fait la guerre aux côtés du grand Vindex. Le nom des *Segovii* renforce cette possibilité puisque c'est celui d'un des dix-huit peuples alpins qu'Auguste se vante, sur un monument de Suse, d'avoir réduits à l'obéissance (entre 27 et 9 avant notre ère). Si c'était le cas, il serait permis d'imaginer que certains de ces *Segovii*, ou leurs descendants, toujours rebelles, sont venus, après les révoltes de Florus et de Sacrovir en 21 contre Tibère, faire cause commune avec les Arvernes favorables à la rébellion de Vindex en 68 contre Néron. Dans cette conjoncture, la tablette scellerait, avec sanction religieuse, une alliance d'officiers gallo-romains prêts à reconquérir une indépendance perdue un siècle auparavant. Une tablette de plomb, trouvée à Peyriac, en Minervois, vient confirmer l'idée d'une révolte antiromaine : *Pennelus et Arvocatis victoriam rogat ut pervincat et exulerent*, « P. et A. demande(nt) la victoire pour qu'il en finisse et qu'ils soient bannis ».

La troisième phrase indique métaphoriquement que grâce à l'action du dieu, qui est d'unir les conjurés par un lien indissoluble, leur entreprise s'épanouira. L'expression : « le petit deviendra grand » semble bien être une formule (cf. un oracle delphique sur Camarine : « ... ne rends pas la moindre majeure »). Elle correspond aussi à l'offrande de la tablette, la petite chose, qui va entraîner les grandes conséquences (militaires ?) espérées.

---

tions : *Apollini Mapono, Deo Sancto Apollini Mapon, Maponus.* Comme son homologue irlandais *Mac Ind Oc* ou *Maccan*, Fils Jeune, le nom est issu d'un **makw(kw)-onos* qui s'interprète en Fils divin (*-onos*, finale de théonyme).

Arvernatin, correction de *arveriatim*, acc. sg. d'un adj. issu du nom des Arvernes.

lotites, 2e sg. au subjonctif d'un verbe représenté par moyen irl. *luatha(ig)id*, hâter, expédier. L'irl. *luath*, rapide, et ogam. *Cosalati*, au pied rapide, permettent de poser un radical **lout-*, faire aller vite, faire prospérer.

sni, acc. pl. du pronom de 1ère pl. : v. irl. *sní*, nous.

eddic, variante de *etic* expliqué p. 28. Autre lecture : *snieddic* notant *snies-ti-c*, de *snies*, 2e sg., comme le verbe *lotites*, de **snē-*, tordre, tourmenter, *-ti-*, 2e personne pronom personnel, *-c*, coordination enclitique issue de **-kʷe*, et.

sos, acc. pl. du pronom 3e pl., eux, retrouvé dans v. irl. *-(s)u*, *-u*, bret. *-o* après préposition.

brixtia anderon est à rapprocher de gaul. *bnanom brictom* (n° 29), magie des femmes, et moyen irl. *brichta ban*, magie de femmes.

brixtia, instrum. sg. de *brixtia*, magie, s'éclaire par la comparaison avec moyen gall. *brith-* dans *brith-ron*, baguette magique, bret. *bre*, sorcière, magie, *breou*, charmes, qui appartient au même radical que irl. *brigim*, illuminer, et que le nom de *Brigitte* (n° 22). Le sens premier est donc : brillance.

anderon, gén. pl. du nom *andera*, jeune

La phrase 4 a un double sens : l'avenir y est engagé. « Redresser le courbé » est, là aussi, une métaphore qui peut signifier revendication de liberté, rétablissement d'alliances... Il n'est pas exclu qu'un geste ayant valeur symbolique puisse être accompli pour ponctuer magiquement l'expression.

La phrase 5 souligne la forte valeur magique de l'écrit, proclamant que l'événement espéré surviendra grâce à lui et sera constaté *de visu* par l'*adgarios* qui prend des allures de devin, donc de druide (hors la loi à l'époque). L'emploi du verbe frapper, au double sens de survenir et de heurter, permet d'imaginer là encore l'accomplissement d'un geste (coup violent porté sur un objet ou sur une victime ?).

La dernière ligne semble indiquer que l'*adgarios* met en rang ou dispose d'une manière particulière les participants, leur demandant aussi d'avancer et de faire le geste du serment (lever la main droite ?). Le dernier mot est un ordre. Les sept hommes prêtent serment par un geste ou une parole, ou les deux.

Les langues parlées et peu écrites comme le gaulois sont riches de nuances, d'inflexions, d'intensité, d'accents et de gestes. Tout ce texte crie, agit par sa force grandiose ; est lui-même pour les oreilles ce que l'écriture est à la tablette, une griffure. Beauté incantatoire des allitérations qui modulent le divin *(diiivion)* dans : *andedion vediiumi diiivion* ou qui développent en échos le nom de la force *(nerto-) : risu naritu arvernatin,* assonance de *toncnaman toncsiiontio,* triple répétition de la formule de préparation au serment ! Cette forme littéraire est-elle versifiée ? César atteste l'existence de vers en gaulois *(B. G. VI)*. Magie, *brixtia* en gaulois, se dit *bricht* en irlandais ; ce dernier mot signifie aussi octosyllabe. La versification des druides n'est pas connue et pour cause ! – et il n'est pas sûr qu'ils aient compté les pieds par syllabes. À titre indicatif, nous pouvons distin-

---

femme, retrouvé dans irl. *ander,* jeune femme, et fr. ancien *andre,* femme, attesté aux XIVe-XVIe siècles. Le masculin correspondant, *anderos,* désigne à la fois les jeunes animaux et les jeunes gens : fr. ancien *andier,* landier (chenet à l'origine en forme de jeune taureau), angl. *andiron,* chenet.

La série de noms propres qui suit présente des formes latines qui ont été celtisées : l'acc. latin en *-um* y est en *-on.*

adgarion, acc. sg. apposé à *C. Lucion Floron Nigrinon,* comparable à irl. *adgaur,* ensorceler. Le sens est : incantateur, invocateur.

Secovi, à lire *Segovi,* nom. pl. d'un nom de peuple comportant le thème *seco-/sego-,* victoire (cf. *Segovesos, Secorix, Secovia,* Ségovie), reconnaissable dans alld. *Sieg,* victoire.

toncnaman, acc. sg. d'un nom à rapprocher de gall. *tynghetven, tunget,* destin, et de l'expression : *Tyghaf tyghet it,* je jure un destin sur vous, comparable à v. irl. *luigim luigi,* je fais serment.

toncsiiont-io, 3e pl. d'un futur en **sie/*sio*, comme plus loin *bissiet. -io* est une particule enclitique qui a valeur de pronom relatif. L'expression signifie : qui prêteront serment.

meion, acc. sg. d'un adj. (cf. *Meius*) à rapprocher de irl. *min,* petit, gr. *μείων,* moindre, issus d'un i.e. **mei-/*mi-nu* dont le sens est : petit.

ponc, conj. de subordination comparable à gall. et bret. *pan,* v. bret. *pon,* irl. *can,* quand. Le *-c* final est celui de lat. *done-c, tun-c, nun-c.*

guer deux octosyllabes au début du texte : *andedion vediiumi / di-vi-on risu naritu/.* L'étude des quantités des syllabes n'est pas dépourvue d'intérêt non plus : *andedion vedi-iumi* vaut – ∪∪ / – – / – ∪∪ ! Plus loin se signalent les parallélismes *meion ponc sesit* et *regu-c cambion* valant tous deux ∪ – / – ∪ ∪. Il est probable qu'une partie du texte au moins soit soumise à un rythme.

Reste à savoir pourquoi c'est au dieu Maponos que cette invocation a été adressée. Des inscriptions retrouvées en Grande-Bretagne prouvent que le culte de ce dieu ne s'est pas limité à l'Auvergne et a été populaire parmi les officiers romains, et gallo-romains, stationnés le long du Mur d'Hadrien. L'accès à la réponse se fera en trois étapes.

Il paraît établi que Maponos est fils d'une rivière mythique.

La mythologie irlandaise fait de *Mac ind Oc (Maponos),* Fils Jeune, le fils adultérin de la Boyne, devenue une rivière. La mythologie galloise l'appelle *Mabon,* fils de *Modron* en qui se reconnaît le nom de *Matrona,* la Marne. Ce fils de la déesse mère incarnée en rivière est naturellement resté proche des eaux et des sources (il est fait mention d'un *Mabono fonte* en 1090 à Savigny dans le Rhône).

Ce fils est une incarnation du Jeune Soleil.

Il a une naissance comme seul le soleil peut en avoir une. Sa mère irlandaise, la Boyne, retient le soleil pendant neuf mois si bien que le Mac Oc conçu le matin naît le soir du même jour. Le jour du solstice d'été, inversement, le soleil se couche à peine, et le soir se confond avec le matin. Ce champion des prématurés est donc bien : Jeune. Dans le récit gallois *Gereint et Enid,* Mabon est prisonnier dans le Clos du Nuage. Il n'y a que le soleil qui puisse être prisonnier d'un nuage !

Ce jeune soleil est dieu de la force juvénile.

Dans un récit gallois, *Kulhwch et Olwen,* Mabon-Maponos après avoir été délivré par Arthur participe activement à la chasse au sanglier monstrueux *Twrch*

---

sesit, 3e sg. de l'aoriste d'un verbe de racine i.e. **sēi /sei-,* lier, reconnaissable dans skt. *syáti,* lit. *siẽti,* hittite *ishiyanzi,* lier. Le sens est : il a lié.

buet-id, 3e sg. du subjonctif du verbe être de racine i.e. **bheu/*bhu-* retrouvé dans moyen gall. *bid,* qu'il soit, et lat. *fit* (de **bhwiti). -id* est une particule pronominale au sens de : il, cela.

ollon, nom. sg. neutre d'un adj. attesté en gaul. *ollo-*, retrouvé dans v. irl. *oll*, grand, *uile*, entier, gall. et bret. *oll,* tout, complet.

regu-c, 1ère sg. présent de l'indicatif attesté en gaul. sous la même forme *regu,* comparable à irl. *reg, rig,* redresser, tendre, lat. *rego,* gr. *ὀ-ρέγω,* tendre. Le *-c* final anticipe le *c-* du mot suivant.

cambion, acc. sg. d'un nom *cambion,* retrouvé dans fr. *change,* dérivé de l'adj. *cambo-*, courbe ; irl., bret. *camm,* gall. *cam,* courbe. Il peut y avoir jeu de mots avec un adj. *cambios,* courbe. Au reste, un changement est un virage.

exsops, adv. formé de *exs-* hors de, et de -*ops* rapproché de gr. *ὦψ supposé par ὦπες, yeux. Le sens est : hors de la vue, loin dans l'avenir, désormais, ou aveugle.

pissiiumi, 1ère sg. du futur en **sie/*sio* d'un verbe *pis-* issu de i.e. **kʷeis, *kʷis-* que postule irl. *ad-ciu*, je vois. Le sens est : je verrai.

isoc, adv. à rapprocher de lat. ancien *soc*, ombrien *eso-k, isso-c,* ainsi.

ison, acc. sg. d'un pronom démonstratif

Trwyth. Il apparaît ailleurs sous l'aspect d'un jeune guerrier monté sur un cheval blanc. Comment ne pas reconnaître dans ce jeune soleil, qui ne maîtrise pas encore sa fougue grandissante et en qui peut se voir la figure du Décepteur, jeune dieu facétieux et maladroit, le dieu des jeunes gens bouillonnant de jouvence, celui des jeunes chasseurs et des jeunes guerriers qui font, comme on dit, leurs premières armes ? Ce dieu du soleil ascendant, dont notre monde imparfait a besoin pour vivre, a des affinités à la fois avec le mois de mars, commencement et renouveau de l'année (un saint Mabon en Bretagne est fêté le 12 mars, date à laquelle les lanternes hivernales des veillées étaient rituellement noyées) et avec le dieu Mars, précisément appelé sur une inscription gallo-romaine *Iovancocarus,* ami de la jeunesse.

Dieu qui incarne le jeune soleil sortant de l'onde, dont la force croissante est irrésistible, et dieu de cette force croissante, l'enfant Mapon, que l'Enfant Jésus supplantera, était éminemment apte à patronner l'ambitieuse entreprise de ces guerriers, conventionnellement jeunes, à qui de jeunes femmes prêtent leurs pouvoirs. Pour ces Gallo-romains, Gaulois déshonorés, qui ressentent la vieille défaite comme une flétrissure, il faut, unis dans un serment lui-même purificateur, expulser la souillure que représentent les Romains et avec l'aide du dieu pur, du jeune Soleil combatif, les bouter hors de Gaule.

---

comparable à lat. *istud.*

canti, gén. sg. d'un nom **cantos* ou **canton,* incantation.

bissiet, 3[e] sg. du futur en **sie/*sio* d'un verbe issu d'une racine **bhei(H)-,* frapper, pouvant prendre le sens d'arriver, comme dans fr. *le rayon frappe les yeux* (il les rencontre, il arrive sur eux) ou de **bhew-,* être.

dessu-mi-iis, 1[ère] sg. présent d'un verbe *dessumi* qu'il faut rapprocher de irl. *dess,* arrangement, ordre, issu de **deksu-* dont le sens premier est celui de mettre à droite, du bon côté, rendre convenable, retrouvé dans lat. *decet,* il est convenable, et *doceo,* je rends convenable. *-iis*, acc. pl. d'un pronom personnel enclitique de thème *i-*. Le sens est : je les dispose, je les prépare.

luge, dat. sg. d'un nom représenté par irl. *luige,* gall *llw* ; bret. *le,* serment, issu d'un i.e. **leugh-*, **lugh-*, lier. Le sens est : serment.

luxe, 2[e] sg. impérat. aoriste en *-s* de la même racine **lugh-*. Le sens est : jure !

Le nom gaulois du serment, **lugion,* est très proche du nom Lugus, dieu du serment. Le mot *luge* pourrait désigner le dieu lui-même.

A
RESE
QVANI A
RIOS IOVRVS
LVCIO N ERTECOMA

ARESEQUANI ARIOS IOURUS LUCIO(N) NERTECOMA

ΔΑΓΟΛΙΤΟΥΣ ΑΥΟΩΥΤ

LES
PROCHES-SÉQUANAIS,
ARIOS, ONT DÉDIÉ
LUCIOS (FILS) DE NERTOMA(ROS)

DAGOLITOUS A FAIT

18

Inscription de Saint-Germain-Source-Seine (Côte d'or) trouvée en 1953 sur le sanctuaire attenant à la source de la Seine où ont été découvertes, comme à Chamalières, de nombreuses statues d'ex-voto *en bois. Gravée sur une stèle comportant en haut-relief un portrait d'homme surmonté d'un fronton, l'inscription est située dans l'espace triangulaire compris entre l'angle supérieur du fronton et le sommet de la tête du personnage. Elle est en caractères latins, mais, dessous, sur une ligne, est portée en grec la signature du lapicide. L'inscription date de l'époque flavienne, c'est-à-dire de la deuxième moitié du Ier siècle. (Cf. p. XI.)*

On comprend que ceux qui vivent aux abords de la source ont chargé l'un d'entre eux, Arios, un probable magistrat local, de remercier le nommé Lucios, pour quelque bienfait qu'il leur a rendu, en érigeant cette stèle à son effigie.

Cette dédicace témoigne, avec tant d'autres, de l'importance considérable qu'a toujours eue, en Gaule puis en France, le culte des sources.

C'est que la source vive, purificatrice et oraculaire, où se décide le destin des âmes, Cephons ou Cefons, Fontaine de soif, où « repairent » Mélusine et ses hypostases, Diane, Viviane, les trois Mères, les Fées, et d'où coule la miraculeuse eau de jouvence, noue le rapport religieux de l'homme au monde.

Aresequani, nom. pl. d'un nom composé de *are* (cf. *Aremorici, Areverni...*) issu de i.e. **p°ri,* le long de (gr. περί, παρά), et du nom de la Seine, *Sequana.* Le sens est : ceux qui sont près de la Seine.

Arios, nom. sg. d'un nom propre (cf. *Ariovistus*).

iourus, 3e pl. du verbe *ieuru* expliqué p. 28.

Lucion, acc. sg. du nom latin *Lucius.* La désinence casuelle en *-on* est gauloise.

Nertecoma(ri), gén. du nom du père de Lucios, composé de *nerte-,* force, *-co-,* préfixe comparable à lat. *cum,* avec, et de *-maros,* grand.

αυοωυτ, à lire comme *avvot* des signatures de potiers, 3e sg. du parfait d'un verbe dont le sens est : a fait (lat, *fecit,* gr. ἐποίησε). Le mot est mal orthographié : lire αυουωτ(ε) (cf. *avote, avoti*), formé d'un préverbe *au-,* le même que lat, *au-* dans *au-fero,* et d'une racine *-wot-* formée sur **wedh-,* conduire ; irl. *do-feid,* il mène, gall. *di-wedd,* il achève. Le *-e* final est tombé, comme dans *etic,* issu d'un **eti-kʷe.*

MARTIALIS DANNOTALI
IEVRV VCVETE SOSIN
CELICNON ETIC
GOBEDBI DVGIIONTIO
VCVETIN
IN [.] ALISIIA

MARTIAL (FILS) DE DANNOTALOS
A DÉDIÉ À UCUÉTIS CETTE
TOUR ET AUSSI
AVEC LES FORGERONS QUI FAÇONNENT
UCUÉTIS
EN [.] ALÉSIA

Martialis, nom. du nom du dédicant.

Dannotali, gén. sg. du nom du père du dédicant.

ieuru, expliqué p. 28.

Ucuete, dat. sg. du nom du dieu *Ucuetis* attesté par une inscription sur un vase de bronze trouvé dans le dépôt votif de son temple : *Deo Vcveti et Bergusiae* en 1908. Ce nom a quatre syllabes. *U- cu-* est comparable à lat. *ex-cu(do)*, forger, de même que *u-lano* (n°26) s'explique par *ex-pletio*, *-cu-* issu d'un i.e. **kāumi*, retrouvé dans v.h.a. *houwan*, battre, lit. *kauju*, serbe *kùjên*, battre, forger. *-e-* est une voyelle de liaison et *-ti-* un suffixe de nom d'agent. Ce mot, rapproché aussi de irl. *Uchadan* ou *Ugden*, nom de l'inventeur de la métallurgie en Irlande, signifierait : batteur, forgeron. Autre étymologie : *Ucu-* serait issu d'un thème **aku-*/**oku-*, aigu, pointu ; lat. *acuo*, j'aiguise, la voyelle initiale *a/o* évoluant en *u* sous l'influence du *-u-* de *a/ocu-*. Le nom signifierait : l'Aiguiseur.

celicnon, acc. sg. d'un nom emprunté ultérieurement au gaulois par le germanique qui en fait *kelikn* avec le sens de tour, bâtiment, ou de salle située à l'étage. Le terme gaul. désigne un édifice à niveaux différents, sûrement le temple d'Ucuétis, fait à la fois d'un sanctuaire (crypte) et d'une sorte de Maison des forgerons, possible lieu de banquet (cf. n°26).

etic, expliqué p. 28.

gobedbi, instrum. pl. en *-bi* d'un nom qui désigne le forgeron (cf. **Gobannos* d'après une inscription *Deo Cobanno...* trouvée près de la forêt de Vézelay au lieudit Bois de *Couan*, en bordure de la voie antique conduisant au centre métallurgique de Vézelay) ; irl. *Goibniu*, gall. *Govannon*, bret. *gof*, *Le Goff...*

dugiiont-io, 3[e] pl. d'un verbe terminé par la particule relative *-io* propre aux langues celtiques. Ce verbe est à rapporter à une racine i.e. **dheugh*, qui se retrouve dans gr. τεύχω, créer, façonner. Le sens est : qui façonnent.

Ucuetin, acc. sg. du théonyme déjà rencontré. Il faut supposer, pour le sens, que le nom du dieu, par autonomase, équivaut à un nom commun, feu ou métal, de même qu'en latin ou en grec le nom du dieu peut désigner ce à quoi il préside : Mars, le combat, Bacchus, une beuverie, Vulcain ou Héphaïstos, le feu.

in, prép. dont le sens est : dans.

[.] : il n'y a probablement rien à lire sur cette partie écorchée de la pierre, sinon un point séparatif.

Alisiia, locat. du nom du *dunon* gaulois d'Alésia, en qui se reconnaît le nom de l'alisier, comme précédemment dans *Aumes*-(Montagnac), venant d'*Alisontia* (n° 1). Une autre forme de locatif du nom d'Alésia se lit dans l'inscription de Séraucourt (Cher) : *Buscilla sosio legasit in Alixie Magalu*, Buscilla a déposé ceci en Alésia pour Magalos. Ce texte daterait du IV[e] siècle.

19

Inscription d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) trouvée en 1839 sur le Mont Auxois, l'antique Alésia. Elle est gravée sur un cartouche en pierre de 34 cm de haut sur 46 de large. La découverte, en 1908, d'un temple du dieu Ucuétis invite à penser que cette pierre, bien que retrouvée à 75 m de là, devait être à l'origine placée dans le mur du sanctuaire. Date : deuxième moitié du Ier siècle. *(Cf. p. XII.)*

Alésia, immortalisée par la reddition de Vercingétorix, en 52 avant notre ère, n'a pas cessé d'exister après cet événement que l'historien Ferdinand Lot a jugé « la plus grande catastrophe de notre histoire ». Alésia existait avant, elle existera après. Avant, le site est riche en mythes : Hercule, fondateur d'Alésia, y aurait engendré Celtès ou Galatès, éponyme des Celtes ou des Galates. Après, c'est un bourg *(dunon)* gallo-romain qui développe son activité traditionnelle, celle de la forge. Son dieu puissant ne se nomme pas Hercule, mais Ucuétis : il préside à l'activité métallurgique comme l'attestent la présente dédicace et des centaines de petits objets manufacturés en bronze et en fer retrouvés dans le « monument à crypte » fouillé en 1908 (c'est-à-dire le temple du dieu), parmi lesquels se trouvait le vase de bronze portant la dédicace au dieu et à Bergusia. Nul doute qu'il ne faille prêter à ce frère d'Héphaïstos les traits ambigus et inquiétants de l'initié qui manipule le métal. Ce diable forgeron est un sorcier redouté des esprits et des hommes ; il a l'ambiguïté des êtres souillés par le fer comme, par exemple, le personnage du conte de Grimm *Jean de fer,* le même que *Jean de l'Ours,* rouge, roux et rouillé qui obtient, en période solsticiale, sa purification : les deux solstices en effet, comme les deux équinoxes, se situent au point le plus extrême (40 jours) des lunes rousses impures qui jalonnent le calendrier celtique : 1er février, 1er mai, 1er août, 1er novembre. Sa parèdre Bergusia, dont le nom évoque l'idée de ce qui est haut et brillant *(*bhergh-),* semblable à lui, l'accompagne dans la maîtrise du feu artiste.

Ce couple fait pendant à celui de Sucellus et Nantosuelta représentés (et nommés) sur une stèle votive de Sarrebourg, en Moselle.

Il y a similitude entre la patronne d'Alise, Sainte-Reine, martyrisée par Olybrius, qui fait jaillir une source, la fille du roi Bretannos, Celtinè, qu'Hercule épouse en Alésia d'après Diodore, la rivière de la Brenne que Gargantua, d'après une tradition populaire, avale, c'est-à-dire épouse en prenant possession des hauteurs du Mont Auxois, et Bergusia, la « haute et brillante », pareille à Bélisama.

Bergusia et Ucuétis, une Reine et un Roi unis en de puissantes noces.

Une question. Qu'est-ce qui a poussé Vercingétorix à se réfugier dans Alésia ?

Tuθos . cintux[
luxtodos . casidanaione . le [gi]tum[
CORNVTO . cana S = CC.
eti . triatali . = = CC
eti . pedalis . LX .
ALBANVS . panna (I)L
SCOTA . FELIX . SUMACO . catili . $\overline{\text{X}}$CCC .
PRIVATOS . TRITOS . licvias . $\overline{\text{IX}}$ DCCC
paraxidi . CCCC .
acitabli . $\overline{\text{IX}}$

Première fournée
chargée pour révérend Aio
CORNUTOS : corbeilles, 15-20 cm : 200,
aussi d'un tiers de pied, 5-15 cm : 200,
aussi d'un pied, 25-35 cm : 60.
ALBANUS : vases, 1050.
SCOTA, FELIX, SUMACOS : assiettes, 1300.
PRIVATOS, TRITOS : creusets, 9800,
plats longs : 400,
vinaigriers : 9000.

Écrits, les uns en gaulois, comme le texte proposé ci-dessus, les autres en latin, les graffites, dont les formules sont souvent les mêmes, fournissent une correspondance gallo-latine exacte. Ainsi, *Tuθos cintux luxtodos casidanoie* se retrouve sur un autre graffite en latin : *Fvrnvs primvs oneratvs Aione flamine.*

Tuθos, nom. sg. d'un nom issu d'une racine **tus*, groupe, masse, total, et suffixé en *-tos*. La traduction latine *furnus*, fournée, est une équivalence.

cintux, adj. numéral ordinal, premier.

luxtodos, adj. accordé à *Tuθos* à rapprocher de irl. *lucht*, gall. *llwyth*, charge, et d'un suffixe -**odyo*-. Le sens est : chargé.

casidan-aione, traduit par lat. *flamen*, flamine, désigne un prêtre ou un magistrat, responsable de la corporation des potier ; l'élément *-dan* 'traduit par « juge » se combine avec le nom propre *Aione*, à peu près comme le français pourrait écrire *Pèralain pour Père Alain.

lat. *legitumum*, complet, équivaut à une estampille de vérification ou nom propre, *Legitimos.* Lire Aio et Légitimos étant *cassidanni.*

S =, se lit *semis* + *sextans*, c'est-à-dire un demi-pied suivi d'un sixième de pied. Le pied faisant 12 onces, *S* = équivaut à 3/6 + 1/6 = 4/6 ou 8/12, soit 8 onces.

Les nombres sont normalement exprimés en chiffres romains.

20

Graffite de la Graufesenque, gaul. Condetomagos, *écrit à l'encre avant cuisson sur le fond d'une assiette en céramique. Découvert en 1906, il fait partie à présent d'un nombre important de graffites du même genre, que les fouilles, poursuivies, ne cessent de mettre à jour. Daté du Ier siècle. (Cf. p. XII.)*

Ce graffite nous fait entrer dans le monde de l'artisanat. Il s'agit d'un bordereau d'enfournement aux termes duquel le maître fournier s'engage à cuire la production de plusieurs potiers que lui a confiée un intermédiaire qui se pare du titre sacerdotal de *casidanos,* lat. *flamen,* et se nomme Aio. Ce bordereau, un peu spécial, cuit avec la fournée, est conservé comme preuve de l'authenticité des poteries comptabilisées.

Après le nom du potier (en capitales) sont indiqués le genre des pièces, leurs dimensions et leur quantité.

Lorsque différents potiers ont fait apporter le même type de pièces, le maître fournier les totalise sans préciser ce qui revient à chacun.

Le centre de Condatomagos a exporté ses productions dans toute l'Europe – une livraison intacte de poteries encore dans leurs caisses a été retrouvée à Pompéi.

Les Rutènes de ce centre industriel parlent plus gaulois que latin : ils n'écrivent pas toujours *-s* final. Si néanmoins l'effort d'écrire en latin est consenti, dans d'autres bordereaux, c'est que la langue de Rome devient en Gaule la langue de l'administration et du commerce.

---

eti, comme *etic*, expliqué p. 28.

lat. influencé par gaul. *triatali(s),* « *trientalis* », suivi, par redondance, de son symbole = = , signifie : composé d'un tiers de pied, soit 1/3 = 4/12, 4 onces.

lat. *pedalis,* composé d'un pied. Cette mesure, qui fait entre 25 et 35 cm correspond au diamètre des récipients. Le pied latin, duodécimal, admet trois divisions : le *pes* (3/3), 12 onces, 25/35 cm ; le *bes* (2/3), 8 onces (S=), 15/25 cm ; le *triens* (1/3), 4 onces (= =), 5/15 cm.

canna(stri) : corbeilles.

panna(s) : vases ?

catili : assiettes.

liciuas : creusets.

parexidi (lat. classique *paropsides*) : plats longs.

acitabli (lat. class. *acetabulum)* : vinaigriers.

Ajoutons, en annexe, que c'est principalement aux comptes de La Graufesenque que nous devons de connaître les adj. numéraux suivants : *cintux,* premier, *allos,* deuxième, *tri(t(i)os ?),* troisième, *petuar,* quatrième, *pimpetos,* cinquième, *suexos,* sixième, *sextametos,* septième, *oxtumetos,* huitième, *namet(os),* neuvième, *decametos,* dixième.

ARICANI LVBITES
RIS TECVAN DOEDO
TIDRES TRIANIS

**DE CE PREMIER CHOIX, POUR QUE TU L'AIMES,
VERSE, À DEUX POUR UN, TROIS MESURONS.**

ou bien

**LES AIMÉES D'ARICANOS
POUR UN BEAU VAISSELIER (?)
– TROIS CHOPINES –**

---

aricani, gén. sg. d'un adj. dérivé de **aricos,* qui est en avant, restitué à partir de irl. *airech,* premières, corn. *arak* et bret. *araok,* devant. Le sens est : de premier choix, excellent.

lubites, 2ᵉ pl. optatif moyen d'un verbe connu en gaul., *lubi* (n°26). *-ites* correspond au *-the* de v. irl. et au *-thās* de skt. comme *lanri-thās,* que tu tendes. Le sens est : que tu aimes.

ris, 2ᵉ sg. impérat. d'un verbe issu d'une racine **rei* postulée à partir des hydronymes *Risa, La Rize, La Risse, La Rizonne,* et irl. *rian,* mer, bret. *riz,* bord de mer, lat. *rivus,* ruisseau, skt. *rīti-h,* courant, course, sillage. Le sens serait : verse d'un trait.

tecuan, gén. pl. (à lire *tecuon*) de **tecus,* écoulement, versement, inféré de *Tecus,* Le Tech, *Ticinus,* Le Tessin, gaul. *tecco,* taccon (jeune saumon), *tinca,* tanche, skt. *takva-,* coureur. Le sens est : liquides.

doedo, adv., skt. *duvi-dhā,* en deux fois,

21

Graffite de la Graufesenque porté sur un fragment de vase trouvé en 1922. Daté du Ier siècle.

Dans l'antiquité, le vin, très épais et très fort, devait nécessairement être mélangé dans un cratère avec de l'eau. La recette inscrite sur le vase indique le mélange idéal pour le vin qu'il transporte. Il s'agit de verser dans le cratère la quantité de trois *triens,* soit un litre et demi, et de mélanger cette quantité dans la proportion de deux tiers de vin pour un tiers d'eau. C'est là un conseil avisé que le destinataire, lorsqu'il sera en situation de maître de banquet, pourra soumettre à ses convives, car c'étaient eux qui généralement décidaient des proportions compte tenu de la force du vin.

Au témoignage des Anciens (Timagène, Cicéron, etc.) les Gaulois s'étaient taillé la réputation d'être de grands amateurs de vin. Cette réputation trouve confirmation directe dans la présente inscription. Elle est toujours fièrement revendiquée dans la bonne humeur en France.

D'abord importé à grand prix, le vin finit par être obtenu au IIe siècle avant notre ère dans des vignobles avoisinant Marseille, puis la culture de la vigne alla croissant. L'amour du vin entraînera l'adoption du tonneau en remplacement de l'amphore. Et c'est aussi au goût des Gaulois pour le vin que les Français, grands altérés, doivent l'héritage, ô combien prestigieux, du premier vignoble du monde.

La séquence remarquable *tidres trianis,* qui module le trois, appelle l'attention sur la forme du texte. Est-il versifié ? Une répétition de deux brèves suivies de deux longues, ou d'un anapeste suivi d'une longue : ∪ ∪ – –, n'est pas impossible. Ce qui frapperait plutôt, c'est le joyeux désordre des mots – leur joyeuse ivresse.

---

angl. ancien *twóede,* doublé. Le sens est, compte tenu du contexte : à la proportion de deux tiers.

tidres, acc. pl. de l'adj. signifiant trois ; skt. *tisráh,* gall. *tair*, trois.

trianis, acc. pl. du nom du *triens* emprunté au latin. Le *triens*, mesure de liquides, désigne le tiers du setier ; il correspond à quatre cyathes, soit 543 grammes, un bon demi-litre ! L'expression *tidres trianis*, trois *triens*, équivaut à un litre et demi.

Autre interprétation de l'ensemble :

aricani, gén. sg. du nom de potier Aricanos.

lubitias, acc. pl. participe : les aimées.

ris, préposition, comme dans n° 17, au sens de : avant, devant.

tecu-, ? ; gall. *teg*, beau, ou irl. *dech*, excellent ?

ando-edo, pour *ando-sedon*, cf. gall. *annedd*, mobilier, installation. Il s'agirait d'une réclame.

ICCAVOS OP
PIANICNOS IEV
RV BRIGINDONI (*ou* -E)
CANTALON

ICCAVOS NÉ-D'OPPIANOS
A DÉDIÉ À BRIGINDONA
LE CIRCULAIRE

Iccavos, nom. du nom du dédicant (cf. *Icciodurum*...)

Oppianicnos, adj. patronymique d'origine latine accordé au nom *Iccavos*. Le sens est : fils d'Oppianos.

Brigindoni, dat. sg. d'un féminin **Brigindona* avec suffixe en *-ona* caractéristique des théonymes *(Divonna, Matrona...)* ; si *Brigindone*, dat. sg. d'un nom, masculin ou féminin en -**on* ou **onis*. Dans les deux lectures, il s'agit d'un nom de divinité postulé par le verbe de dédicace *ieuru*, pourvu d'un suffixe rare mais attesté *-ind-* et de radical *brig-* issu de **bhrgh*, briller (cf. *Bricta*, déesse associée au dieu *Luxovius* sur une inscription de Luxeuil), irl. *Brigit*, fille du Dagda, et *brigim*, illuminer.

cantalon, acc. sg. du nom de l'objet de l'offrande. Comme la pierre inscrite devait être encastrée dans le mur de quelque édifice religieux qu'elle signalait, le nom du cercle, **kanto-* pourrait convenir et évoquerait une disposition circulaire. À Trèves, un sanctuaire gallo-romain, daté de 198 de notre ère, comportant des gradins entourant une scène, invite à présumer que *cantalon* désigne un théâtre cultuel destiné à la célébration de spectacles périodiques ; ainsi en est-il ailleurs où une inscription latine mentionne des *ludi*, jeux, de la veille du 1er mai.

22

Inscription d'Auxey (Côte-d'Or) portée sur une plaque de pierre haute de 36 cm et large de 59, trouvée à la fin du XVIIIe siècle. Elle date du Ier siècle de notre ère. (Cf. P. XIII.)

Le nom de *Brigindona,* quelle que soit la divinité qu'il désigne, invite au rapprochement avec Brigitte. Ce nom est celui de l'héroïne d'un conte, *La fille aux mains coupées,* en qui nous avons reconnu la Nature, tantôt Terre Gaste, tantôt campagne exubérante : Brigitte, mutilée par son mari et chassée dans la forêt avec ses deux jumeaux dans un bissac, entraîne par son départ la stérilité de la terre et des femmes, le tarissement des fontaines et la pénurie. Parvenue près d'une fontaine, elle y trempe ses moignons et ses bras repoussent. Après bien des aventures elle est de retour et sur son passage l'herbe et les fleurs repoussent, la farine s'écoule du moulin, le pis des vaches se gonfle.

C'est aussi le nom de sainte Brigitte patronne de l'Irlande, une forme christianisée de la déesse Brigit, fille du Dadga, mère des arts et des dieux. La bonne lactation des brebis et des vaches lui était demandée et un feu perpétuel l'honorait dans l'abbaye de Kildare. La date de sa fête, le 1er février, coïncide avec *Imbolc* (*bolg,* sac), célébration païenne dont l'Irlande a conservé le nom et quelques bribes d'indications rituelles :

Goûter de chaque nourriture selon l'ordre,
Voilà ce qui est dû à Imbolc.
Se laver les mains, les pieds, la tête,
C'est ainsi que je le dis.

Ce moment de l'année marque, à quarante jours du solstice d'hiver, le commencement du Carnaval.

Si pour le mot *cantalon* l'acception de scène circulaire se confirmait, il serait permis d'imaginer approximativement le programme des spectacles rituels destinés à s'y dérouler. En février, *la Passion et le triste exil de la déesse* avec peut-être l'anticipation de son retour ; *des combats* (les blancs contre les noirs) aidant en cette période à la disparition souhaitée de la lune, que l'on mangera sous forme de crêpes en Mardi Gras ; *des offrandes,* qui deviendront notamment les mariottes, petits bonshommes destinés à protéger par substitution les nouveau-nés que menacent les fées et les âmes ; un *feu* autour duquel se provoquait rituellement le délire des chants, des rires et des cris, le tout s'achevant par *un festin* où il fallait boire et manger excessivement, car c'est la fête de la gorge et des flatulences, et par *une lustration* des pieds à la tête. La déesse annonçait ainsi, en plein hiver la venue d'un printemps pour rire qui préparait celui de Beltaine. Au 1er mai, c'étaient *le défilé annuel de la déesse* célébrant son retour et des *rites lumineux* avec des torches triomphales, outre les combats et les offrandes déjà mentionnés.

BRATRONOS
NANTONTICN
EPADATEXTO
RICI LEVCVTIO
SUIOREBE LOGI
TOI

BRATRONOS NÉ- DE NANTONOS

À EPADATEXTORIX EN L'HONNEUR DE LEUCUTIOS

AVEC (SES) SŒURS A PLACÉ

ou bien

BRATRONOS NÉ DE NANTONOS
A OFFERT (CE) BOSQUET
À ÉPADATEXTORIX
AVEC (SES) SŒURS

23

Inscription de Néris-les-Bains (Allier) gravée sur une pierre de 28 cm de haut sur 31 de large, trouvée en 1836 à la suite d'un labour sur l'emplacement d'un ancien dunon. *Date du Ier siècle.*

Cette dédicace est en partie obscure. Elle a quelque chose de martial puisque une inscription latine qui associe au dieu *Mars Loucetius* une *Victoria,* victoire, certifie la qualité guerrière de Loucetius/Leucutios. En outre les noms propres ont une signification militaire : le « Frère » né de « Combattant » à « Lumineux » « Roi-de-la-Cavalerie »... Le dieu de la guerre, défini par César comme celui qui régit les guerres *(bella regere),* ne pouvait pas, au cours des affrontements entre Gaulois, être invoqué sous le même nom. De là la diversité de ses appellations, mais l'unité de sa fonction qui consiste à utiliser tous les moyens de la force physique, de la magie et de la ruse pour venir à bout de l'ennemi. Dans notre texte, il se définit comme un dieu de la cavalerie armé, apparemment, comme son homologue irlandais Nuada, du glaive de lumière, qui lui vaut sans doute de s'appeler Leucutios, le Lumineux.

Prenons prétexte du nom des sœurs pour évoquer l'aspect terrifiant que pouvait prendre la déesse unique sous la menace d'un danger. Hérissée, elle se triplait comme l'atteste le « trio » des déesses guerrières de l'Irlande Morrigan, Bodb et Macha, dont les noms signifient la Grande Reine, la Corneille (sur les deux bas-reliefs de Sarrebourg un corbeau est associé à *Nanto-suelta,* Celle qui brille au combat), et la Plaine, étendue éminemment propice à la charge de cavalerie.

Bratronos, nom. d'un nom propre dans lequel se reconnaît celui du frère *brater-/ bratr-*.

Nantonicn(os), adj. patronymique s'accordant à *Bratronos* qui fournit le nom du père *Nantonios*, issu d'un **nanti-*, combat. Le deuxième *-t-* du mot est une faute du lapicide.

Epadatextorici, dat. sg. d'un nom propre surcomposé de *epad-*, cavalier (cf. *Epasnactus*) issu de gaul. *epos,* cheval, *-atexto-* (cf. *Ateχtorix* sur monnaie, issu de **ad-teχto*...), irl. *techt*, aller, gall. *taith*, voyage, bret. *tiz*, allure, hâte, et de *-rix*, roi. Le sens serait : Roi des cavaliers.

Leucutio, dat. sg., où *-o* note un son intermédiaire *u*, d'un des innombrables surnoms du dieu de la guerre (cf. les dédicaces *Marti Leucetio* ou *Loucetio*) ; la forme *Leucutio* étant pour *Leucetio,* de racine **leuk-*, briller. Ou peut-être acc. sg. *leucution*, bois sacré, cf. lat. *lucus*, bois sacré.

suiorebe, à corriger en **suioribi* sociatif pl. du nom de la sœur, : v. irl. *siur*, gall, *chwaer,* pl. *chwiorydd,* bret. *c'hoar*.

logitoi, de lecture incertaine, verbe au prétérit du thème **logh-*, coucher, placer. Le sens serait : a placé.

MON’ GNATHA GABI

BVDDVTON (I) MON

MA FILLE, PRENDS

MON BAISER

24

Inscription de Saint-Révérien (Nièvre) trouvée en 1845, gravée sur un peson de fuseaux, c'est-à-dire un petit disque de pierre noire à double biseau et percé de part en part. Chaque ligne est circulaire et court sur l'un et l'autre versant de la pierre bitronconique. Date du Ier siècle. D'autres inscriptions du même genre, beaucoup plus tardives, sont regroupées plus loin (n°33).

Gravé à l'avance sur un objet destiné à la vente, ce texte s'adresse à n'importe quelle fileuse, c'est-à-dire à toute fileuse, à la Filandière, dont l'activité est lourde de signification symbolique. Cette apostrophe familière, voire truculente n'est pas dépouvue d'ambiguïté : elle exprime le sentiment de désir et de respect qu'inspirait la fileuse, cette fille un peu sorcière et un peu fée qui semble tenir entre ses doigts le fil de vie et dont le geste créateur et destructeur manifeste aussi les liens qu'elle entretient avec l'au-delà.

La forme du texte est remarquable en gaulois avec son anadiplose où *mon* peut avoir un double sens : (que tu) viennes, (que tu sois) mienne... ! L'injonction en est tout intensifiée.

---

mon' avec apostrophe, adj. possessif qui se rapporte au mot suivant, ou bien, lu *moni*, 2e sg. de l'impératif d'un verbe retrouvé dans irl. *monim*, aller.

gnatha, voc. sg. du nom gaul. de la fille comparable à lat. *(g)nata*.

gabi, 2e sg. impératif d'un verbe comparable à lat. *habeo* et irl. *gaibim*, prendre, retrouvé dans gaul. *cabiseti* (n°4).

budduton, acc. sg. d'un nom dérivé de *buddu-*, bouche, de même sens que lat. *osculum*, baiser, dérivé de *os*, bouche ou sexe, irl. *bod*, sexe masculin.

imon ou *mon*, adj. possessif, comme gr. ἐμός, mon.

NEDDAMON DELGU LINDA

C'EST DES VOISINS QUE JE CONTIENS LES BOISSONS

25

Graffite de Banassac (Lozère) trouvé en 1872, gravé avant cuisson sur un petit vase de terre cuite. Banassac, comme La Graufesenque, était, au Ier siècle, le centre d'une industrie céramique qui exportait dans toute la Gaule des poteries dont l'originalité consistait à porter des inscriptions de souhait, de bon augure ou de salutations nommément adressées au peuple à qui elles étaient destinées. Date du Ier siècle.

Cette inscription, où le petit vase est censé parler rappelle plaisamment que le buveur doit en laisser à ses voisins, ou bien qu'après l'avoir vidé il doit leur passer le récipient. Elle confirme l'usage gaulois et latin d'utiliser dans les festins une seule coupe que les convives se passent de main en main. Des inscriptions latines de la même époque confirment cette coutume : *accipe me sitiens et trade sodali,* prends-moi si tu as soif et passe au camarade ; *escipe et trade sodali,* prends et passe au camarade. La boisson habituelle est la bière, *kourmi*, faite d'orge fermenté, la cervoise, *cervesia,* faite d'épeautre. Le vin se boit beaucoup aussi, poissé, aromatisé ou pur. Les Gaulois savaient très bien s'enivrer.

La convivialité dont témoigne ce graffite dénote un immense amour de la vie et doit être mise au compte de la vocation gauloise à maintenir dans ce monde mélancolieux la tradition de la joie qui doit assurer avec la bonne dilatation du corps l'exaltation célestielle de la blanche âme-étoile, qu'un rapport d'évidence miraculeuse lie à l'immortalité.

---

neddamon, gén. pl. de l'adj. *neddamos* au superlatif à rapprocher de v. irl. *nessam,* gall. *nessaf,* moyen bret. *nessaff,* osque *nessimas,* très proche, voisin, prochain.

delgu, 1ère sg. présent de l'indicatif d'un verbe de radical **delgh-,* contenir, que postulent gall. *dala, daly,* tenir, bret. *derc'hel* (pour **delc'hel),* tenir. Le sens est : je contiens.

linda, acc. pl. neutre de *lindon,* à rapprocher de irl. *lind,* gall. *llynn,* boisson.

LVBI RVTENICA ONOBIIA

TIEDI VLANO CELICNV

AIME LES EAUX-VIVES RUTÈNES,

À TOI PLEINE SATISFACTION PAR CE VASE

ou bien

AIME LES COUPES RUTÈNES
TU ES, TOI, LE PRINCE DU BANQUET

26

Graffite de Banassac II (Lozère) trouvé en 1975, inscrit sur une petite coupe de 99 mm de diamètre. Date du Ier siècle.

Ici encore le récipient est censé s'adresser au buveur, invité à savourer les liquides de vie en puisant à un vase à l'aide de la petite coupe. S'agit-il de vin ou d'eau ? Le terme *ono-* fait hésiter. Il est possible que le destinataire reçoive une eau de source aux vertus curatives – le culte des sources en Gaule est abondamment attesté – ; mais la petite taille de la coupe invite plutôt à penser à la dégustation d'une boisson forte, vin ou liqueur. Quoi qu'il en soit, la pleine satisfaction souhaitée évoque l'étanchement d'une soif qui a pu être en Gaule à la fois réelle et symbolique. Au-delà de l'ivresse de joyeux buveurs ou du réconfort de valétudinaires hydrophiles, il faut penser que les Gaulois ont connu le désir d'apaisement d'une soif spirituelle. Ainsi en est-il des pèlerins qui, dans Rabelais, vont entendre l'oracle de la Dive, ne boivent déjà plus que de l'eau et sont conviés par le « Trinch » de Bacbuc (Bouteille) à s'abreuver du lait céleste des étoiles, du suc galactique de l'immortalité.

Le caractère familier de cette phrase est tout particulièrement appréciable.

---

lubi, 2e sg. impératif d'un verbe signifiant aimer en gaul. (cf. *lubites* n° 21) à rapprocher de lat. *lubet, libet,* il plaît, v.h.a. *liob,* cher, angl. *love,* aimer.

rutenica, acc. pl. neutre d'un adj. dérivé du nom des *Ruteni,* Rutènes (région de Rodez). Ce terme est à l'origine *(Pagus Rutenicus)* du nom du Rouergue.

onobiia, acc. pl. d'un nom composé de *ono-* retrouvé dans le nom de la loutre : irl. *on-chú,* « chien d'eau », et indiqué dans le glossaire d'Endlicher *onno, flumen,* fleuve, et de *-biia* d'un adj. **biios,* issu de **biwios,* vivant. Le sens est : eaux-vives, liquides-de-vie.

tiedi, à lire *ti edi,* où *ti* est dat. sg. du pronom personnel 2e sg., issu d'un ancien **toi* à comparer avec lat. *tibi,* v. sl. *ti,* gr. τοι ; et *edi,* 3e sg. du verbe être : gr. ἔστι lat. *est.* Le sens est : à toi est, expression de la possession retrouvée en moyen bret. *az eux,* tu as, littéralement : à toi est.

ulano(s), nom. sg. d'un nom composé d'un *préfixe* - équivalent de lat. *ex-* et de **(p)lano(s)* à rapprocher de irl. *lán*, le plein, le flux. Ce mot est comparable à lat. *ex-pletio* dont il a le sens, complétion, plénitude, satisfaction. Le mot indique précisément le contentement de puiser dans un vase plein.

celicnu, instrum. (ancien *-ui*, de **-oi*) sg. d'un nom rencontré dans l'inscription d'Alésia (n°19). Ici, le mot désigne sans doute le vase d'où le destinataire de la coupe est invité à puiser les *onobiia.* Le gothique *kelikn* emprunté au gaul. *celicno-* révèle que ce terme avait le sens de tour et de vase puisque sa traduction latine admet aussi ce sens métaphorique en bas latin. Ce mot est issu d'une racine **kel,* être enflé, d'où proviennent skt. *kalaçah,* pot, coupe, gr. κύλιζ, vase à boire, κυλίχνη, petite coupe, lat. *calix,* calice.

Autre lecture :

onobia, coupe-soif, de **(p)ono,* peine, soif, et **bhiH-io-*, couper. Ce mot pourrait désigner la boisson.

ti-edi, toi, tu es (= *ti-es-ti*).

Ulano(s), le prince. Cf. irl. *flann*, prince.

celicnu, dat. ou instrum. de *celicnon,* cf. n°19, lieu de banquet.

RATIN BRIVATIOM

FRONTV TARBETISONIOS

IEVRV

EN L'HONNEUR DES BRIVATES

FRONTON LE TARBÉTISONIEN

A DÉDIÉ

Inscription de Naintré : Vieux-Poitiers (Vienne) connue en 1735, gravée sur un menhir de deux mètres qui se trouve toujours en place, dans un champ. Le lieu était occupé jadis par un hameau dont le nom est contenu dans l'inscription. À dater des environs de 100 de notre ère. (Cf. p. XIII.)

Cette dédicace portée sur un menhir atteste la réactualisation et le culte des mégalithes par les Gaulois. Le respect des pierres dressées plusieurs millénaires avant l'arrivée des Celtes témoigne d'un souci d'unir le passé lointain et l'avenir en un présent éternel. Et ce n'est pas par hasard si cette jonction s'effectue dans une localité qui se nomme le Pont.

Au début du II[e] siècle, le gaulois est toujours parlé, avec une influence latine qui se marque par le *-m* final de *Brivatiom* et le fait que Fronton a un nom latin tandis que son père en a un gaulois.

Fronton a pu vouloir, par imitation, versifier sa dédicace à la latine : en effet, à part son patronyme qui n'entre pas dans le cadre métrique, le texte autorise la scansion d'une hexapodie dactylique :

– – / – ∪ ∪ / – – / – – / ... ? / – –
ra - tin / brivati /om // Fron - / tu Tarbetisonios / ieu - ru.

Pourquoi cette cadence latine ? Y voir plus qu'une conversion à quelque nouvel usage en vogue, une volonté d'harmoniser sur une même pierre la confluence du gaulois et du latin, du passé et de l'avenir, ou mieux encore de fixer dans une forme d'avenir (le vers latin) une offrande traditionnelle.

---

ratin, acc. sg. d'un nom qui pourrait être, plutôt que la désignation d'un édifice voisin du menhir (cf. irl. *ráth*, levée de terre), une fausse préposition du type de gr. χάριν + gén., formée d'un nom retrouvé dans irl. *rath*, grâce, faveur. Le sens serait : en l'honneur de.

Brivatiom, gén. pl. de *Brivatis*, Brivate, habitant de *Briva*, nom qui signifie Pont. Le *-m* final, tout à fait anormal puisque le gaulois n'admet comme nasale finale que *-n*, est dû à l'influence du latin.

Frontu, nom. du nom propre d'origine latine, *Fronto*, avec *-o* final celtisé en *-u*.

Tarbetisonios, adj. patronymique indiquant la filiation à l'aide du suffixe *-ios* qui s'ajoute à deux suffixes *-et-* et *-iso-* ; la souche *Tarbo-* contient le nom du taureau.

OILAM TREBOPALA
INDI PORCOM LAEBO
COMAIAM ICCONA LOIM
INNA OILAM VSSEAM
TREBARVNE INDI TAVROM
IFADEM
REVE

UNE BREBIETTE POUR TREBOPALA
ET UN PORC POUR LAEBO
UNE ? POUR ICCONA
LOIMINNA UNE BREBIETTE D'UN AN
POUR TREBARUNA ET UN TAUREAU
ETALON[
POUR REVA[

28

Inscription du Cabeço das Fráguas (non loin de Guarda, Portugal) révélée en 1959, gravée sur un rocher entre le Ier et le IIe siècle de notre ère.

L'inscription indique clairement une liste de victimes à offrir à diverses divinités. Les trois espèces animales : brebis, porc et taureau, conduisent à reconnaître un sacrifice d'origine i.e. dont l'exact équivalent se retrouve dans les *suovetaurilia* romains.

L'archaïsme de cette langue avec la conservation du *-p-* i.e, la finale *-m* et non *-n* et l'évolution de **bh* en *f* invite à voir dans cette inscription le témoignage de la plus ancienne des langues celtiques, le lusitanien, distinct du celtibère et du gaulois, auxquels il est pourtant apparenté. En tout cas, il y a de fortes chances pour que le lusitanien corresponde à la langue des premiers envahisseurs celtes de la péninsule ibérique.

---

oilam, acc. sg. d'un diminutif du nom i.e. de la brebis **owi-* : v. irl. *ói*, lat. *ovis*, gr. οἶς.

Trebopala, dat. sg. du nom d'une divinité composé de *treb-*, communauté, village (cf. *Atrebates* et toponyme celtibère *Contrebia*), et de *pala*, rocher, très vieux terme, peut-être pré-celtique, retrouvé dans lépontique *pala*, où il désigne la pierre tombale. Ce nom serait celui d'une de ces divinités locales à vocation terrienne que les Gaulois ont appelées *Matres*.

indi, conj. « et », à rapprocher de gaul. *ande*, osque *ant*, v.h.a. *unti, anti, enti*, angl. *and*, et.

porcom, acc. sg. du nom du porc : irl. *orc*, lat. *porcus*.

Laebo, dat. sg. d'un théonyme (cf. *Laebactes*), à moins qu'il ne faille lire *laebocomaiam*, adj. féminin sg. à l'acc. se rapportant à *porcom*, à traduire en ce cas par truie ; *comaiam* est obscur.

Iccona et *Loiminna*, noms propres (Cf. *Icconius*) au dat. sg. ?

usseam, acc. sg. d'un adj. se rapportant à *oilam* dérivé du nom i.e. de l'année **wet-*, gr. ἔτος : ἔταλον , animal d'un an, lat. *vitulus*, veau, bret. *guis*, issu de **wet-si*, truie. *Usseam* serait issu de **ut-sei-*.

Trebarune, dat. d'un nom de divinité lusitanienne bien attesté (cf. *Trebarone*) en qui se reconnaît le nom *treb* rencontré plus haut.

taurom, acc. sg. du nom du taureau ; gaul. *tarvos*, gr. ταῦρος, lat. *taurus*.

ifadem, acc. sg. d'un adj. se rapportant à *taurom*, dérivé d'une racine i.e. **eibh-* féconder, saillir.

Reue, dat. d'un théonyme celtibère bien attesté (cf. *Revelanganitaeco*, *Reveanabaraeco*) dans lequel se reconnaît le nom de la campagne : avest. *ravah*, plaine, irl. *roe*, champ plat, lat. *rus*, champ.

29

Inscription de La Vayssière, commune de l'Hospitalet-du-Larzac (Aveyron), dite Plomb du Larzac, trouvée en août 1983, gravée sur les deux morceaux d'une plaque de plomb (qui devait mesurer 26 cm sur 14 avant sa cassure) posés l'un sur l'autre en guise de couvercle sur une urne funéraire de 118 mm de haut contenant quelques ossements humains brûlés. Cette urne se trouvait à 60 cm d'une fosse-foyer attenante où avait eu lieu l'incinération. La découverte dans cette fosse d'un grand vase (parmi beaucoup d'autres plus petits) portant l'inscription gemma *et d'une bague dont le diamètre indique qu'elle ne peut convenir qu'à un doigt féminin donne à penser que cette urne était celle d'une femme, nommée* Gemma.

L'inscription couvre les quatre faces de cette plaque cassée en deux. Sur le plus grand morceau se lit le début du texte (face 1a), au dos, plaque retournée de haut en bas ou de bas en haut (mais non de gauche à droite ou inversement) vient la suite qui commence par le coordonnant etic *(face 1 b). Le deuxième morceau, le plus petit, est écrit lui aussi sur ses deux faces (face 2a et, au dos, face 2b). Toute l'inscription est tracée par une même main, sauf les six premières lignes de la face 2b qui ont été écrites par une deuxième après effacement du texte de la première main (le plomb s'efface aussi facilement que la cire). À partir de la septième ligne, le texte de la première main réapparaît. Tout porte à croire que le deuxième scripteur a pris le petit morceau (2a/2b), placé sur le plus grand, pour le réutiliser. En outre, une surcharge* aia *a été portée à même le texte de la face 1a, sans doute avant l'effacement de 2b où le même* aia *apparaît au début de ces six lignes.*

Ajoutons que la plaque a subi des traitements violents. Brisée, cassée sur les bords, percée en son milieu, elle porte les stigmates d'un acte de sorcellerie.

Les erreurs du scripteur, nombreuses, ses omissions et les lettres de lecture douteuse sont laissées dans le texte entier cité ci-après ; elles sont réparées dans l'étude analytique.

L'ensemble du texte sauf les six premières lignes de 2b se caractérise par une belle régularité du tracé de l'écriture, mais la présence de -m *final, au lieu de* -n, *de la lettre* f, *inconnue du gaulois, l'ignorance du θ (connu du deuxième scripteur) et de nombreuses fautes (notamment l'interponction entre* Vlatio- *et* -nicnom*) révèlent que le professionnel de l'écriture qui a tracé ces lignes maîtrise mal la langue gauloise et a sans doute recopié un brouillon que lui aura fourni son auteur, probablement peu habile à écrire. En revanche, le deuxième scripteur, qui a tracé directement les six lignes de 2b, écrit moins habilement, mais connaît le gaulois.* *(Cf. p. XIV-XV.)*

1a

(1) insinde . se . bnarcom bricto[
(2) neianom anvana sanander[
(3) a. brictom mvidlvias vidlv[
(4) tigontias . so . adsagsona seve[
(5) tertionicnim . lidssatim liciatim
(6) elanom . vodvivoderce lvnget
(7) [?]vtonid ponc . nitixsintor si[
(8) dvscelinatia inteanon . anvan[
(9) esi . andernados brictom . bano[
(10) flatvcias . pavlla dona potiti[
(11) iaia . duxtir . adiegas poti[
(12) atir pavllias . severa dv[
(13) valentos dona pavll[?]vs[
(14) adiega . matir . alias
(15) potita dona prim [?]. [
(16) abesias

1 insinde se bnanom bricto[m
i]n eianom anuana sanander-
na. brictom uidluias uidlu
tigontias. so. adsagsona seue[
5 tertionicnim lidssatim liciatim
eianom uodui uo derce lunget
utonid ponc nitixsintor si[
duscelinatia internon anuan[
esi andernados brictom bano[
10 flatucias paulla dona potiti
aia duxtir adiegias poti[
m]atir paullias seuera du[
ualentos dona paulli
adiega matir aias
15 potita dona prim[
abesias

1b

(1) etic eiotinos cvet[
(2) rvfena casta dona
(3) vonvs coetic diligentir. c[
(4) vlatio . nicnom avcitionim
(5) aterem potiti vlatvcia rat.
(6) banonias ne . incitas . biontvtv in
(7) das mnas veronadas brictas lissina.[
(8) severim licinave . tertioni [
(9) elabi tiopritom bietvtv sesme[
(10) ratet severa tertionena
(11) ne incitas biontvtvs ... dv[
(12) anatia nepi anda
(13) incorsonda
(14) donicon. s
(15) incarata

1 etic eiotinos cuet[
rufena casta dona[
uonus coetic diligentir[
ulationicnom, aucitionim[
5 m]aterem potiti ulatucia mat.
banonias ne incitas biontutu in-
das mnas ueronadas brictas lissima
seuerim licinaue tertioni[
eiabi tio-pritom bietutu se m[nas
10 ratet seuera tertionicna
ne incitas biontutu s[in]du[
anatia nepi anda
incors onda
donicon s
15 incarata

Inverse le charme de ces femmes-là
contre leurs noms à part-féminins.
Le charme de la voyante envoûtant
par voyance (est) ceci : que l'attaquante conjure
Severa Tertionicna en réprouvante jeteuse de sort
contre elles, doublement, sous son œil !
Quand de part en part elles seront transpercées, lie
les chants de malemort à même leurs noms !
Tu es le charme contre la féminie Banonia fille
de Vlatucia, Paulla nourrice de Potitia,
Aia fille d'Adiega, Potita
mère de Paulla, Sévéra fille de
Valence nourrice de Paulla,
Adiéga mère d'Aia,
Potita nourrice de Prima (. . ? . .)
d'Abesia

et aussi Eiotinos et conjointement aussi
Rufena Casta nourrice de[
Vonus(?) et conjointement aussi que soient ligotés
Vlationicnos, Aucitiona
mère de Potita, Vlatucia mère de
Banonia ! Qu'ensemble elles ne frappent pas,
ces femmes encerclées, charmées, par réprobation
Sévéra ou par jet de sort Tertionicna
Qu'avec elles ce rachat frappe ces femmes-là !
stipule Sévéra Tertionicna.
Qu'ensemble elles ne frappent pas par cela
les âmes de personne ! Par celle-ci
ferme celles-là
de nourricières, ô S(évéra?)
non-aimée !

2a

(1)... a. senit conectos[...
(2) .. onda bocca nene.[...
(3) .. irionti onda boca ne[..
(4) .on barnavnom ponc nit
(5) ixsintor sies eianepian
(6) digi ne lisatim ne licia
(7) tim. ne rodatim . biont
(8) vtv semnanom sagitiont
(9) ias severim lissatim licia
(10) tim anandognam acolvt[
(11) vtanit andognam[
(12) da bocca
(13) diom ne[

1 ... a se nit conectos[
onda bocca ne ne[pi
urionti onda bocca ne[
p]on barnaunom ponc niti-
5 xsintor sies eia nepi an-
digi ne lisatim ne licia-
tim ne rodatim biontutu
se mnanom sagitiontias
seuerim lissatim licia-
10 tim anandognam acolut[
utanit andognam[on
da bocca[
diom ne[

2b

....
(1) aia [...] cicena[
(2) nitianncobueθliθat[
(3) ia svolson ponne
(4) antvmnos . nepon
(5) nes liciatia neosvode
(6) neiavodercos . nepon.
....
(7) sv. biiontvtv semni
(8) anom adsaxs nadoc[
(9) svet petidsiont sies
(10) peti sagitiontias sev[
(11) ..]im tertio lissatim[
(12) ..]s anandogna [..] .. I
(13) ...] ictontias.[

....
1 aia [ ]cicena
ni tianncobueθ liθat[
ias uolson ponne
antumnos nepon
5 nes liciata neos uode-
neia uodercos nepon
....
7 su[et] biontutu se mna-
nom adsaxs o na doc[
suet petid siont sies
10 peti sagitiontias seu[
]im tertio nicnim lissatim[
]s anandogna[
]ictontias[

..(?).. cela au dedans attaché (?)
ces bouches ; qu'elles ne cousent
ces bouches d'aucun
des gens jugés ! Quand elles seront trans-
percées, lie celles de quiconque (est) mau-
vaise ! Que ni la réprouvante ni la jeteuse de
sort ni l'instigatrice, elles ne les frappent,
les attaquantes de ces femmes-là !
Sévéra réprouvante jeteuse de
sort, non-indigène qu'elles ne la ...
de part en part, indigène, ces ?
bouches
qu'elles ne

....

Qu'Aia .... Cicéna
ne puisse pas échapper au maléfice
de la réprouvante, là où
(est) l'autre monde des gens !
Ne sois pas jeteuse de sort sou-
terraine, sous-Œil, contre les gens !

....

Qu'elle détourne (celles) de ces femmes
qui frappent... l'attaquante ...(?)...,
qu'elle détourne toutes celles qui lient cela ! Lie
toutes celles qui attaquent Sé-
véra Tertionicna la réprouvante !
S(évéra ?) non-indigène
... qui attachent (?)

La traduction est dans certains passages hasardeuse : la part faite à la conjecture ne pouvait être totalement évitée.

LES CIRCONSTANCES

Partir du principe que ce texte – le plus long que nous possédions à ce jour – a été trouvé dans une tombe. Écrire aux morts était une pratique gauloise comme en témoigne Diodore (V, 26, 6) : « Aux funérailles des morts, certains jettent sur le bûcher des lettres qu'ils ont écrites pour leurs proches morts, dans la pensée que les morts les liront. » Toutefois il ne s'agit pas ici d'une simple correspondance de vivants adressée à l'âme d'une *Gemma* morte, mais d'un acte écrit destiné à obtenir un effet magique. Écrire aux morts, dans ces conditions, exige un intermédiaire : une sorcière. En l'occurrence, c'est une femme vivante – l'*adsagsona* (ou peut-être *Adsagsona,* une déesse) – qui attaque d'autres femmes – mortes ou vivantes – pour protéger un groupe. Le texte n'est pas bien explicite ; il est cependant possible de conjecturer que quelque circonstance a donné matière à litige et qu'un jugement *(barnaunom)* a eu lieu. Ce jugement a été apparemment contesté et a entraîné la vindicte de femmes – des sorcières – dont une communauté a voulu se défendre en faisant appel à une ou plusieurs contre-sorcières qui ont eu

---

1a

1. *insinde,* à lire ou bien *in* (prép. « dans ») +*sinde,* locatif sg. du pronom démonstratif **sindo- :* irl. *sin,* ceci ; ou bien *insinde,* 2ᵉ sg. impératif d'un verbe signifiant *in-verser,* vider ; gall. *gwehynnu,* vider, verser, dévaster, issu de **sem-dh-,* verser.

se, particule démonstrative proclitique comme dans gall. *he-ddiw,* ce jour, *henoeth,* bret. *henoz,* ce soir.

bnanom bricto[m, cette séquence, et après, *andernados brictom,* et plus loin, *mnas ueronadas brictas,* fait penser au nom *Bricta,* au *brixtia anderon* de Chamalières (n°17) et à la fameuse Lorica attribuée à saint Patrice et protégeant contre les *« brichtu ban ocus gobann ocus druad »,* charmes des femmes, des forgerons et des druides *(Paleohib. II, 357,8). Bnanom,* gén. pl. du nom de la femme ; *brictom,* participe neutre substantivé au nom. ou acc. sg., charme.

2. *i]n,* préposition attendue après le verbe *insinde* à préfixe *in-*.

eianom, gén. pl. d'un pronom personnel, le même que lat. *ea.* Plus loin, en 1b 9, *eiabi,* instrum. pl. (sociatif), et, en 2a 5, *eia,* acc. pl. neutre.

anuana, acc. pl. neutre d'un **anamna,* d'où v. gall. *enuein* et v. bret. *enuen,* noms.

san-anderna, adj. acc. pl. neutre composé

pour mission de neutraliser, par différents moyens, dont celui de la présente tablette, leurs maléfices vengeurs. Nous ne savons rien d'autre sur ces maléfices que ce que suggère le texte : vers la fin, il est demandé magiquement la cessation des agissements des sorcières ; qu'elles ne frappent les âmes de personne (leur action, visiblement, s'en prend à toute une communauté, au village gallo-romain ?), qu'elles ne cousent pas les bouches des gens jugés, qu'elles ne lient personne.

Il est permis d'imaginer que pour s'opposer à l'action dévastatrice de ces sorcières les gens ont fait appel à quelque(s) spécialiste(s) venu(s) de l'extérieur, « non indigène(s) », mettre en place un dispositif de contre-magie.

Le moyen de lutte efficace contre des personnes puissantes – et les sorcières sont redoutées –, c'est de lever contre elles la puissance des morts. Tacite apprend par exemple *(Annales 11, 69)* qu'afin de vouer Germanicus malade à la mort, ses ennemis répandent chez lui des lambeaux de cadavres déterrés, des charmes et des imprécations, des tablettes de plomb où est inscrit son nom, des débris humains à moitié brûlés et teints d'un sang noir, et d'autres maléfices que l'on croit de nature à dévouer les âmes aux dieux infernaux. C'est ce qu'exécute la ou les spécialistes appelées à l'aide. Une tablette de plomb, dûment gravée, déposée dans la tombe d'une *Gemma,* qui fut peut-être sorcière elle-même, va mobiliser une puissance infernale et arrêter l'ensorcellement.

---

de *san-*, à rapprocher de irl. *sain,* gall. et bret. *han,* à part, particulier, et de *-anderna* qui évoque *anderon,* jeunes femmes (n° 17).

3. *uidluias,* gén. sg. d'un nom dérivé de la racine **weid*, voir, savoir, qui se retrouve dans le nom des druides : **dru-wid-es*, les très voyants ou savants. Le sens serait : voyante, savante, sorcière.

uidlu, instrum. sg. signifiant : par voyance, par magie.

4. *tigontias,* gén. sg. d'un participe passé rapproché de v. bret. *tigom,* marquer, marque, issu d'une racine **(s)teig-*, poinçonner, retrouvé dans le gr. στίγμα, stigmate. Le sens est : marquant, piquant (pour envoûter).

so, pronom démonstratif ; irl. et bret. *so*, ce ... là. Le sens serait : ce ... ci. Ici *so* s'oppose à *se,* comme ceci *(so)* à cela *(se).*

adsagsona, nom. sg. d'un mot composé de *ad-* et d'un radical *sag-s ;* irl. *adsegat*, ils demandent, gall. *haeddu,* atteindre, lat. *saga,* sorcière, gall. *aswyno,* charmer, conjurer. Le sens est : atteignante, attaquante, sorcière. La terminaison *-ona* fait peut-être de ce nom un théonyme.

seuerim tertionicnim, acc. sg. bimembre gaulois formé d'un nom et d'un patronyme

LES PERSONNES

Deux groupes s'affrontent magiquement : celui des contre-sorcières et celui des sorcières.

Le premier groupe semble comprendre une *adsagsona,* ou Adsagsona, dont la dénomination comporte le même préfixe *ad-* que le nom de l'invocateur de la tablette de Chamalières, *adgarios.* Elle est « l'attaquante », la sorcière protectrice qui écrit ou fait écrire le Plomb et déclenche avec Sévéra Tertionicna l'ensemble de l'action.

Ici se pose la question de savoir à qui renvoie le double nom Sévéra Tertionicna (= S. T.). Est-ce une personne qui serait désignée par un bimembre, comme dans le texte la nommée Rufena Casta, ou deux personnes qui agiraient ensemble ? Si c'est une seule personne, il est étrange que le texte dise en 1b, 6-8 : « Qu'elles ne frappent pas, ces femmes encerclées, charmées, par réprobation Sévéra ou par jet de sort Tertionicna ! » D'un autre côté, quand, juste après, nous lisons : « Qu'avec elles ce rachat (l'opération de contre-magie) frappe ces femmes-là, stipule S. T. », le verbe « stipule », *ratet,* au singulier, semble faire de S. T. une seule personne. Il y a là un mystère que le texte même nous invite à accepter. Il est dit en effet, en 1a, 6 que l'attaquante nomme S. T. réprouvante et jeteuse de sort doublement. Il faut en déduire que S. T. est un être double. Nous avons déjà rencontré un

---

désignant une seule personne ou deux.

5. *lidssatim,* acc. sg. d'un participe *liθata issu d'un nom *liθina, peut-être à rapprocher de gall. *llysu*, réprouver.

liciatim, acc. sg. d'un participe *liciata issu d'un nom *licina abondamment attesté en onomastique : *Ambi-lici, Are-lica, Licnos...* dont le sens serait : jeter ; lat. *lancea,* lance, mot d'origine gaul. Le sens serait : jeteuse de sort.

6. *uodui*, adv. correspondant à v. irl. *fodui*, deux fois.

uo derce, loc. (?) sg. du nom de l'œil ; retrouvé dans n°37, *derco-* ; irl. *derc,* tombe, œil, v. bret. *derch,* visible, *uo* étant préposition, sous.

lunget, 3e sg. subjonctif d'un verbe qui se retrouve dans irl. *luigim,* jurer.

7. *utonid,* adv. composé de *uta* ou *uto* proche de v. bret. *ud*, *ut*, angl. *out,* et de *nid* ou *nit* (cf. *Nitio-genna*) à comparer à v. gall. *ni-tanam*, ci-dessous, v.h.a. *nida,* sous. Le sens paraît être : de haut en bas, de part en part, entièrement.

ponc, conjonction déjà vue dans Chamalières (n° 17), de $*k^{w}omk^{w}e$, quand.

ni-tixsintor, 3e pl. d'un optatif en *-si-* d'un verbe composé du préfixe *ni-*, vers le bas, et du même radical que celui de *tigontias* rencontré plus haut.

tel être en la personne du dieu Kernunnos (n° 13). Comment est-ce possible ? Une sorcière – et une contre-sorcière – possède assurément une double nature : elle participe du monde des forces obscures et de ce monde-ci, elle a la capacité de distinguer les êtres humains des sorciers ou des dragons qui adoptent l'apparence humaine. Ce don de double vue place celle qui le possède dans une position intermédiaire tout à fait propice au savoir. Voir et savoir caractérisent précisément l'un des noms de la sorcière, *uidluias,* la voyante.

CARACTÈRE MALÉFIQUE DU TROIS

S. T., être double, forme avec l'*adsagsona* un groupe de trois. Ce nombre est celui de la triple Hécate infernale, des Parques, des Mères, de Mélusine et de ses deux sœurs, des Fées qui agissent aux « cafouches » (croisements à trois voies)... À l'intérieur du texte (2a) la triple désignation *liciatim, lissatim, rodatim* confirme ce nombre. Et il semble que les sorcières, comme nous allons le voir, aient eu la faculté d'exercer entre elles trois fonctions : mère, fille, nourrice.

Le deuxième groupe est nombreux : c'est une féminie, un monde de femmes, organisé en corporation, avec sa hiérarchie, son recrutement et son fonctionnement, situés hors du cadre institutionnel normal, lequel repose sur des références à l'ascendance paternelle. En réalité, la « mère » désigne, sans nécessaire lien de

---

si [es] et *siont,* 2e sg. et 3e pl. d'un verbe signifiant : lier ; skt. *syati,* lier.

8. *dus-celinatia,* acc. pl. neutre d'un nom composé **dus-celi-nation* analysable ainsi : *dus-* rapproché de irl. et v. bret. *do,* moyen gall. *dy-,* gr. δυσ-, mauvais ; *-celi-,* issu de **kailo* (cf. *Su-caelus,* variante de *Sucellus*) a le sens de : présage, augure ; irl. *do-chél,* mauvais présage ; *-natia-* correspond à gall. *neit,* saut (et) sort. Le sens serait : mauvais-sorts-du-présage.

internon, préposition dérivée de gaul. *inter,* entre, parmi.

9. *esi,* 2e sg. (ou 3e) du verbe être : *immi, esi, edi.*

andernados, gén. sg. d'un nom *andernas, ados,* comme gr. τριάς, τριάδος, à rapprocher de *san-anderna* rencontré plus haut.

10. *dona,* nom. sg. d'un nom qui pourrait signifier : nourrice ; lat. *nonna,* irl. *den,* téter.

11. *duxtir,* nom. sg. du nom de la fille ; gr. θυγάτηρ, alld. *Tochter,* angl. *daughter,* skt. *duhitar.* Première attestation gauloise !

12. *matir,* nom. sg. du nom i.e. de la mère ; irl. *mathir,* lat. *mater,* v. alld. *muoter,* isl. *modir,* lit. *mote,* v. sl. *mati,* tokha-

parenté, la sorcière confirmée et experte, capable d'initier une novice, plus jeune qu'elle, sa « fille ». Le texte présente même le cas de Potita à la fois « fille » d'Aucitiona et « mère » de Paulla. Une troisième fonction est appelée *dona,* nourrice. Le terme désigne une probable forme de compagnonnage avec la tâche précise d'élever des enfants. Les croyances relatives aux sorcières confirment ce rôle particulier. Sainte Agathe, fêtée le 5 février, est invoquée par les nourrices et aussi par les sorcières. En Allemagne, les sorcières sont souvent représentées sous l'aspect de jeunes femmes emportant un seau de lait qu'elles viennent de voler. C'est qu'elles sont chargées d'allaiter et de nourrir des êtres diaboliques, ceux que le folklore connaît, en France, sous le nom de changelins (le changelin est un enfant de démon échangé au berceau avec un nourrisson – le Diable est un grand enleveur d'enfants ! Il est velu, dentu, capable de parler, et, en fait, très âgé. Pour le démasquer, il faut le faire parler en lui montrant, par exemple, des coquilles d'œufs qu'on remplit d'eau et qu'on met sur le feu. Il s'écrie alors devant cette action absurde : « J'ai cinq cents ans et jamais je n'ai vu cuire dans d'aussi petits pots ! »).

---

rien *macer,* skt. *mata,* arménien *mayr,* gr. μήτηρ.

1b

1. *etic,* expliqué p. 28. *co-etic* est une forme renforcée.

3. *diligentir,* 3ᵉ pl. d'un subjonctif passif de racine **leig-*, ligoter.

6. *ne,* négation connue.

in-cit-as, nom. pl. (?) d'un mot dans lequel se reconnaît le radical *cit,* attesté dans gaul. *citbio* (n°32), exprimant l'idée de réunion ; moyen gall. *ygkyt,* ensemble.

biontu-tu, 3ᵉ pl. subjonctif d'un verbe dérivé de la racine **bheyH-,* frapper ; *biontu-* venant de **biontod* et le deuxième *-tu* étant instrum. issu de **tod,* par ceci.

indas, nom. fém. pl. d'un démonstratif, dont il faut sans doute rapprocher les formes *anda(s)* et *onda.*

7. *ueronadas,* nom. pl. d'un adj. à rapprocher de irl. *ferenn,* ceinture (issu de **uereno-*), *feronn, ferann,* terrain clos, fr. *garenne* ou *varenne,* terrain enclos. Le sens serait : encerclées, c'est-à-dire envoûtées.

9. *tin-pritom,* acc. sg. d'un nom dans lequel se reconnaît le démonstratif *tio-* comparable à skt. *tya,* ce, qui entre aussi en composition : *tya-japa,* et le nom du prix (cf. *Pritto, Prittilus...*) retrouvé dans moyen gall. *prid,* prix, achat.

LES MOYENS D'ACTION

L'*adsagsona* dispose de différentes armes, offensives et défensives, qu'elle utilise selon une tactique particulière : elle doit repérer l'ennemi, l'affaiblir, se protéger contre ses coups, détourner sa force.

La première arme employée est son œil. L'œil de la sorcière est injecté de sang, terrible, et semble atteint de menstrues ; impur et maléfique, il frappe les humains et la nature entière : le bétail avorte, les plantes se dessèchent, les bienfaits de la rosée sont dérobés. Le texte évoque par deux fois l'Œil, ce « mauvais œil » qui préside à l'action de S. T. et, tout à la fin, caractérise le statut de sorcière agissante.

La seconde arme est sa bouche. C'est par elle que se profère la malédiction, la chose maudite et mal dite, le « charme ». La sorcière dont la bouche, comme l'œil, est ouverte, est très dangereuse ; il faut au plus vite la lui fermer, en la cousant. C'est ce que le texte indique clairement en 2a. C'est l'activité à laquelle se livre la vieille Romaine évoquée par Ovide, lorsqu'elle sacrifie à la déesse Tacita, Celle qui fait taire, au milieu d'un cercle de jeunes filles. Avec trois doigts elle place trois grains d'encens sur le seuil *(Fastes II, 575...)*,

---

10. *ratet*, 3e sg. d'un verbe de radical connu (cf. *deae Rati, deo Ratamato, Su-ratus...*) : bret. *rat*, pensée, v. bret. *rad*, stipulation. Le sens serait : elle décide.

s[in]du, instrum. sg. du démonstratif **sindo-*.

12. *anatia*, acc. pl. neutre d'un **anation* présumable de britt. *anate-mori* et moyen gall. *eneitfawr*, grande-âme, gall. *enaid*, âme. Première attestation gauloise de l'âme !

nepi et *nepon*, gén. sg. et acc. sg./gén. pl. du pronom indéfini retrouvé dans bret., gall. et cornique *nep, neb*, irl. *nech*. Le sens est : quelqu'un, quiconque.

13. *incors*, 2e sg. impératif aoriste d'un verbe de radical *cor*, placer, mettre ; bret. *di-gor* (de **decor-*), ouvrir. *In-cor-s* peut signifier : fermer.

14. *donicon*, gén. pl. d'un adj. dérivé de *dona*, nourrice.

15. *incarata*, voc. sg. d'un adj. féminin composé de la négation *in-*, parallèle à *an-*, et d'un thème *car-*, aimer (cf. *Incarus*) ; gall. *angharaf*, je hais.

2a

1. *conectos*, (?) lat. *conecto*, attacher (?)

3. *urionti*, 3e pl. d'un verbe **wrionti* correspondant au moyen bret. *gwriont*, ils cousent, *groysont*, ils attachèrent.

4. *barnaunom*, gén. pl. d'un participe issu

tunc cantata ligat cum fusco licia plumbo,
puis, incantés, lie à un plomb noirâtre des fils.

Elle coud ensuite et rôtit au feu une tête de mendole (petit poisson) qu'elle a enduite de poix et percée d'une aiguille de bronze, et dit enfin : « nous avons lié les langues hostiles et les bouches ennemies ».

Les autres armes sont, dans les mains expertes de la sorcière, le fil et l'aiguille. La Sorcière de Théocrite les manie bien, qui dit : « καταδήσομαι », je lierai. Le présent texte souligne la ligature et le percement dont les sorcières doivent être victimes et, en même temps, qu'elles peuvent infliger à leurs attaquantes. Il a, en outre, été précisé que la plaque de plomb est effectivement percée.

PLAN D'ACTION

Le Plomb présente le rare déroulement d'une action de contre-magie. Trois grands moments se dégagent. Une première phase d'attaque (1a) : le charme est formulé, S. T. agit sous l'Œil de l'*adsagsona* pour refouler le maléfice, jeter le

---

d'un radical *barn-* ; gall. *barnu, barnaf*, juger.

5. *andigi*, gén. sg. d'un adj. à rapprocher de irl. *andach*, gén. *andaig*, mauvais.

7. *rodatim*, acc. sg. d'un participe **rodata* issu de **(p)ro-dheH-* ; gr. προτίθημι, présenter, proposer, prescrire ou προδίδωμι, donner. Le sens est : celle qui prescrit, ou : celle qui donne.

8. *sagitiontias*, acc. pl. d'un participe à rapprocher du radical d'*adsagsona* étudié plus haut.

10, 11. *andognam* et *an-andognam*, acc. sg. d'un adj. formé du préfixe *ando-* à l'intérieur, à rapprocher de irl. *ind*, *in*, *en*, et de *gnam* issu de la racine i.e. **ge/on-*, naître. Le sens est : la (non-)née à l'intérieur, l'indigène ou l'étrangère.

acolut ou *acolat* (?)

12. *bocca*, acc. pl. neutre du nom de la bouche issu de **bokko-*, comme fr. *bec* l'est de **bekko-*.

2b

Manquent six lignes qui ont été effacées pour permettre l'inscription d'une seconde main.

2. (deuxième main) *nitianncobue*θ, 2e sg. subjonctif d'un composé du verbe être *-bue*θ, ne soit pas, d'un possible *-tiannco-* correspondant à gall. *dianc*, s'échapper, s'enfuir, celle qui échappe, et de *ni-* en quoi il faudrait voir une

sort, percer et lier. C'est une violente offensive. Une seconde phase (1b), de défense, montre le charme lui-même lançant un interdit vigoureux sur les sorcières qui ne doivent jeter de sort ni sur S. T. – ce doit être le contraire ! – ni sur quiconque. La troisième phase (2a / 2b), malgré six lignes effacées, atteste le détournement du maléfice et l'achèvement de l'action apotropaïque ; et la fin ne correspond pas à une estocade finale. Ce seraient plutôt les ultimes paroles qui assurent le retour définitif à l'ordre naturel. Le mal n'a pas été supprimé, il a été détourné, refoulé.

Les lancinantes répétitions du texte, qui correspondent à des passes d'armes, avec coups et feintes, révèlent, s'il en était besoin, son caractère magique.

Les lignes tracées par la deuxième main en 2b, peut-être contemporaines du reste du texte, semblent prévenir un retour des maléfices dont la nommée Aia ... Cicéna pourrait être l'agent ; cette Aia, dont le nom a d'abord été écrit à l'envers sur le secteur 2a en surcharge sur *acolut* (10) et qui peut n'être pas la même que l'Aia mentionnée dans le catalogue 1a, 11, serait une morte.

Ce déchaînement de femmes contre femmes montre que la Sorcière rejoint dans notre imaginaire les traits de la Femme, dont la face sombre est sauvage, hérétique, pute, souillée, et la face claire, sage, sainte, mère, pure. Femme. Être double, trouble et troublant, obscur et lumineux visage de l'Autre, qui charme.

---

négation à voyelle longue issue de **ne*.

liθiatiae, gén. sg., de la réprouvante.

3. *uolson*, acc. sg. d'un nom à rapprocher de gall. *gwall*, erreur, piège, et bret. *gwall*, mal, danger.

ponne, adv. relatif en rapport avec *ponc*. Le sens serait : là où.

4. *antumnos*, nom. sg. du nom de l'Autre Monde ; issu de **and(e)dubno*-, d'où moyen gall. *annwfn*, autre monde.

5. *nes*, combinaison de la négation et de 2e sg. impératif du verbe être, **ne-es*, ne sois pas.

neos (?)

uo-deneia, nom. sg. d'un adj. composé de *uo*, sous, et de -*deneia* à rapprocher de angl. *den*, trou, antre, tanière, et de bas lat. *danea*, aire. Le sens serait : souterraine, sous-tombale.

6. *uo-dercos*, nom. sg. d'un adj. composé de *uo*, sous, et de *dercos*, œil. Le sens peut être : sous le (mauvais) œil.

9. *su[et]*, 3e sg. d'un verbe correspondant à v. irl. *sāoid*, *sōid*, il tourne, il détourne.

10. *petid* et *peti*, nom. pl. d'un pronom retrouvé dans bret. et moyen gall. *pet*, tous ceux qui. L'élément -*id* de la fin du mot peut être pronom enclitique : *peti-id*, toutes celles qui (lient) cela.

13. ..*ictontias*, nom. pl. de la fin d'un participe, peut-être *nectontias*, celles qui attachent.

SACER PEROCO

IEVRV DVORI

CO V.S. L. M.

SACER PÉRIGOURDIN

A DÉDIÉ LES PORTIQUES

V.S.L.M. : s'est acquitté de son vœu de bon cœur à bon droit

30

Inscription de Sazeirat, lieudit, commune d'Arrènes (Creuse) trouvée en 1864, gravée sur une pierre de 67 cm de large sur 44 de haut. Date : Ier-IIe siècle.

Cette dédicace a pu se trouver incluse dans le mur des portiques en question. Des inscriptions gallo-romaines attestent la dédicace de portiques dans des sanctuaires : ... *deo Moritasgo porticum... poni jussit,* ... a fait placer (ce) portique pour le dieu Moritasgus. *Mercurio... templum et porticus restituit,* ... a rebâti pour Mercure le temple et les portiques.

Les portiques étaient généralement ouverts sur l'est et servaient d'entrée aux temples gallo-romains, eux-mêmes souvent intégrés à de vastes complexes qui comprenaient thermes, logis, théâtres.

À la mélancolie de Nerval devant la ruine :

– *Et rien n'a dérangé le sévère portique*

dédions l'état de grâce de ce bâtisseur d'aurore !

Sacer, nom du dédicant, sujet du verbe *ieuru.*

Peroco(s), pour *Petrocorios,* citoyen des *Petrucorii* (Périgord) ?

ieuru, expliqué p. 28.

duorico(s ou *n),* acc. sg. *(-n)* ou pl. *(-s)* d'un nom qui se rapproche de gaul. (Ve siècle) *doro,* porte, gall. *dor,* angl. *door,* gr. θύρα..., porte, issu du nom i.e. de la porte **dhwor-/*dhur-*. La formation de *duorico* est à **duoro-* ce que lat. *porticus* est à *porta.* Il s'agit donc d'un calque gaulois destiné à désigner des éléments d'architecture romaine.

V. S. L. M. est l'abréviation latine bien connue de *Votum Soluit Libens Merito.*

ΕΛΟΥΙΣΣΑ

ΜΑΓΟΥΡΕΙ

ΓΙ ΑΟΥΑ

Elouissa Magoureigi aoua

ELOUISSA

POUR MAGOURIX

(SA) PETITE-FILLE

31

Inscription de Cavaillon (Vaucluse) trouvée en 1909 sur une stèle funéraire accompagnée d'une vingtaine d'autres, dont cinq portent des noms propres. Ces stèles, qui datent du Ier-IIe siècle, avaient été déplacées de leur nécropole d'origine située au bas de la colline Saint-Jacques.

La stèle porte le nom de celle qui a pris soin des funérailles avec indication du lien de parenté qui l'unit au défunt. Les autres stèles retrouvées se bornent à indiquer le nom du curateur et celui du défunt.

Elouissa, nom de femme (cf. *Eluorix*, *Eluisso*).

Magoureigi, dat. sg. du nom du défunt Magourix.

aoua, nom. sg. d'un nom, apposé à Elouissa, issu de **awo-* ; lat. *auus*, v. pruss. *awis*, grand-père, invitent à voir dans ce mot par inversion sémantique, attestée notamment en langue celtique, la désignation du petit-fils : v. irl. *ave* ; ou plutôt, ici, de la petite-fille.

NE REGV NA...
GANDOBE INTE NOVIIO...
EXTINCON PAPI CORIOSED EXA O...
MESAMOBI MOLATVS CERTIOGNV SVETICON...
PAPE BOVDI MACARNI PAPON MAR...
NANE DEVORBVETID LONCATE...
NV GNATE NE DAMA GVSSOV N...
VERO NE CVRRI NE PAPI COS...
PAPE AMBITO PAPI BOVDI NE TETV...
BATORON VEIA SVEBRETO SV...
CITBIO LEDGAMO BERTO...

NENE DEVV [or]
BUVIT[id] [L]ON[cate]

JE N'OFFRE PAS LA FAIM (avec de tels ?)...
MORCEAUX, DE FAÇON NOUVELLE... (j'apporte ?)...
LA SUR-SUFFISANCE DE CHAQUE CORIOSÉDIEN DEPUIS...
LOUÉS À JUSTE TITRE PAR LES CONNAISSEURS BIEN-SUFFISANCE...
(5) À CHAQUE AVANTAGE EN NOURRITURE CHAQUE GRAND...
À LA FAIM QUI REVIENT VOUS AVALEZ...
MAINTENANT, FILS, NE CÈDE PAS À LA VIOLENCE...
SUPÉRIEUR, NE JETTE PAS, NE ... PAS DE CHAQUE ... ...
POUR CHAQUE CONCITOYEN POUR CHAQUE AVANTAGE NE ... ...
(10) LA FORCE DES COMBATTANTS... BON-APPORT, BON ... ...
LE CONVIVE AFFAIBLI, APPORT ... ...

À LA FAIM QUI
REVIENT, VOUS AVALEZ

32

Inscription de Lezoux, trouvée en 1970, portée après cuisson sur le fond d'un plat de céramique. Deux brèves lignes ont été tracées sous le fond du plat. Date : IIe siècle.

Le plat est censé parler et souhaiter l'apaisement de la faim pour les Coriosédiens, et, à partir de là, les vœux s'amplifient jusqu'à l'exaltation des vertus traditionnelles des destinataires. Cette forme de lyrique rustique est gauloise. Elle a été appréciée au point de produire des formules latines équivalentes ; par exemple, il est écrit sur un vase d'*Arausio* (Orange) : *virtus nusquam terreri potest*, la bravoure ne peut nulle part être terrifiée, assertion qui correspond à l'expression tronquée terminée par *batoron ueia*, la force des combattants. D'autres inscriptions latines participant du même genre sont plus courtes comme : *Lingones feliciter, genio populi feliciter*, vivent les Lingons ! vive le génie du peuple !

Nous lisons dans ces lignes, dont il faut regretter qu'elles soient très incomplètes (il manque une partie droite et plus de la moitié inférieure du plat rond où a été tracé le graffite), une trace palpable de la poésie d'éloges et de félicitations que pratiquaient les bardes. Ces poètes de l'offrande de mots accompagnaient jadis les rois et les puissants personnages de la Gaule et dans les circonstances officielles célébraient, selon les historiens grecs et latins, la louange de leur seigneur en

ne, négation bien connue.

regu, 1ère sg. du verbe *regu* (n°17) comparable à lat. *rego*, gr. ὀ-ρέγω, diriger, tendre.

na..., commencement probable du mot *nane* (1.6), instrum. sg. issu d'un **nawne* à rapprocher de v. irl. *núna*, *nóine* (issu de **naunae*), gall. *newyn*, bret. *naoun*, faim.

gandobe pour *gandobi*, instrum. pl. d'un nom **gandos* inférable de gall. *genni*, être contenu, v. bret. *genedetic*, contenu, lat. *prehendo*, prendre, gr. χανδάνω, contenir. Le mot désigne un récipient ou son contenu.

inte noviio..., construction qui se retrouve presque telle quelle dans gall. *yn newydd*, moyen bret. *ent never* : de façon nouvelle.

extincon, acc. sg. d'un nom à préfixe intensif *ex-* (cf. *Tincorigis*), à rapprocher de lit. *tinku*, valoir, convenir. Le sens est : *tincon*, suffisance ; *extincon*, sur-suffisance, extrême suffisance.

papi, gén. sg. de l'adj. **papos*, chaque, inféré de gall. *paup*, v. bret. *pop*, irl. *cach*, toutes formes issues de *$k^{w}ak^{w}os$. Se lisent plus loin *pape*, à lire *papi*, dat. sg., *papu* et *pape*.

coriosed., abréviation de *Coriosedii*, accordé à *papi*, citoyens de Coriossedum (château de la Bannière), devenu Collias (Gard).

exa, dérivé de *ex*, venant de lat. *ex*, gr. ἐξ.

mesamobi, instrum. pl. d'un adj. **mesamos*, d'un probable **medsamos*, à rapprocher de irl. *medam*, juge, gall. *meddwl*, pensée, irl. *mess*, jugement. Le sens serait : juge, connaisseur, expert.

molatus, acc. pl. de l'adj. verbal à rapprocher de irl. *molur*, je loue, gall. *mawl*, louange, bret. *menliff*, louer.

certiognu, adv. composé de *certio-* ; irl. *cert*, gall. *cert*, droit, vrai, et de *-gnu*, suffixe

vantant l'ancienneté de son lignage, sa tradition de gloire militaire et sa richesse magnifique, ces trois points n'étant pas sans rappeler la tripartition indo-européenne : Souveraineté, Guerre, Prospérité.

Le barde-scribe qui a tracé ces lignes est un parleur professionnel. Il manie, dès le début, la litote : « ce n'est pas la faim que j'offre »... (c'est le plat qui parle), puis il passe à l'hyperbole, sensible dans le terme *sur-suffisance,* dont le caractère intensif évoque la fameuse pratique du potlatch, bien connue dans le monde celtique, où il s'agit de montrer une générosité indépassable pour rassasier et subjuguer des hôtes éblouis. Le souci que chaque Coriosédien ait sa part illustre le raffinement aristocratique de cette coutume. Notre auteur use aussi de l'apostrophe : « Maintenant, fils, n'endure »... Le parallélisme que nous constatons de *gnate,* ici, avec *gnatha,* dans l'inscription de Saint-Révérien (n°24), invite à considérer que ce terme était une adresse joyeuse usuelle. À noter enfin les effets de répétitions, surtout sensibles dans le pronom adj. *papos*, chaque, et, d'une façon générale, l'harmonisme de l'ensemble qui illustre, apparemment, le goût des Gaulois pour le parler expressif et subtil, selon ce qu'en dit Caton : *argute loqui.* Du choix et de la combinaison des mots résulte une instrumentation délicate et puissante qui conjugue l'attention aristocratique portée aux amis avec la vigueur féconde de l'acclamation.

La valorisation de la nourriture, rassasiante, gastronomique et revigorante, n'est pas sans évoquer le thème mythique du Chaudron nourricier et immortalisant du Dagda. Les Gaulois connaissent déjà un dieu dispensateur de nourriture inépuisable, c'est Kernunnos, dont il existe un certain nombre de représentations,

---

comparable à lat. *mali-gnus, beni-gnus.*

sueticon, à lire peut-être *sue-tincon,* avec, pour *tincon,* le sens de : suffisance. Le préfixe *sue-* est à rapprocher soit de *su-*, bon (gr. ἐΰ-εὖ, bon), à lire *su-en-*, soit de skt. *suá-/sú-*, solide, bien portant.

boudi, dat. sg. du nom celtique du gain (cf. *Boudicca,* « la Victorieuse ») : v. irl. *buaid,* victoire, gall. *budd,* v. bret. *bud,* profit, gain, avantage.

macarni, gén. sg. d'un nom, dérivé en *-arno-* (cf. *Cat-arna, Cov-arno...*), à rapprocher de gall. *magu,* bret. *magnān,* nourrir, issu de **mak-*, nourrir.

mar..., peut-être début de l'adj. *maros,* grand.

de-uor-buetid, 3ᵉ sg. du subjonctif du verbe être préfixé de *de,* issu de *do-*, à, vers, et de *-uor-*, à comparer à bret. *dogurbo,* peut survenir, irl. *du-for-baithe,* viendrait. Le *-d* final peut être la forme réduite d'un pronom neutre *-id* suffixée au verbe. Le sens est : qui survient.

loncate, 2ᵉ pl. d'un présent de l'indicatif correspondant à gall. *llyncu,* et bret. *lonkān,* avaler, de racine **(s)leuk-*, avaler.

nu, adv. correspondant à irl. *nu* ; lat. *nunc,* gr. νυ(ν), alld. *nun,* skt. *nu,* got. *nu,* angl. *now,* maintenant. Première attestation gauloise !

gnate, voc. sg. de *gnatos,* fils (n° 24 *gnatha,* fille).

dama, 2ᵉ sg. impératif d'un verbe de radical *dam-* signifiant : souffrir ; irl. *ní daim,* il ne souffre pas, *fo-daim,* il endure.

gussou, dat. sg. d'un nom **gussus* que suppose v. irl. *gus*, ardeur.

uero, adj. peut-être issu d'un **u(p)eros,* avest. *upara,* lat. *superus.* Le gaul. *ueramo* est le superlatif de cet adj.

si bien que, plus que la bonne humeur, le festin gaulois engendrait une satisfaction religieuse (notre texte en offre un écho), un accès dans le monde divin ; la consommation du porc, en particulier, était, pensait-on, éminemment immortalisante. C'est la raison pour laquelle, d'après Athénée qui cite Posidonios : « Anciennement, quand on avait servi un jambon, le plus brave s'en arrogeait la partie supérieure ; et si quelque autre voulait la prendre, c'était entre les deux prétendants un duel à mort ». Ce thème du « morceau du héros » est développé dans la légende irlandaise du *Porc de Mac Da Tho.*

Et la commensalité autour de la chaudronnée est à l'origine du Graal et de sa Queste.

---

curri, 2e sg. impératif d'un verbe dont se rapprochent irl. *corrán,* faucille, esp. *corro,* cercle, ou bien irl. *cor,* placer. Le sens est : border ou placer.

ambito(s), peut-être abréviation d'un *ambi to(u)to(s),* concitoyen.

tetu..., verbe ?

batoron, gén. pl. d'un **batoros,* batteur, c'est-à-dire combattant (cf. le toponyme esp. *Batora*), à rapprocher de fr. *battre* issu de *battere, battuere* emprunté au gaul. et de gaul. *andabata,* combattant aveugle (nom donné à un gladiateur qui portait un casque sans ouverture pour les yeux), issu de *andobata* ; skt. *andhá*, aveugle.

ueia, nom. sg. (cf. *Veiagenus*) d'un nom correspondant à skt. *váyah,* force vitale, lat. *vis*, force, violence. Le sens est : force (virile).

sue-breto, nom. sg. d'un nom composé du préfixe analysé plus haut et de *-breto* en quoi se reconnaît la racine **bher,* porter. Le sens pourrait être : bon apport (de nourriture).

su..., si *su-*, bon, début d'un mot qui s'accorde aux souhaits de bonne nourriture présentés dans ce texte.

citbio, adj. substantivé composé de *cit-*, forme réduite de **cito* (cf. *Cittius, Citos, Cittus*) ; gall. *cyd,* commun, associé, uni, *cydva,* assemblée, bret. *quet-breuzr,* confrère, et de *bio-* issu de **bios* ou **biwos,* vivant. Le mot pourrait être un calque de lat. *conviva,* convive.

ledgamo, adj. en *-amo(s)* à rapprocher de lat. issu du gaul., *ledo, liduna,* marée, reflux, jusant (cf. les noms de cours d'eau *Ledus, Le Loir, Le Lay*). Le sens peut être : affaissé, affaibli.

en gaulois

1	MATTA DAGOMOTA	:	BALINEENATA
2	VEADIA TVA	:	[]ENET[]
3	MARCOSIOR	:	MATERNIA
4	TAVRINA	:	VIMPI
5	NATA VIMPI	:	COURMI DA
6	GENETA	:	VISCARA
7	GENETA IMI	:	DAGA VIMPI (Sens)
8	NATA VIMPI	:	POTAVI [?] (Auxerre)
9	TIONO VIMPI	:	MORVCIN (Gièvres)

en latin

10	AVE VALE	:	BELLA TV
11	ACCEDE	:	VRBANA
12	SALVE	:	SOROR
13	SALVE TV	:	PVELLA
14	IMPLE ME	:	SIC VERSA ME
15	AVE DOMINA	:	SITIO

33

Inscriptions d'Autun sur pesons de fuseaux, accompagnées de quelques autres du même genre, composées de deux courtes lignes gravées chacune sur l'un et l'autre versant de la pierre bitronconique qui constitue le peson. Réunies pour la plupart en 1914, elles sont à dater du IIIe siècle. Il y a neuf inscriptions en gaulois ou en gaulois mixte et six autres en latin.

1	**MATTA (EST) UNE BONNE**	**:**	**?**
2	**LA TISSEUSE (EST) TIENNE**	**:**	**LA FILLE**
3	**QUE JE CHEVAUCHE**	**:**	**TON SEIN**
4	**TAURINA (EST)**	**:**	**JOLIE**
5	**FILLE JOLIE**	**:**	**DONNE LA BIÈRE**
6	**FILLE**	**:**	**(MA) FORCE EST AIMABLE**
7	**JE SUIS UNE FILLE**	**:**	**BONNE, JOLIE**
8	**FILLE JOLIE**	**:**	**J'AI BU ?**
9	**DIVINE JOLIE**	**:**	**JEUNE FILLE**

10	**SALUT, ADIEU**	**:**	**TOI, LA BELLE**
11	**APPROCHE**	**:**	**MIGNONNE**
12	**SALUT**		**SŒUR**
13	**SALUT À TOI,**	**:**	**JEUNE FILLE**
14	**GARNIS-MOI**	**:**	**ET RENVERSE-MOI**
15	**SALUT, MAÎTRESSE**	**:**	**J'AI SOIF**

Ces courts textes permettent de compléter ce qui a été dit sur l'inscription de Saint-Révérien. Ces adresses « gauloises », compliments ou invites bachiques (n° 5, 8 et 15) et érotiques (n° 3 et 14), n'ont de sens que s'ils trahissent ce qu'il faudrait appeler la mythologie du peson de fuseau, lequel est lié à l'inquiétante activité de la fileuse. L'objet – le peson –, percé, que les femmes mettaient au bout de leur fuseau pour le tourner plus facilement quand elles filaient, était considéré comme un talisman. Ainsi, en Irlande, au puits sacré de Muthill dans le Perthshire, les blessures des animaux étaient-elles soignées avec de l'eau dans laquelle trois très anciens pesons de fuseaux en pierre avaient baigné. Et ces pesons, tenus pour des œufs de serpent, étaient gardés par une vieille femme considérée comme sorcière. Or Pline connaît une amulette druidique qu'il appelle *ovum anguinum,* œuf de serpent. La description qu'il en fait correspond tout à fait aux objets trouvés dans des tertres, qui s'avèrent être des oursins fossiles, symboles sphériques du monde. Il y a aussi, dans des tombes, de vrais œufs de serpent, animal dont la mue lui vaut

---

Matta, nom propre dont *dagomota*, bon + ? (cf. irl. *moth*, lat. *muto*, sexe masculin), et *balineenata* (cf. *Balio-*), sont attributs. Le verbe est absent.

veadia, nom. sg. issu d'un **uegiada* à rapprocher de irl. *fige*, tisser, v. bret. *gueig*, tisseuse, bret. *gwea*, gall. *gweu*, tisser.

tua, possessif latin ?

enet., à lire sans doute *geneta*, comme plus loin. C'est le nom de la fille : gall. *geneth*, de **genetta*, fille.

marcosior, 1ère sg. subjonctif présent d'un verbe dans lequel se reconnaît le nom du cheval, *marcos*, *marca*. Le sens serait : que je chevauche.

maternia, acc. pl. neutre désignerait les organes maternels.

Taurina, nom propre, ou nom de la génisse, de *Taurus*. Le sens serait : Belle génisse !

vimpi, adj. féminin (cf. *Vimpa*, *Vimpus*) que vient éclairer gall. *gwymp*, joli, *gwemp*, jolie.

curmi, acc. sg. du nom de la bière, donné

d'être considéré comme immortel. Dans tout cela se manifeste une tradition qui voit s'établir un lien entre la laine et le serpent dans le geste même de la fileuse ; lorsqu'elle tord le fil, elle procède à une conversion, c'est-à-dire à une action religieuse qui consiste à transformer la laine immortelle, car reviviscente, en fil, en cet être, le dieu Fil, assimilé au serpent, qui est intermédiaire entre la terre et le ciel. La quenouille maintenue en haut verticalement, comme le fuseau l'est en bas, est le premier caducée. C'est aussi d'elle qu'est née la représentation du serpent à tête de bélier, animal fabuleux du monde celtique, qui guide les âmes des morts vers l'au-delà.

Il était bien des Gaulois de braver la mort à travers le rire, la joie bachique et l'érotisme de ces inscriptions, en apparence étranges, ou plutôt de manifester joyeusement leur foi dans l'au-delà.

Les sociétés traditionnelles sont celles qui maintiennent candidement la faculté, la voie et l'objet de l'émerveillement.

---

comme gaul., *kourmi,* par Dioscoride, cf. irl. *cuirm*, fr. *cormé*, nom d'une boisson fermentée faite avec la corme, fruit du cormier.

uiscara, adj. (cf. *Viscarius, Viscariacus...*) ou lire *vis,* force virile, lat. *vis,* force, et *cara,* chère, lat. *carus*, cher, irl. *carim*, j'aime.

imi, 1ère sg. enclitique du verbe être, attesté sous la forme *immi* sans simplification des *-mm-* sur l'inscription des Pennes-Mirabeau (n° 10).

daga, nom. sg. de l'adj. féminin correspondant à irl. *dag-*, bon.

nata, comme *gnatha,* nom de la fille, celle qui est née.

potaui ?, *potauimus* : j'ai bu, nous avons bu, formes latines ?

tiono, pour *divono-*, divine.

morucin, (cf. *Vindo-moruci*) de **morugna,* jeune fille, gall. *morwyn,* jeune fille.

34

Inscription de Coligny (Ain), trouvée dans un champ en novembre 1897, réduite à l'état de fragments amassés dans un trou dont la forme fait présumer qu'ils avaient été contenus dans une hotte ou un panier. La présence à proximité de ces 153 fragments de débris d'une statue gallo-romaine – un Mars en bronze – conduit à penser que tous ces restes avaient été emportés (pour être sauvés ?) de quelque lieu cultuel sans doute mis à sac.

Les fragments, qui résultent d'une destruction volontaire avec exposition partielle au feu, ont été assemblés et constituent une table de bronze de 1,48 m sur 0,90 m. C'est un calendrier, dont les lacunes (car les morceaux du puzzle sont incomplets aux 2/5e) peuvent heureusement être comblées par recoupements avec les parties subsistantes et aussi grâce aux fragments d'un autre calendrier comparable à celui-ci. Un premier fragment avait déjà été trouvé en 1807 dans le lac d'Antre (commune de Villards d'Héria, Jura) ; les huit autres l'ont été en 1967, dans le ruisseau d'Héria. L'inscription de Coligny date de la fin du IIe siècle. *(Cf. p. XVI.)*

Ce calendrier est constitué de seize colonnes comportant des indications de mois et de jours assez claires pour qu'il soit possible d'y reconnaître cinq années consécutives, c'est-à-dire un lustre. Chaque année compte douze mois lunaires donc 355 jours. Les soixante mois (5 × 12 = 60) sont complétés par deux mois supplémentaires (« XIIIe » mois) de 30 jours, intercalés, l'un au début de la première année, l'autre au milieu de la troisième. Chaque colonne du calendrier, qui se lit verticalement puis de gauche à droite, porte les indications de quatre mois ordinaires, sauf la première et la neuvième qui comportent le mois intercalaire et deux mois ordinaires. Ces derniers, de 30 ou 29 jours, sont divisés en deux quinzaines : les jours sont comptés de 1 à 15, puis, à partir de la deuxième quinzaine appelée ATENOUX, *à nouveau de 1 à 15 ou 14.*

Les noms des mois ordinaires (de 29 ou 30 jours) sont : SAMON- *(30),* DUMANN- *(29),* RIUROS *(30),* ANAGANTIO- *(29),* OGRONN- *(30),* CUTIOS *(30),* GIAMONI- *(29),* SIMIVISONNA- *(30),* EQUOS *(30 ou 28 [?] les années II et IV),* ELEMBIV- *(29),* EDRINI- *(30),* CANTLOS *(29). Certains noms ne peuvent s'écrire entièrement puisque le calendrier use beaucoup de l'abréviation.*

Le premier mois intercalaire n'a pas de dénomination propre, le second est peut-être nommé CIALLOS.

Chaque mois est, comme dans notre calendrier des Postes, annoncé par son nom placé en tête. Il est suivi de l'adjectif mat(u)- *qui désigne les mois de 30 jours, ou de l'adjectif* anmat(u)- *qui caractérise les mois de 29 jours, à l'exception du neuvième mois* EQUOS *qui compte 30 jours aux années non lacuneuses I, III et V.*

Chaque jour est numéroté. Il comporte en outre diverses notations de base : D *disposé en colonne dans le mois, seul ou précédé le plus souvent de* M *ou bien suivi de* AMB. *Devant* D *est parfois tracé un signe triple formé de trois hastes dont l'une (parfois deux) est généralement barrée ; il y en a environ 200 sur les*

cinq ans. Les jours sont encore caractérisés par d'autres lettres et d'autres mots ; ce sont : N IN(N)IS R, NSDS, IVOS, PRINNI LOVDIN *ou* PRIN(N)I LAGET *etc. Une lettre isolée,* N, *a une interprétation qui sera donnée plus loin. Certaines autres notations ne se lisent qu'une fois.*

Les indications quotidiennes présentent encore des transferts de notations, tout à fait originaux, de trois sortes, l'échange, le prêt à l'intercalaire et sa commémoration, la rétrogradation.

	M SAMON MAT				
O	I		N	DVMAN	IVOS
O	II I†I	M	D		IVOS
O	III †II		D	DVMAN exo	IVOS
O	IIII	M	D		
O	V		D	AMB	
O	VI	M	D		
O	VII		PRIN LOVDIN		
O	VIII	M	D		
O	VIIII II†	M	D		
O	X	M	D		
O	XI		D	AMB	
O	XII	M	D		
O	XIII †II	M	D		
O	XIIII I†I	M	D		
O	XV II†	M	D		
	ATENOVX				
O	I		D	DVMAN	
O	II II†	M	D	TRINoX SAMO sindiv	
O	III		D	AMB	
O	IIII †II	M	D		
O	V I†I		D	AMB	
O	VI II†	M	D		
O	VII		D		
O	VIII		N	INIS R	
O	VIIII		N	INIS R	
O	X †II	M	D		
O	XI I†I		D	AMB	IVOS
O	XII II†	M	D		IVOS
O	XIII	M	D		IVOS
O	XIIII	M	D		IVOS
O	XV		D	AMB	IVOS

1. L'ÉCHANGE (ce transfert, du fait qu'il ignore les mois intercalaires, remonte d'un premier état du calendrier exclusivement lunaire).

Certains jours de mois ordinaires qui se suivent sont échangés, comme si notre 19 juin prenait la place du 19 mai, le 19 mai occupant la place du 19 juin.

Ces échanges, qui permettaient que deux mois successifs primitivement tout entier matu- *(de 30 jours) et tout entier* anmatu- *(de 29 jours) fussent panachés désormais de jours* matu- *et* anmatu-, *avaient sans doute pour but de former des paires de mois.*

M(ois) de NOVEMBRE (?) COMPLET

1er		**PRET**	**DÉCEMBRE**	**ivos ?**
2 *???*	**B(ON)**	**J(OUR)**	**(NOV.)**	**ivos ?**
3		**J.**	**DÉCEMBRE sauf**	**ivos ?**
4	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
5		**J.**	**amb ? (NOV.)**	
6	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
7		**REPÈRE À L'ARBRE ? (NOV.)**		
8	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
9 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
10	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
11		**J.**	**amb ? (NOV.)**	
12	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
13 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
14 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
15 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	

R(ENOUVELLEMENT ?)

1er		**J.**	**DÉCEMBRE**	
2 *???*			**J. LES TROIS NUITS DE SAMON-aujourd'hui**	
3		**J.**	**amb ? (NOV.)**	
4 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
5 *???*		**J.**	**amb ? (NOV.)**	
6 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
7		**J.**	**(NOV.)**	
8		**n. inis r ?**	**(NOV.)**	
9		**n. inis r ?**	**(NOV.)**	
10 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	
11 *???*		**J.**	**amb ? (NOV.)**	**ivos ?**
12 *???*	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	**ivos ?**
13	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	**ivos ?**
14	**B.**	**J.**	**(NOV.)**	**ivos ?**
15		**J.**	**amb ? (NOV.)**	**ivos ?**

2. LE PRÊT (ce transfert qui ne concerne que les mois intercalaires permet de parler d'un deuxième état, plus élaboré, du calendrier puisque, impliquant l'usage de l'intercalation, il est luni-solaire).

Les jours dont est constitué l'intercalaire sont attribués de la façon suivante : le 1er jour du mois intercalaire emprunte au 1er du trentième mois ordinaire qui précède cet intercalaire ses notations de base et son nom, le 2e porte le nom du 29e mois précédant l'intercalaire avec les notations de base de son 2e jour, le 3e est prêté par le 28e mois précédent de la même manière, et ainsi de suite dans l'ordre régulier des mois. Les jours du mois intercalaire sont donc caractérisés par les notations du quantième et les noms des 30 mois (deux ans et demi) qui les précèdent.

En outre, le jour du mois ordinaire prêté au mois intercalaire est commémoré par la lettre N un an après le prêt et, à nouveau, six mois plus tard.

Ce système a pour effet d'insérer totalement le mois intercalaire dans le corps du calendrier.

3. LA RÉTROGRADATION (transfert correspondant aussi au deuxième état du calendrier).

À la suite, cette fois, du mois intercalaire, les jours 7, 8 et 9 de chaque quinzaine des mois ordinaires, ainsi que les jours marqués IVOS *sont rétrogradés d'un mois. Le premier mois qui suit l'intercalaire décale les six jours en question (7, 8, 9 et 7a, 8a, 9a) sur l'intercalaire lui-même et reçoit du mois qui le suit les six jours correspondants et ainsi de suite jusqu'au douzième mois, où les notations sont à la fois rétrogradées et maintenues en place. Chaque notation rétrogradée apporte son nom d'origine au mois dans lequel elle vient s'insérer.*

Il s'agit par ce dispositif de maintenir dans le temps réel deux fois trois jours qui ne subissent pas le retard mensuel de l'intercalation. Le cycle lunaire est ainsi respecté pour les dates où il revêt de l'importance. Les jours 7, 8 et 9 de chaque quinzaine correspondent en effet à une Pleine Lune pour la première quinzaine et à une Nouvelle Lune pour la deuxième, s'il est vrai que l'année et le mois commencent bien au 6e jour de la lune, c'est-à-dire à son premier quartier formé, comme Pline le spécifie.

Pour éviter l'étude du lustre entier qui nécessiterait un nombre considérable de pages, il est proposé p. 134 et 135, à titre d'illustration, le tableau entièrement conservé du mois de SAMON- *de la IIe année.*

Au fil de la lecture des inscriptions gauloises, nous avons évoqué un temps calendaire. Avec la table de Coligny nous pouvions nous attendre à l'exposé, au long des jours, d'un riche festiaire gaulois. Apparemment ce n'est pas le cas. Nous ne devons pas être déçus. Ce que nous lisons ici est un travail essentiellement astronomique qui apporte la preuve éclatante que les druides étaient de grands savants. Ce long texte, impossible à mémoriser, mais au contraire nécessairement écrit, est un monument qui rejoint les fastes indiens, égyptiens, chaldéens, grecs et romains, témoignant d'un effort original et encore inconnu de comptage du temps. Les Gaulois ont en effet résolu à leur manière la difficulté inhérente à tout calendrier : accorder le temps lunaire et le temps solaire. Rappelons l'affaire : l'année, c'est-à-dire nos quatre saisons, a d'abord été comptée en douze lunaisons. Une lunaison moyenne vaut 29,530588 jours. Douze lunaisons ne font que 354,367056 jours, alors qu'il faut boucler une année qui compte précisément 365,24220 jours. L'année lunaire est trop courte de 10,875 jours.

Des diverses solutions adoptées par différents peuples pour rattraper l'année solaire l'une a consisté à ajouter un mois intercalaire au bout de trois ans (10 x 3 = 30).

Chez les Gaulois, c'est différent. Il faut d'abord lire correctement le calendrier et savoir combler ses lacunes. S'il convient de ne pas restituer deux jours supplémentaires gravés dans la première quinzaine du mois *EDRINI-* de la II[e] année, puisqu'ils ont été raturés par le graveur :

XIII
XIIII
(X) raturé
(X) raturé
XV,

m(id), nom. sg. du nom du mois assuré par toutes les langues celtiques.

samon-, peut-être à restituer en * *samonios*, issu d'un radical **sem-* désignant l'autre saison que l'hiver, soit : l'été ; v. irl. *sam*, été, avest. *ham*, été. Le nom irl. de *Samain*, assemblée, qui désigne novembre, n'est pas sur le même plan étymologique.

mat(u)-, adj. à thème en *-u*, dont le sens de : bon, complet, est certifié par toutes les langues celtiques ; lat. *maturus*, mûr, accompli.

O, signe disposé en colonne, figure un trou, percé dans le bronze, destiné à recevoir une cheville marquant le jour vécu.

il faut ou bien admettre la réduplication non raturée du Ve jour du mois *ANAGANTIO-* de la Ve année :

IIII
V
V
VI,

ce qui donne à ce mois 30 jours et non 29 ou bien y voir une erreur. Si ce n'est pas une erreur et si le mois *EQUOS*, anormalement *anmat-* a bien 30 jours pendant les cinq années, le lustre compte (355 x 5 =) 1775 jours. Si à ces douze lunaisons s'ajoutent les 60 jours des deux intercalaires, le total est de 1835 jours. Or l'année solaire de 365, 2422 jours multipliée par 5 donne 1826 jours. Le lustre corrigé gaulois est trop long de 9 jours.

La solution consiste à utiliser régulièrement, c'est-à-dire tous les 30 mois, le deuxième intercalaire, mais à ne faire intervenir le premier intercalaire qu'après écoulement de six années, donc une fois tous les sept ans.

En effet sur 5 ans l'année celtique moyenne est de 361 jours (4 x 355 + 385 : 5 = 361). Manquent 4,25 jours chaque année. Au bout de 7 ans le manque accumulé est de 29,75 jours (4,25 x 7 = 29,75), soit un mois. Il suffit donc d'ajouter l'Intercalaire I tous les 7 ans pour réconcilier l'année solaire avec l'année lunaire.

Dans cette hypothèse, l'année gauloise commence par le mois de *SAMON-*, non par le premier intercalaire.

Une autre solution consiste à voir une erreur dans le doublement du 5e jour d'*ANAGANTIO-* et à n'attribuer au mois *EQUOS*, qui compte 30 jours aux années I, III et V, que 28 jours aux années II et IV qui sont lacuneuses dans ce secteur de la table, ce qui justifierait le maintien de la qualité d'*anmat-* réservée aux mois incomplets.

---

n, abréviation d'un mot inconnu, *novio-*, nouveau ? **noibo-* ; v. irl. *noib*, saint ? indique la commémoration du prêt de ce jour un an auparavant au mois intercalaire prévu dans un an et demi.

duman-, nom du mois qui suit *samon-*, indique l'échange. Issu peut-être d'une racine **dhewh-* inférée de skt. *dhuma* et lat, *fumus*, fumée, gr. θύω, brûler (en sacrifice), sacrifier (cf. *Dumiatis*). Le sens serait : le mois où l'on brûle.

exo, adv. ou préposition dont le sens doit être : excepté, sauf.

La rectification de la dérive par rapport au soleil s'améliore si intervient la notion de cycle, bien connue des Anciens, et en particulier celle du cycle de trente ans signalé par Pline *(XVI N. H. 250)* : « ... on cueille (le gui) en grande pompe religieuse, avant tout à la sixième lune [i.e. le 6e jour de la lune] qui détermine pour eux les débuts des mois et des années et du siècle au bout de trente ans, parce qu'elle aurait déjà beaucoup de force, sans être en son milieu ». En effet, si l'on multiplie, pour obtenir 30 ans, le total des jours du lustre par 6, le résultat est (30 + 355 + 353 + 355 + 30 + 353 + 355 x 6 =) 10 986 jours. Étant admis que l'année et le siècle commençaient par un mois ordinaire, *SAMON-,* et non par l'intercalaire, il faut ôter 30 jours au cycle de trente ans. Il reste donc 10 956 jours. Le résultat est d'une grande précision puisque 30 de nos années grégoriennes font 10 956 jours aussi (à condition de comporter une année séculaire non bissextile).

Si toutefois l'attribution de 28 jours au mois *EQUOS* pour les années II et IV paraît trop hypothétique, il est permis de penser que le mois en question a pu primitivement compter 29 jours. D'où, après réforme, son maintien dans la catégorie *anmat-*. L'année comptait dès lors 354 jours. En conséquence le lustre donne 10 980 jours (354 x 5 + 60). Ce nombre, moins satisfaisant que 10 986, exigeait, dans ce cas, un rajustement dont le mécanisme est inconnu.

Ce n'est que par hypothèse que le sens de novembre est prêté au mois *SAMON-*.

L'impression que laisse cette lecture est celle de la rigueur mathématique et religieuse des auteurs du calendrier.

Les jours « bons » correspondent-ils aux *dies fasti,* jours ouvrables, latins ? Ils sont anonymes mais ont des spécificités régulières.

Les signes triples symbolisent peut-être une division de la journée en matin, midi et soir avec une obligation religieuse particulière touchant la haste barrée, ou représentent-ils autre chose, les trois déesses ? Rien n'est sûr.

---

ivos, abréviation probable (*ivo* se lit aussi ailleurs) d'un mot inconnu ; issu d'un **iuostu*, d'où v. irl. *uisse,* juste ? ou angl. *eve,* veille ? Cette notation est propre au mois, elle appartient au premier état du calendrier.

d(iios), nom du jour solaire ; gall. *dydd,* lat. *dies,* jour.

amb, abréviation d'un mot inconnu : *ambi* ? qui s'oppose, pour le sens, à l'adj. *matu-*, bon.

prin(n)i loudin, gén. sg. d'un *prinno-* ; v. irl. *crann*, arbre, moyen gall. et bret. *prenn*, arbre, bois d'œuvre ; *loudin* est

Les *ivos*, souvent groupés dans le calendrier et à cheval, comme ici, sur la fin d'un mois et le début du précédent, manifestent le souci d'alignement harmonieux, de liaisons étroitement ajustées entre deux éléments distincts, qui caractérise l'ordonnance du calendrier. L'esprit ne peut s'empêcher de penser, dans un tout autre domaine, à l'art gaulois, enrubanné de courbes et de contre-courbes. Ici comme là, l'enchaînement est à la fois souligné et confondu avec l'ensemble.

Les « Trois Nuits » semblent bien correspondre à la plus importante des fêtes irlandaises, celle de *Samain,* située le 1er novembre (il y a quatre grandes fêtes irlandaises : *Imbolc,* 1er février, *Beltaine,* 1er mai, fête druidique attestée par César *(certo anni tempore, B.G. VI), Lugnasad,* 1er août, fête de Lugus et de Lyon *(Lugdunum)* célébrée en Gaule et maintenue par Auguste et *Samain*). Pouvant durer deux fois trois jours, elle comprenait un festin royal et militaire avec cérémonies et jeux. Elle se caractérisait surtout par une communication, dans les deux sens, avec l'Autre Monde ; la plupart des événements mythiques rapportés par les textes irlandais s'y produisent. Elle est restée notre fête des morts en dépit de l'Église qui lui a imposé la dénomination de Toussaint.

Quelques observations pour terminer. Il n'est pas sûr que *SAMON-* corresponde au mois de novembre. L'année pouvait commencer aux points importants des solstices ou des équinoxes. César apprend que les Gaulois comptaient par nuits. Or le calendrier gallo-romain de Coligny compte par jour, *D*. C'est le contraire. Faut-il en déduire que, s'il y a eu réforme du calendrier, l'année a pu commencer par le semestre clair, non par le sombre ? Dans ce cas, *SAMON-* serait à situer en mai, commencement de la saison claire.

---

rapproché de bret. *luziãn*, emmêler, et de l'expression *teurel prenn*, jeter le bois, c'est-à-dire tirer au sort. Référence à un rite de tirage au sort par des baguettes ou plutôt à un procédé d'observation du soleil à partir d'un repère (arbre ?) dressé à l'horizon.

atenoux, nom composé du préfixe *ate-*, re- et d'un terme qui n'est pas le nom de la nuit attesté plus loin sous la forme *nox*. *-no-*, de *novio-*, nouveau ? Cf. irl. *athnuagud*, renouvellement. *-ux-* = VX, c'est-à-dire XV : 15 (jours).

Il est remarquable de voir encore en usage, au IIe siècle et au-delà, un tel calendrier que devait concurrencer le calendrier julien imposé par l'administration romaine. Dans le fait, ce calendrier, civil en apparence, était resté en usage, au moins chez les druides, astronomes et prêtres.

La capacité de jongler avec les jours nous stupéfie. Nous n'oserions pas le faire. C'est que le soleil a définitivement supplanté la lune dans l'établissement de nos fastes. Pourtant le temps n'est pas linéaire ; bien souvent il évolue et peut rebrousser chemin. Le temps n'est qu'une suite de temps et de contre-temps : il y a de l'hiver au sein de l'été (les Saints de glace) et de l'été au sein de l'hiver (l'été de la Saint-Martin). Nous aurions peut-être beaucoup à apprendre de l'audace et de la précision des subtils mécanismes mis en place par les druides. Leur poésie détient, semble-t-il, le secret de l'accord au monde, la connaissance des cycles de l'univers et de la nature, des rythmes qui rendent, s'ils sont respectés par les rites, la vie sur terre d'une enivrante liberté. La vie, proclament les Gaulois, a le temps pour elle. L'être vivant sait que la vie dont il participe est éternelle. La vie est conservée par le Temps, dans le Temps. Le Temps n'est pas dégradation de la vie, comme un vain peuple le pense, mais garantie de la vie. De là la croyance en l'immortalité de l'âme professée par les druides et une confiance accordée à la rayonnante bonté du Temps, laquelle devait être tout particulièrement sensible au cours des mois intercalaires, faits des offrandes des jours.

En Gaule a régné l'amour du Temps. Tous ceux qui aiment le Temps et conçoivent que l'Amour est son accomplissement, se rient de la mort, car ils savent que le Temps les aime.

---

trinox, et non *trinux* erroné, nom composé, comme lat. *trinoctium*, ensemble de trois nuits. Le mot évoque inévitablement l'expression irl. « les Trois Nuits de Samain » qui désigne la fête de *samain*, le 1er novembre.

sindiu, mot composé du démonstratif **sindo*- et du nom *diios*, *D* dans le calendrier. Le sens est : aujourd'hui ; v. irl. *indiu*, bret. *hiniv*.

n inis r, abréviations de sens inconnu ; *n*, initiale de nuit ? *inis*, de *in d isiu*, en lui ?

IBETIS VCIV . ANDECARI BIIETE

BUVEZ DE CECI : VOUS SEREZ TRÈS AIMABLES

35

Inscription de Limé (Aisne) trouvée sur la nécropole gallo-romaine de la Villa d'Ancy le 11 mai 1887, portée sur le pourtour d'une grande bouteille de verre brisée dont les morceaux étaient contenus avec des cendres et des ossements humains à l'intérieur d'un seau de bois. Cette bouteille avait donc servi d'urne funéraire. Avant cela, son inscription révèle qu'elle avait contenu de la boisson. Date du IIIe siècle.

Ici encore, l'objet est censé s'adresser aux buveurs, comme la petite coupe de Banassac (n°26). L'heureux effet de la boisson (du vin ?) est plaisamment annoncé aux destinataires.

Ce texte indique clairement que le gaulois est parlé couramment au IIIe siècle.

Cette invitation à boire est à dire aujourd'hui par qui se piquerait de remettre le gaulois en honneur et convierait ses hôtes à... trinquer.

---

ibetis, 2e pl. impératif, à lire **ibeti-is*, où *-is* est pronom enclitique ; ce verbe est à rapprocher de lat. *bibo*, issu de **pibo*, gr. πίνω, skt. *pibati*, boire, irl. *ibid*, buvez.

uciu, mot composé de la préposition proclitique (ou du préfixe) *u-*, à partir de, de, rencontrée dans *ulano* (n°26), et d'un pronom démonstratif *-ciu*, qui peut être instrum. sg. issu d'un **kiyo-*, que postule irl. *ce*, ici, cornique et bret. *ken*, autre, cornique *keth*, ceci, et surtout gaul. *du-ci*, à ceci.

andecari, nom. pl. d'un adj. composé du préfixe augmentatif *ande-* et de *-cari* (cf. *Seno-carus, Caratus, Caratullus*) qui se compare à lat. *carus*, cher, irl. *carim*, aimer.

biiete, 2e pl. impératif (ou futur indicatif) du verbe être, retrouvé dans irl. *bíid*, soyez, ou *bethe*, vous serez, bret. *bezet*, soyez, formes issues de la racine i.e. **bhew-*, qui est à l'origine de lat, *fu-i*, gr. φύω, angl. *(to) be*, alld. *bist*...

VABROS

[...] AT

ATREBO

AGANNTO

BO DVRN

EO GIAPO

Vabros [...] at atrebo aganntobo Durneo Giapo

VABROS

....

AUX PÈRES

BORNANTS

POUR GIAPOS

DURNÉEN

36

Inscription de Plumergat (Morbihan) gravée sur une borne qui n'a pas bougé depuis son implantation par les Vénètes à une date incertaine qui peut être tardive. La borne se dresse dans l'enclos paroissial entre la porte sud de l'église et le cimetière.

Il s'agit d'une dédicace à des dieux du bornage, appelés respectueusement Pères, qu'un certain Vabros a exécutée au nom d'un Giapos, fils de Durnos, sans doute incapable de le faire.

Ces Pères bornants correspondent aux dieux que d'autres Vénètes, ceux de l'Adriatique (non de Vannes, mais de Venise), nomment, sur une inscription de Padoue, *deivos termonios* (acc. pl.), dieux terminaux.

Vabros, nom du dédicant.

[...]at, 3e sg. d'un verbe non reconstituable.

atrebo, dat. pl. du nom du père **(p)atir* ; irl. *athair*, lat. *pater*, gr. πατήρ, etc. parallèle à *matir*. Première attestation gauloise !

aganntobo, dat. pl. du participe d'un verbe **(p)aga-* présumé à partir de gr. πάγνυμι, lat. *pango*, ficher.

Durneo, dat. en *-o* au lieu de *-u* du patronyme, à suffixe *-eo*, du personnage dont le nom suit.

Giapo, dat. d'un nom propre *Giapos* (cf. *Giappa*).

EXUCRI CONEXUCRI, GLION, AISUS, SCRISUMIO UELOR
EXUCRI CONEXUCRI LAU

DÉCROCHE, DÉCROCHE-TOI, GLU, Ô ÉSUS ! QUE JE VEUX CRACHER DÉCROCHE, DÉCROCHE-TOI, SALETÉ !

exucri, 2e sg. impératif d'un verbe composé du préfixe *ex-* et d'un radical qui peut être rapproché soit de v. angl. *uggr*, peur, soit de gaul. *ogron-*, nom de mois signifiant froid. Le sens paraît être : sors ! débarrasse de mal ! *Conexucri* présente un deuxième suffixe qui apporte une nuance d'affirmation et d'emphase.

glion, acc. sg. neutre d'un nom *glion*, de **gliwion* à rapprocher de gall. *glynu*, coller, irl. *glenaim*, je colle, gr. γλοιός, chose collante, lat. *gluten*, colle. Le sens est : chose collante.

Aisus, nom du dieu invoqué, Ésus.

scrisumio, 1ère sg. subjonctif présent comparable à irl. *scris*, sputation, *sceirtim*,

37

Formules de Marcellus de Bordeaux, auteur gaulois d'un traité en latin De medicamentis liber *qui date d'environ 400 (Manuscrits de Paris et de Laon, IXe siècle). Parmi les incantations gauloises, ou présumées telles, empruntées par l'auteur* ab agrestibus ac plebeis, *aux campagnards et aux petites gens, deux ont un sens qui se laisse saisir. La première est à dire en frictionnant la gorge dans laquelle quelque chose est resté attaché.*

Certaines formules de Marcellus sont en très bon grec et en très bon latin. Il est permis de présumer que les formules gauloises, du moins certaines d'entre elles, ont préservé un gaulois de bonne qualité. Cela semble être le cas pour celles-ci. Au Ve siècle le latin s'impose comme langue du commerce, de l'administration romaine et de l'Église. Langage vernaculaire, le gaulois est encore parlé dans les terroirs, dans les communautés déchues plus ou moins secrètes ou frappées d'exclusion. Il s'éteindra vers l'an mil.

Le premier texte présente des allitérations dont on imagine sans peine que l'articulation répétée, véritable gargarisme, permettait de s'éclaircir la gorge, autant que l'invocation à Ésus. Celle-ci ne surprend pas : ce grand dieu émondeur et bâtisseur a très bien pu être prié à cette époque comme dieu guérisseur. La gorge est l'objet de soins particuliers chez les Gaulois angoissés et rieurs. Les Français, leurs successeurs, n'auront pas de héros-dieu plus célèbre que Gargantua, dont le nom précisément évoque celui de la gorge – Rabelais le dit fils de Grandgousier.

L'utilisation magique du gaulois atteste la force qu'avait pu conserver aux yeux de ses usagers la pratique de cette langue qui semblait plus proche de la nature et plus susceptible de l'arranger que le latin, langue d'emprunt, langue étrangère à usage social. De là un double registre qui a dû s'étendre sur quelques siècles : une langue dominante, universelle, apte à dire les faits, *koinè* logique et *logos* commun, et, à côté, une langue dominée, secrète, honteuse et réprouvée, apte à chanter ou à chuchoter le vieux savoir traditionnel, qui se rétrécira dans le formulaire de la magie, de la sorcellerie, du mythe et de la croyance tenace.

---

racler, lat. *screo*, cracher, v. bret. *scruitiam*, je crache, toutes formes issues de la racine **sker*, couper, séparer.

uelor, 1ère sg. au présent d'un verbe déponent de racine **we/ol-* à l'origine de lat. *velle*, angl. *will*, vouloir... Le sens de *scrisumio uelor* est : je veux que je crache, soit : je veux cracher.

lau, acc. sg. neutre, forme issue de **lagu* (cf. *Lagu-audus*) à rapprocher de moyen bret. *lau*, médiocre, mauvais, gall. *llaw*, petit, bas, triste, irl. *laugu*, moindre. Le sens est : petite chose mauvaise.

IN MON DERCO MARCOS AXAT ISON

DANS MON ŒIL, QUE LE MARC EMPORTE CELA !

---

in, préposition : dans.

mon, adj. possessif 1[ère] sg. ; vannetais *men*, v. bret. *mo*, mon.

derco, dat. sg. du nom *dercos*, œil, attesté dans le Plomb du Larzac (n° 29) ; irl. *derc*, exil, v. bret. *derch*, aspect, gall. *drych*, vue, miroir, gr. δέρκομαι, regarder.

marcos, nom. sg. d'un nom à mettre en rapport avec irl. *meirc*, bret. *mergl*, rouille, bret. *morc'hed*, accablement, moyen h. alld. *murc*, pourri, flétri, lat. *murcus*, indolent, *marceo*, être flétri, lit. *markýti*, rouir. Le français *marc* (résidu) provient sans doute de *marcos* et le traduit.

axat, 3[e] sg. subjonctif d'un verbe *ag-* correpondant à v. irl. *aga* (subj.), lat. *ago*, gr. ἄγω ; *-x-* note *-g-* spirantisé entre voyelles, comme dans *luxe* (Chamalières n° 17), s'il s'agit d'un subj. en *-a-*, ou bien le *-g-* spirantisé suivi de *-s*, s'il s'agit d'un subj. en *-s-*.

ison, acc. neutre d'un pronom démonstratif soit composé de *i-* particule déictique, connue en v. irl., et de *-son*, cela, soit de *-id*, cela ; irl. *ed* ; et de *-son* ; irl. *són, ón*. Le gaulois possède un grand nombre de démonstratifs.

La seconde formule est à dire pour chasser les choses qui seraient entrées dans l'œil :

Il faut comprendre : ce qui est dans mon œil, que le marc l'emporte ! Il est possible que *marcos* ait donné *marc* en français et même que le terme *derco*, œil, trou, tombe, ait survécu dans l'argotique *derche*, cul, derrière. S'il en était ainsi, cela prouverait que, pour un même objet, la langue dominante s'arroge le droit de le nommer, s'il est en haut, et abandonne sa dénomination à la langue dominée, s'il est en bas. L'œil est-il un trou ? Oui, si l'on en croit l'instinct poétique de Hugo qui sait que l'antre est un œil noir :

Moi je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.

Les Gaulois comptaient de nombreux et excellents oculistes. L'archéologie exhume leurs trousses, instruments, bâtons de collyre avec prescriptions précises. Et beaucoup d'*ex-voto* ont été découverts près des sources, représentant des yeux guéris. L'œil et la gorge, claire vision et claire voix : voir et dire : les Gaulois n'auraient-ils pas eu vocation à témoigner, comme peuple demeuré fidèle à la tradition de l'émerveillement, de la beauté du monde ? Un grand nombre de formules de Marcellus concerne l'œil et la gorge*. Délier l'œil et la voix, c'est, si l'on en croit Pindare, un des rares poètes grecs à avoir fait état de traditions gauloises (hyperboréennes), un processus de résurrection ; du moins est-ce l'opération à laquelle se livre Pollux quand Zeus l'a autorisé à partager son immortalité avec son frère mourant :

Après ces mots il n'eut pas deux pensées,
mais délivra d'abord l'œil puis la voix
de Kastor au turban de bronze.
Xe Néméenne 89-90

Y aurait-il là une allusion à quelque rituel initiatique gaulois « ressuscitant » par l'œil et la gorge ? En tout cas, les grues rencontrées dans l'inscription n° 13, vigilantes et criardes, qui ouvrent l'œil et le bec, présentent, elles aussi, ce même rapport entre l'œil et la voix.

* Ces formules ne sont pas élucidées, mais leur application est déterminée : ainsi, pour la chassie des yeux : *excicum acrisios*, pour chasser une poussière de l'œil : *resonco bregan gresso*, pour un orgelet : *rica rica soro*, ou κυρια κυρια κασσαρια σουρωρβι, ou encore *uigaria gasaria*. Pour une obstruction du gosier : *crisi crasi cancrasi*, et pour une douleur à la luette : *heilen prosaggeri vome si polla nabuliet onodieni iden eliton.*

Multa praeterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi ac potestate disputant et juventuti tradunt.

César B. G. VI, 13.

Pline
N.H. XXIX, 52

38

Textes poétiques versifiés, de genre didactique, dont l'existence est conjecturée à partir du témoignage des Anciens transmis sous forme d'allusions, de résumés et de renseignements parfois méconnaissables. Il n'est pas possible de dater les textes en question dont les sources sont citées ci-contre.

La littérature gauloise, orale et écrite, n'a sans doute pas différé beaucoup de celle des autres peuples antiques, à moins d'imaginer un terrorisme culturel imposé par les druides, gardiens de la Tradition et dépositaires de la science sacrée. Ce serait trop accorder à César. Il est impossible que toutes les formes littéraires n'aient pas existé en Gaule, en vers et en prose. Les contes populaires, les romans du Moyen Âge, les Vies des saints qui souvent christianisent un mythe païen, la littérature celtique et, en particulier, l'irlandaise, contiennent des thèmes et des scénarios indo-européens et universels qui ont toutes chances d'avoir été connus des Gaulois.

Nous ne retiendrons que certains types de composition versifiée, d'un genre didactique, dont le témoignage des Anciens garantit l'existence. Les citations ci-contre fourniront une idée de leur contenu, lequel sera présenté sous forme de titres et commenté succinctement.

1° Cosmogonie

Outre cela, ils disputent beaucoup des astres et de leur mouvement, de la grandeur de l'univers et de la terre, de la nature des choses, de l'action et de la puissance des dieux immortels, et ils transmettent cela à la jeunesse.

César résume ici des développements de source gauloise. L'ordre des sujets est significatif : les astres sont premiers : l'observation et la révélation du ciel rendent compte de l'univers et de la terre et règlent le rapport des dieux et des hommes. Au surplus, l'existence d'un équivalent druidique de la *Genèse* ou de la *Théogonie* ne fait aucun doute si l'on interprète correctement une information de Pline relative à « l'œuf de serpent ». Évoquant ce symbole cosmique sans comprendre sa signification, le Naturaliste déclare que ce talisman (en réalité un oursin fossile) est censé « flotter sur l'eau même attaché à de l'or ». Ce lambeau littéraire perd son absurdité si l'on voit en lui le reste dégradé d'un mythe comparable à celui de l'Embryon d'Or *(Hiranyagarbha,* le Germe de la Lumière cosmique) couvé sur les Eaux primordiales par l'oiseau Hamsa de la tradition hindoue.

Deum maxime Mercurium colunt : hujus sont plurima simulacra ; hunc omnium inventorem artium ferunt, hunc viarum atque itinerum ducem, hunc ad quaestus pecuniae mercaturasque habere vim maximam arbitrantur. Post hunc Apollinem et Martem et Jovem et Minervam. De his eamdem fere quam reliquae gentes habent opinionem : Apollinem morbos depellere, Minervam operum atque artificiorum initia tradere, Jovem imperium caelestium tenere, Martem bella regere.

César B. G. VI, 13.

Galli se omnes ab Dite patre prognatos praedicant, idque ab druidibus proditum dicunt.

César B. G. VI, 18, 1.

2° Théologie

De ce mythe découlait une vision religieuse du monde avec une théologie où étaient, notamment, évalués l'action, *vis*, et le pouvoir, *potestas,* des dieux. Cette analyse transparaît dans le tableau que César présente du panthéon gaulois ; et la précision avec laquelle il caractérise les fonctions divines est plutôt imputable aux sources gauloises dont il s'inspire qu'à sa géniale intelligence.

Parmi les dieux, celui qu'ils honorent le plus est Mercure : les simulacres de ce dieu sont très nombreux ; c'est lui qu'ils considèrent comme l'inventeur de tous les arts, c'est lui le guide sur les routes et dans les voyages, c'est lui qui a la plus grande action, pensent-ils, pour les gains d'argent et pour le commerce. Après lui viennent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont à leur sujet à peu près la même idée que les autres nations : Apollon chasse les maladies, Minerve enseigne les rudiments des travaux et des métiers, Jupiter a l'empire du ciel, Mars régit les guerres.

Les homologues gaulois des théonymes latins sont, avec de nombreux surnoms, pour Mercure, *Lugus,* Apollon, *Belenos,* Mars, *Nodons* ou *Nodens* et *Ogmios,* nécessairement désignés par de très nombreux surnoms, et pour Minerve, *Belisama* et toutes les dénominations de la Déesse Mère.

3° Création de l'homme et origine des Gaulois

Les Gaulois se proclament tous issus de Dis pater, et ils disent que cela est transmis par les druides.

Les druides étaient l'émanation sacerdotale des Gaulois. Il convient donc d'imaginer qu'ils n'endoctrinaient pas des sauvages rétifs, comme le suggère insidieusement César, mais entretenaient une tradition très chère au cœur des Gaulois. Quelle nation récuserait l'écoute de sa genèse et de sa généalogie ? Un dieu souterrain, un dieu du Commencement, c'est-à-dire du Temps, *Dispater-Kernunnos* (?), a créé l'Homme primordial d'où est issu le peuple gaulois. Ce mythe des origines était sans doute proche de celui que Tacite rapporte à propos des Germains qui célébraient « dans leurs chants antiques le dieu Tuisto, né de la Terre, son fils Mannus, origine et fondateur de leur race », puis les descendants de Mannus qui avaient donné aux tribus « leurs vrais noms » *(Germanie II).*

Drasidae memorant re vera fuisse populi partem indigenam, sed alios quoque ab insulis extimis confluxisse et tractibus transrhenanis, crebritate bellorum et adluvione fervidi maris sedibus suis expulsos.

Ammien Marcellin XV, 9, 4.

non interire animas

César B. G. VI, 13.

aeternas esse animas

Pomponius Mela III, 2,19.

non pallida regna petunt

Lucain I, 454.

ab aliis post mortem transire ad alios

César B. G. VI.

vitam alteram ad Manes

Mela III, 2,19.

regit idem spiritus artus orbe alio

Lucain I, 455.

4° L'exode

Les druides rapportent qu'une partie du peuple des Celtes était formée d'indigènes, mais que d'autres vinrent d'îles reculées et des contrées transrhénanes, chassés par la fréquence des guerres et les inondations de la mer.

Ce texte résume sans doute un poème qui narrait la venue des Gaulois d'un nord originel plus mythique que géographique, celui des îles au nord du Monde. Venir du nord, c'est venir du Froid, de la Nuit, de l'Eau, de l'Axe polaire proche de la Grande Ourse, c'est-à-dire du Ciel.

5° La vie humaine

I. Immortalité

les âmes ne meurent pas
les âmes sont éternelles
elles ne gagnent pas les pâles royaumes

L'origine céleste des Gaulois leur assure une âme (liée à un astre ?) immortelle. L'immortalité de l'âme est une croyance générale dans l'Antiquité et il n'est pas douteux que les druides transmettaient là-dessus des révélations non moindres que celles du *Timée* de Platon, mais dans une forme versifiée.

II. Migration des âmes

qu'elles passent après la mort des uns vers d'autres
elles mènent une autre vie chez les Mânes
le même esprit gouverne les membres dans un autre monde.

Combinaison ici de deux croyances : celle du passage des âmes dans un autre monde et celle du transfert de l'âme dans un autre corps. Un poème dogmatique non exempt de ressemblance avec la doctrine des Pythagoriciens pour qui le culte de la Mémoire favorise le souvenir des vies antérieures (or l'indication de César vient *ex abrupto* après un long développement consacré au travail de la mémoire chez les druides) devait concerner, plutôt que la métempsycose, la métamorphose. Au cours de cette expérience exemplaire, connue du chamanisme, qui n'était attribuée qu'à des individus d'exception, l'être humain, s'affranchissant du temps, peut parcourir différents états d'existence en s'ensauvageant sous forme d'animaux divers, comme l'illustre de façon saisissante l'histoire irlandaise de Tuan Mac Cairell devenu tour à tour, cerf, porc, oiseau et saumon pour atteindre la Sagesse suprême.

La migration des âmes en revanche, pèlerinage vers le nord, c'est-à-dire ra-

...Παραδόσιμον γαρ αὑτοὺς ἔχειν ἐκ παλαιῶν χρόνων τὴν τουτῶν τῶν θεῶν παρουσίαν ἐκ τοῦ Ὠκεάνου γεγενημένην.

Diodore V, 34, 1.

patriement vers le ciel, intéressait tout le monde, encore que pour certains êtres d'élite il ait été possible d'accéder vivants dans l'autre monde, Hyperborée et îles des bienheureux, dont s'éprendra la poésie grecque.

Ces croyances aristocratiques constituaient la partie secrète de l'enseignement initiatique des druides. Elle fondait absolument l'accord de l'homme au monde, son amour de la vie, son mépris de la mort.

6° Voyages des dieux sur la terre

Les Celtes riverains de l'Océan ont une vénération particulière pour les Dioscures ; et selon une tradition qui remonte chez ces peuples à des temps reculés, ces dieux arrivèrent par l'Océan.

Ce texte est la seule trace de récits, sans doute nombreux, où les dieux visitaient les humains. L'inverse devait aussi se produire sous certaines conditions (moment de Samain, franchir l'eau, suivre une fée...), comme en témoignent nombre de contes où un homme s'aventure vers une île lointaine dans laquelle il vit hors du temps. Qu'il revienne chez lui, le héros ne reconnaît plus personne : des siècles se sont écoulés ! ou bien, dès qu'il a posé le pied à terre, il tombe en poussière.

Tite-Live V, 34, 3-9.
Justin XXIV, 4, 4.

T.-L. V, 34, 4-5.
Justin XXIV, 4, 1-5.
César VI, 24, 2.

T.-L. V, 35, 1.

Pline *N.H.* XII,5.

T.-L. V, 36, 37, 38, 41, 48 ; VI, 28, 6.
Plutarque *Camille,* XVII, XIX, XXI.
Appien *Celtica,* 2.
Valère-Maxime I, 11, 1.
Dion Cassius VII, 5.

39

Textes poétiques versifiés, de genre épique, conjecturés à partir du témoignage des Anciens.

Pour éviter des citations trop longues, il ne sera indiqué ci-contre que les références des auteurs grecs et latins.

À travers des textes de poètes et d'historiens latins et grecs se devinent des sources gauloises dont le genre peut être défini comme poème épique narrant les conquêtes de tel héros et pouvant jouer le rôle de chant sur les origines de telle cité ou de tel peuple. En voici le résumé.

1° Bellovèse

Ambigatus le Biturige, roi (mythique) de la Gaule, envoie ses neveux, fils de sa sœur, conquérir de nouvelles terres. Tous deux sont guidés par les dieux. L'un, Bellovèse, franchit les Alpes « invaincues », sommets « unis au ciel », et fonde Milan *(Mediolanon),* capitale des Insubres.

2° Ségovèse

L'autre, Ségovèse, franchit la forêt hercynienne et s'établit sur les bords du Danube, fondant ce qui sera la nation des Volques Tectosages.

3° Elitovios le Cénoman

Venu après Bellovèse en Italie du Nord qui est en fait la Gaule Cisalpine, il installe son peuple sur le territoire de Vérone et de Brescia.

4° Helico l'Helvète

Il guide son peuple à travers les Alpes vers l'Italie.

5° Brennos le vainqueur

Celui qui a battu les Romains à l'Allia et prononcé la fameuse formule : *Vae victis,* Malheur aux vaincus ! pille Rome et fait entrer les Gaulois dans la Ville où, en peuple pieux, ils admirent la majesté des sénateurs « semblables à des dieux », et la piété du sacrificateur Dorsuo.

Properce IV, 12 (13), 51 : *sacrilegum Brennum.*
Cicéron *De Divinatione* I, 37, 81. *Pro Fonteio* X, 20.
Diodore XXII, 9.
Justin XXIV, 6, 4 & 5, 8 ; XXXII, 3, 6 ; 11.
Pausanias VIII, 10, 4 ; X, 23, 1-8 *passim* ; 12.
Val.-Max. I, 1, 9.
(Scord.) Justin XXXII, 3, 9.
Athénée VI, 25.

(Autar.) Appien *Illyrira* IV.

(Volq. T.) Orose V, 15, 25.
Justin XXXII, 3, 9.
Strabon IV, 1,13.

(Rom.) Justin XXXII, 3, 11.

Strabon IV, 1,13.

Aulu-Gelle III, 9, 7.

6° Brennos le sacrilège

Il attaque Delphes en Grèce et s'empare de l'or consacré à Apollon, mais le dieu le chasse de son sanctuaire, l'effraie et le contraint au suicide. Après quoi l'or de Delphes fournit la matière à un feuilleton épique, qui s'étend sur deux siècles, au cours duquel les Gaulois, qui l'ont emporté, sont poursuivis par la colère d'Apollon et doivent expier leur sacrilège en se débarrassant de cet or désormais maudit. Il court diverses traditions :

Chez les Scordisques : quelques bandes gauloises conduites par *Bathanattos* reviennent de Delphes jusqu'au Danube. Les descendants de leur chef font vœu, pour expier le sacrilège, de ne plus garder l'or de Delphes et de changer leur nom de *Bathanattoi* en celui de *Scordisques.*

Chez les Autariates : ce peuple d'Illyrie est pourchassé par la colère d'Apollon.

Chez les Volques Tectosages : revenus du Danube à *Tolosa,* Toulouse, avec l'or maudit, ils sont contraints par la peste à consacrer l'or de Delphes à leur Apollon (Bélénos ?).

Chez les Romains : le consul Cépion s'empare à son tour de l'or de Delphes devenu « l'or de Toulouse », qu'il tire d'un étang, et s'attire de nombreux malheurs dont la guerre des Cimbres et des Teutons.

Chez les Cimbres : la possession de cet or entraîne ce peuple dans diverses calamités, tremblements de terre, ruines des villes, fuites et pestes jusqu'au désastre que leur inflige Marius à Verceil.

Ainsi prend fin l'impiété de Brennos.

La littérature gauloise n'ignorait pas celle des autres peuples de l'Antiquité. Il n'y a même pas à s'étonner que les civilisations aient été perméables et aient eu des traditions littéraires communes. Il est à regretter que nous ne puissions pas, du moins actuellement, avoir connaissance du regard que les Gaulois portaient sur les Grecs et les Romains.

Ipse, tumens atavis, Brenni se stirpe ferebat
Crixus, et in titulos Capitolio capta trahebat.
Silius Italicus IV, 150-151, 280.

Genus hic Rheno jactabat ab ipso
Properce V, 10, 041.

Athénée IV, 37.

40

Textes poétiques disparus, de genre lyrique, conjecturés à partir du témoignage des Anciens. Sauf pour quelques cas, il ne sera indiqué que les références des auteurs grecs et latins.

Il existe d'abondantes attestations d'une poésie lyrique de l'éloge et du blâme chez les Gaulois.

L'éloge, selon Diodore, consistait pour les guerriers à chanter « la valeur de leurs ancêtres avant de célébrer leur propre vaillance » (V, 29, 3). Les combattants morts à la guerre étaient en effet, aux dires d'Elien « le sujet des chants (des bardes) » *(Historia Varia XII, 22).* Si bien que c'était aussi pour acquérir l'honneur de belles odes que les Gaulois s'entraînaient à mépriser la mort. Les guerriers, pour parler comme Villon, *se vivaient de* gloire. Oui, les Gaulois ont intensément savouré la joie de l'immortalité poétique ! Avides de gloire, les vivants chantaient les morts et se chantaient.

La louange du chef mort, exécutée par un barde qui s'accompagnait d'une sorte de harpe (Diodore V, 31, 2) ou entonnée directement par ses compagnons, renfermait sa généalogie et l'énoncé de ses qualités personnelles. Voici les traces qui subsistent.

1° Descendance de Brennos le vainqueur

Les Boïens étaient le peuple de Brennos (une autre tradition fait cependant de lui le roi des Sénons).

Lui-même, s'enflant de ses ancêtres se disait de la souche de Brennos, Crixos, et entre ses titres se targuait de la prise du Capitole.

2° Descendance du Rhin

Viridomaros mort en 222, vaincu par Marcellus,

vantait sa race issue du Rhin lui-même

3° Le chant de Luernios

Un barde arrivé trop tard au festin du roi Luernios chante

sa grandeur en déplorant son retard

Appien *Celtica,* 12.

Plutarque *Les Fleuves* VI, 4.

Λούσδουλος
Plut. *Fl.* VI, 4.

Diodore IV, 19.

puis, récompensé par le roi d'une bourse pleine d'or, entonne un nouveau chant disant que

les traces laissées sur la terre par le char du roi étaient des sillons qui portaient pour les hommes de l'or et des bienfaits.

Cette citation miraculeusement préservée donne une idée du raffinement atteint par les bardes, ces maîtres de la louange aptes à composer et à improviser comme... Pindare, qui leur doit, je crois, une part de son originalité.

4° Le chant de Bituitos

Ce fils de Luernios vient au secours des Allobroges en guerre contre les Romains. Il a envoyé un ambassadeur auprès de Domitien. Avec lui, un poète qui dans une musique barbare chante alors

le roi Bituitos, puis les Allobroges, l'ambassadeur lui-même et leur naissance et leur bravoure, et leur richesse.

5° La mort d'Arar

L'Arar (la Saône) s'appelait autrefois *Brigoulos.* Voici pourquoi il a changé de nom. *Arar* entra dans une forêt pour chasser. Il trouva *Celtibéros,* son frère, tué par des bêtes sauvages. Dans l'excès de son chagrin, il se frappa à mort et se jeta dans le fleuve Brigoulos, qui de lui s'est appelé Arar.

Plutarque rapporte ici ce qui a pu constituer le début d'une généalogie d'un chef ou d'un clan se prétendant, comme Viridomaros, issu d'un fleuve divinisé.

6° La fondation de Lyon

Près de l'Arar est le mont *Lousdoulos* qui changea aussi de nom. Momoros et Atépomaros, chassés du pouvoir par Séréronéos, vinrent sur cette colline, sur ordre d'un oracle, voulant fonder une ville. Les fossés étaient creusés : soudain des corbeaux apparaissent et volant çà et là, couvrirent les arbres d'alentour. Momoros, expert dans l'art des augures, appela la ville *Lougdounon* ; car *lougos* signifie corbeau dans le dialecte de ces peuples, et *dounon* lieu élevé.

Ce mythe a une origine indigène : les noms propres sont gaulois, le corbeau est réputé oiseau prophétique chez les Celtes.

7° La fondation d'Alésia

Héraklès, ayant rassemblé ses troupes, s'avança jusqu'à la Celtique, la parcourant tout entière, abolissant les coutumes contraires au droit, comme celle du meurtre des étrangers. Une multitude d'hommes de toutes les nations étant venus

Semifero Crixus sub pectore murmur
Torquet, et horrisonis ululatibus erigit iras.

Silius Italicus IV, 278-280.

Nec vos paeniteat, populares, fortibus umbris
Hoc mactare caput

Sil. Ital. V, 649-655.

possessionem rerum humanarum Transalpinis gentibus portendi

Tacite *Histoires* IV, 54.

se joindre volontairement à son armée, il fonda une ville très grande. Il mêla à ses concitoyens beaucoup d'indigènes. Ceux-ci étant plus nombreux, il arriva que tous les habitants devinrent barbares. Et les Celtes jusqu'à ces temps-ci honorent cette ville, comme étant foyer et métropole de toute la Celtique.

Dans notre commentaire sur l'inscription d'Alésia (n° 19), nous proposons de voir sous le masque d'Hèraklès un dieu gaulois que perpétue le personnage de Gargantua.

La satire, inséparable de l'éloge, devait avoir une importance considérable en Gaule, puisqu'elle apparaît nombreuse et redoutable dans les mythes irlandais. Il en reste deux allusions concernant des chefs boïens.

1° Invective de Crixos contre Scipion à la bataille du Tessin

Crixus sous sa poitrine demi-sauvage
tord un grondement et en hurlements horribles érige sa colère.

2° *Invective de Ducarios contre Flaminius à la bataille de Trasimène*

Vous n'avez pas de repentir, hommes du peuple, à sacrifier
cette tête à des ombres valeureuses.

En outre, les Gaulois ont connu des *chants de guerre,* chant individuel du combattant ou hymne entonné en chœur par l'armée avec danse et agitation des armes, des *chants de victoire* et *d'ovation.*

Il a dû exister aussi des chants domestiques : *chants de mariage, de funérailles, de mort* et *de suicide, de banquet, de travail.* Il n'en reste aucune trace.

Il y a eu des *chants prophétiques,* notamment en 69-70, quand l'incendie du Capitole inspira aux druides la prédiction que

la possession des choses humaines était annoncée aux nations transalpines.

Il y a également trace d'une Apocalypse druidique ; elle est citée au n° 9. Des *prières,* variées, sont encore attestées – l'une se lit dans l'inscription de Chamalières (n° 17) –, le *souhait du gui,* prononcé par le druide après la cueillette, *les imprécations magiques,* comme celles des druides et des femmes de l'île de *Mona* (Man) qui paralysent un moment, selon Tacite (*Annales* XIV, 30), les soldats romains, l'action de grâce, comme celle que profère la reine Boudicca, l'*appel des oiseaux sacrés* auquel se livrent les Galates pour chasser, aux dires d'Eudoxe, les nuées de sauterelles, l'*appel des vents et des flots,* comme celui des prêtresses de Séna, selon Pomponius Mela. La plupart de ces genres ont survécu en Irlande, conservatoire de la civilisation celtique.

καὶ γραμματικῇ χρῶνται, καὶ τῆς παλαιᾶς
μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα
καὶ νόμους ἐμμέτρους ἑξακισχιλίων ἐτῶν,
ὥς φασι.

Strabon III, 1, 6.

Les poèmes de langue gauloise appris par les nobles à l'école des druides, entendus dans les festins et dans beaucoup d'occasions, entonnés et improvisés dans les combats, révèlent la part considérable que la poésie et la musique (toujours présente, selon un auteur, dans les circonstances officielles) tenaient dans la vie de l'aristocratie gauloise.

Ces textes n'ont pas disparu à jamais. Qui sait si ce que dit Strabon des Turdestans (des Ibères) ne peut s'appliquer aux Gaulois :

Ils utilisent l'écriture, ont des écrits se rapportant aux temps antiques et, à ce qu'ils disent, des poèmes et des lois en vers de six mille ans.

L'archéologie ne cesse d'exhumer des inscriptions. Regardons le sol de plus près ! Le *Plomb du Larzac*, lors de sa découverte, ressemblait à un morceau de papier brûlé. QUE LES MUSÉES OUVRENT LEURS CAVES ! Des textes gaulois y sont ensevelis une deuxième fois. Libérons ces paroles dont le monde n'a pas voulu parce qu'elles étaient trop belles ! Elles survivent souterrainement en nous. Cessons de taire un chant permanent !

POSTFACE

Les dieux, les justes dieux, ne permettaient pas, croyait-on dans l'Antiquité, le règne insolent de l'injustice. La moralité, le divin dans ce monde, selon Hegel, trouvait en eux ses puissants agents. Au Moyen Âge, le bon peuple français aimait les bons géants, et en particulier Gargantua, qui défendaient une justice sans défaillance, parce qu'ils incarnaient la force tranquille et écrasante des dieux. Aujourd'hui, c'est le personnage d'Astérix, lui si petit que sa potion rend si fort, qui s'est fait le champion d'une justice qui entend se venger de l'Histoire au nom d'une allègre liberté. Religieuse, politique, linguistique, une résistance a souvent divisé la France. Comme quoi le choix fut offert. Le désir de liberté est revivis-cent. Le non est un levain.

Cet ouvrage prétend seulement honorer la mémoire de ceux qui jadis, sur ce sol, s'affranchirent dans le refus.

BIBLIOGRAPHIE

La sélection présentée ici sera au besoin opulemment complétée par les bibliographies des ouvrages cités.

ABRÉVIATIONS

AP : Art Profane et religion populaire
APHS : A plus hault sens...
BSMF : Bulletin de la Société de Mythologie Française
EC : Études celtiques
LC : Le Carnaval
RIG : Recueil des Inscriptions Gauloises
LLG : La Langue gauloise, Pierre-Yves Lambert

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Camille Jullian, *Histoire de la Gaule II*, Paris, 1908.
Ferdinand Lot, *La Gaule*, Fayard, Paris, rééd. 1967.
Albert Grenier, *Les Gaulois*, Payot, Paris, rééd. 1970.
Jacques Harmand, *Les Celtes au second âge du Fer*, Nathan, Paris, 1970.
Henri Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique,* 2 t., Albin Michel, Paris, rééd. 1974.
Les Celtes, Le courrier de l'UNESCO, déc. 1975.
Camille Jullian, *Vercingétorix*, Tallandier, Paris, rééd. 1977.
Claude Nicolet, *ROME et la conquête du monde méditerranéen. 2/ Genèse d'un empire*, « nouvelle Clio », P.U.F., chapitre VI, *La Gaule indépendante et la conquête* par Jacques Harmand, Paris, 1978.
Régine Pernoud, *Les Gaulois*, Le Seuil, Paris, 1979.
César, *La Guerre des Gaules (Bellum Gallicum)*, traduction de L.-A. Constans, introduction de Paul-Marie Duval, « Folio », Gallimard, Paris, 1981.
Nos ancêtres les Gaulois, Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand, Faculté de l'Université de Clermont II, nouvelle série, fascicule 13, 1982.
Paul-Marie Duval, *Pourquoi « Nos ancêtres les Gaulois »*, P.U.F., Paris, 1982.
Au temps des CELTES Ve-Ier siècle avant J.-C., Abbaye de Daoulas, 1986.
Les Celtes, Bompiani, Milan, 1991.

SOURCES ANTIQUES

Paul-Marie Duval, *La Gaule jusqu'au milieu du Vᵉ siècle*, Picard, Paris, 1971.

ART

Georges Bain, *Celtic art the methods of construction*, Dover Publications Inc, New York, 1973.
Paul-Marie Duval, *Les Celtes*, Univers des Formes, Gallimard, Paris, 1977.
V. Kruta, E. Lessing et M. Szabo, *Les Celtes*, Hatier, Paris, réimp. 1982.
L'Art celtique en Gaule, catalogue de l'exposition : Marseille-Paris-Bordeaux-Dijon, Paris, 1983-1984.
Les Celtes, Bompiani, *op. cit.*

TRADITION, INSTITUTIONS, RELIGION, FOLKLORE

M.-H. d'Arbois de Jubainville, *Études sur le droit celtique I*, Paris, 1895.
Études Celtiques, (suite de *Revue des Études Celtiques*), Paris, 1936, tome XVI, C.N.R.S., 1979...
OGAM et son supplément *Celticum*, Rennes, 1948...
Bulletin de la Société de Mythologie Française, 1950...
Gallia, C.N.R.S., Paris, 1943.
Jean-Jacques Hatt, « À la recherche de la religion gauloise » in *Archeologia* n° 9, mars-avril 1966.
Henri Dontenville, *La France mythologique*, Tchou, Paris, 1966.
Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, articles concernant la partie celtique du *Dictionnaire des symboles*, Laffont, Paris, 1969.
iidem, La Religion des Celtes in *Histoires des Religions*, Pléiade, Gallimard, Paris, 1970.
Henri Dontenville, *Histoire et Géographie mythiques de la France*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
Myles Dillon et Nora K. Chadwick, *Les Royaumes celtiques*, avec un chapitre sur la Gaule par Christian J. Guyonvarc'h, Fayard, Paris, 1974.
Claude Gaignebet, *Le Carnaval*, Payot, Paris, 1974.
idem, Le Folklore obscène des enfants, Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
Georges Dumézil, *Mythe et Épopée*, 3 vol., Gallimard, Paris, rééd. 1974.
Étienne Renardet, *Vie et croyances des Gaulois avant la conquête romaine*, Picard, Paris, 1975.
Paul-Marie Duval, *Les Dieux de la Gaule,* Paris, 1976.
Georges Dumézil, *La Tradition druidique et l'écriture : le vivant et le mort* in *Cahier pour un temps* (p. 325-338), Centre Georges Pompidou, Paris, 1981.
Jean-M. Ricolfis, *Celtes et Gaulois croyances et cultures 1 et 2*, C.R.D.P., Paris, 1984.
Claude Gaignebet et J. Dominique Lajoux, *Art profane et religion populaire au moyen âge*, P.U.F., Paris, 1985.
Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, *Les Druides*, Ouest-France, rééd. 1986.
Claude Gaignebet, *« A plus hault sens » L'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1986.
Claude Sterckx, *Éléments de cosmogonie celtique*, Bruxelles, 1986.
Jean-Paul Savignac, *Titres* in *Po&sie* n° 46, Belin, Paris, 1988.
Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h, *La Société celtique*, Ouest-France, 1992.
iidem, La Civilisation celtique, Ouest-France, 1990.
Jean-Paul Savignac, *Galli (ce sont Françoys...)*, in *Le Nouveau Commerce*, printemps 1993.

ARCHÉOLOGIE

Joseph Déchelette, *Manuel d'Archéologie IV Archéologie celtique*, Picard, Paris, 2ᵉ éd., 1927.

Gallia, *op. cit.*
Études Celtiques, *op. cit.*
Paul-Marie Duval, *Paris antique des origines au troisième siècle*, Hermann, Paris, 1961.
Archeologia (revue)...
Histoire et Archéologie (revue)...
Fernand Benoit, *Arts et dieux de la Gaule*, Arthaud, Paris, 1969.
Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu, *Traité de numismatique celtique*, Les Belles Lettres, Paris, 1973.
idem, *Monnaies gauloises*, Bibliothèque Nationale, Paris, 1980.
La Gaule celtique et romaine, La Documentation française, Paris, 1984.
Paul-Marie Duval, *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, Hermann, Paris, 1987.
Claudius Vaillat, *Le Culte des sources dans la Gaule antique*, Gérard Montfort, Brionne, repr. 1982.
Jean-Loïc Le Quellec, *Fontaines miraculeuses de Vendée*, La Poussinère, Talmont-Saint-Hilaire, 1986.
Les Celtes, Bompiani, *op. cit.*

LA LANGUE

A. Holder, *Alt-keltischer Sprachschatz*, Leipzig, 1896 (réimpr. Graz, 1961).
Études Celtiques, *op. cit.*
OGAM rubriques lexicographiques, *op. cit.*
Joshua Watmough, *The dialects of ancient Gaul*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1970.
Georges Dottin, *La Langue gauloise, grammaire, textes et glossaire*, Slatkine, rééd. 1980.
Pierre Guiraud, *Dictionnaire des étymologies obscures*, Payot, Paris, 1982.
Paul-Marie Duval, *« Les Gaulois savaient écrire »*, Séance publique annuelle des CINQ ACADÉMIES mardi 25 octobre 1983 présidée par M. Paul-Marie Duval, Institut de France, Typ. Firmin-Didot, 1983.
Xavier Delamarre, *Le Vocabulaire indo-européen lexique étymologique thématique*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1984.
Jean-M. Ricolfis, *Celtes et Gaulois la langue*, C.R.D.P., Paris, 1985.
Recueil des Inscriptions Gauloises sous la direction de Paul-Marie Duval, volume I, *Textes gallo-grecs* par Michel Lejeune, volume II, *Textes gallo-étrusques, Textes gallo-latins sur pierre* par Michel Lejeune, volume III, *Les Calendriers (Coligny, Villards d'Heria)* par Paul-Marie Duval et Georges Pinault, XLV[e] supplément à *Gallia*, C.N.R.S., Paris, 1985, 1986, 1988.
Patrimoine littéraire européen, t.3, *Racines celtiques et germaniques*, De Boeck, Université, Bruxelles, 1992.
Pierre-Yves Lambert, *La Langue gauloise*, éditions Errance, Paris, 1994.

BIBLIOGRAPHIE DES INSCRIPTIONS

J'indique ci-après les documents principaux (et les plus récents) que j'ai utilisés pour l'établissement de chacune des inscriptions.

Sur *ieuru*, Pierre-Yves Lambert, *2. Cel. Ph*, p. 207-213, 1979. *LLG*, p. 103-105.
1 *RIG I*, p. 318-325.
2 *RIG II*, p. 42-52.
3 *RIG II*, p. 26-37.
4 Javier de Hoz y Luis Michelena, *La inscripción celtiberica de Botorrita*, Acta Salamantina, n° 80, Salamanca, 1974.

Léon Fleuriot, *La Grande Inscription celtibère de Botorrita, EC XIV,* p. 405-442, 1974-1975. *idem, La Grande Inscription celtibère de Botorrita. État actuel du déchiffrement* ; Actas del II coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Peninsula Ibérica, Universidad de Salamanca, p. 169-184,1974.

Antonio Beltran, Antonio Tovar, *Contrebia Belaisca (Botorrita, Zaragoza) I. El bronce con alfabeto « iberico » de Botorrita*, Universidad de Zaragoza, 1982.

Joseph F. Eska, *Towards an interpretation of the Hispano-Celtic inscription of Botorrita*, Insbrück,1989, Innsbrucker Beiträge für Sprachwissenschaft ; Bd. 59. Eric P. Hamp, *EC XXXVII*, 19, p. 179-180.

5 *RIG I*, p. 273-279. *LLG*, p. 56, 87.

6 *RIG I*, p.76-80, 250-254. Pierre-Yves Lambert, *EC XXVII*, 1990, p. 197-199.

7 *RIG I*, p. 205-209. *La France mythologique*, p. 58-59. *Histoire et Géographie mythologiques de la France*, p. 87-89. *AP*, p. 90, 93, 128, 174, 235, 242, 245, 249, 254, 257, 274.

8 *RIG I*, p. 56-59. *APHS*, p. 195, 218-220, 224, 227, 380. *LLG*, p. 85.

9 *RIG I*, p. 52-56. *APHS*, p. 304, 360.

10 *RIG I*, p. 39-41.

11 *RIG I*, p. 27-36.

12 *RIG II*, p. 128-134. Jean-Louis Brunaux, *Les Gaulois Sanctuaires et rites*, Errance, Paris, p. 14-48, 1986. *Celtes et Gaulois 2*, p. 45-48.

13 *RIG II*, p. 157-176. Jean-Pierre Caillet, *L'Antiquité classique, le haut moyen âge et Byzance au musée de Cluny*, Éditions de la réunion des Musées nationaux, Paris, 1985. *AP*, p. 95-96,106-107,112-113, 131, 233, 280. Henri Fromage, Actes du Colloque scientifique international *« Coutumes et Usages de Beauvaisis »* de Philippe de Beaumanoir, p. 104-109. *LC*, p. 108. *LLG*, p. 105.

14 *EC XIV*, p. 93-101, 1974-1975. *LLG*, p. 64.

15 Michel Lejeune et Robert Marichal, *EC XV*, p. 151-156, 1976-1978. Colette Bémont, *EC IX*, p. 29-41, 1960, *XII*, p. 96-100,1968-1971. *AP*, p. 107-113. *LLG*, p. 146.

16 *EC II*, p. 83-88.

17 Léon Fleuriot, *EC XV*, 1976-1978. Pierre-Yves Lambert, *EC XVI*, 1979. L. Fleuriot, *EC XVIII*, 1981. Patrick L. Henry, *EC*, p. 141-153, 1984. L. Fleuriot, *EC*, p. 201-202, 1987. Pierre-Yves Lambert, *B.B.C.S. XXXIV*, p. 10-17, 1987. Bernard Sergent *EC XXIX*, p. 391-401, 1992.

18 *RIG II*, p. 143-146. Pierre-Yves Lambert, *Mélanges Docteur Colbert de Beaulieu*, p. 527-534, 1987.

19 *RIG II*, p.147-155. Joël Le Gall, *ALESIA Archéologie et Histoire*, Errance, Paris, 1990. Henri Fromage, *Objets, Méthodes et Projets de la mythologie française BSMF*, p. 20-21, 1968. *LC*, p. 11-12.

20 Robert Marichal, *Les Graffites de La Graufesenque*, C.N.R.S. supplément à *Gallia*, Paris, 1988. *LLG*, p. 132.

21 Léon Fleuriot, *EC XVII*, p. 111-126, 1980. *LLG*, p. 143-144.

22 *RIG II*, p. 119-124. *LC*, p. 105-106.

23 *RIG II*, p. 91-98. Françoise Le Roux, Christian-J. Guyonvarc'h, *Morrigan-Bodb-Macha La souveraineté guerrière de l'Irlande*, *OGAM-CELTICUM*, Rennes, 1983. *LLG*, p.105-106.

24 Georges Dottin, *La Langue gauloise*, p. 210. Michel Lejeune, *EC XIV*, p. 96-104, 1974-1975. *LLG*, p. 123.

25 Joseph Vendryes, *EC VII*, p. 9-17, 1955.

26 Léon Fleuriot, *EC XIV*, p. 443-450, 1975. *LLG*, p. 140.

27 *RIG II*, p.70-82.

28 Antonio Tovar, *EC XI*, p. 237-268, 1964-1967.

29 Michel Lejeune avec L. Fleuriot, P.-Y. Lambert, R. Marichal, A. Vernhet, *Le Plomb magique du Larzac et les sorcières gauloises*, C.N.R.S., Paris, 1985. *EC*, p. 201-202,1987. *APHS*, 1[re] partie, note 429, p. 164 note 614.

30 *RIG II*, p.100-106. *LLG*, p. 95.

31 *RIG I*, p.155-162.
32 *EC XVI I*, p. 127-144, 1980. *LLG*, p. 146-147.
33 *EC XIV*, p. 96-104, *EC*, p. 201-202, 1987. *LLG*, p. 123-125.
34 *RIG III*, Paul Couderc, *Le Calendrier*, P.U.F. 1946. Jean-Paul Parisot, *n° 1*, p. 3-22, Jean-Michel Le Contel, Paul Verdier, *n°2*, p. 117-133, 1988, P. Verdier, *n°3*, p. 23-37, *idem*, *n°4*, p. 35-47, 1989, *Publication de l'Observatoire Astronomique de Strasbourg*, Série « *Astronomie et Sciences humaines* ». Jean-Paul Parisot, *EC XXXIX*, p. 343-354, 1992.
35 Léon Fleuriot, *EC XIV*, p. 89-93, 1974-1975.
36 *RIG II*, p.177-181.
37 Léon Fleuriot, *EC XIV*, p. 57-66, 1974-1975.
38-40 Camille Jullian, *Revue Archéologique*, 40, I, p. 304-327, 1902. *Les Druides*, p. 305-315, 329-332. *AP*, *Une mythologie populaire*, p. 90-104.

LES DIFFÉRENTES PEUPLADES GAULOISES QUI ONT LAISSÉ LEUR NOM DANS LA TOPONYMIE FRANÇAISE

ABRINCATUI	Avranches
AMBIANI	Amiens (vallée de la Somme)
ANDECAVI	Angers (Anjou-confluent Loire-Maine)
ARVERNI	Auvergne
ATREBATES	Arras (nord Gaule, Belgique)
CENOMANI	Le Mans (Maine)
BAIOCASSES	Bayeux (nord-est du Calvados)
BELLOVACI	Beauvais
BITURIGES	Bourges (Berry)
CADURCI	Cahors (Quercy)
CALETES	Pays de Caux
CARNUTES	Chartres
CATALAUNI	Châlons
CORISOPITES	Quimper
EBUROVICES	Evreux
LEMOVICES	Limoges
LEXOVII	Lisieux
LINGONES	Langres
MEDIOMATRICI	Metz
MELDI	Meaux
NAMNETES	Nantes
NEMAUSUS	Nîmes
PARISII	Paris
PETROCORII	Périgueux
PICTONES	Poitiers (Poitou)
REDONES	Rennes, Redon
REMI	Reims
RUTENI	Rodez (Vallée du Tarn)
SANTONES	Saintes
SENONES	Sens
SILVANECTES	Senlis
SUESSIONES	Soissons
TOLOSATES	Toulouse
TRICASSES	Troyes
TURONES	Tours
VENETI	Vannes... et Venise
VERODUNI	Verdun

GLOSSAIRE D'ENDLICHER

Le seul glossaire gaulois-latin que l'Antiquité nous ait laissé porte le nom de son inventeur, Endlicher. Le principal manuscrit, à Vienne, date du VIIIe siècle. Le mot *brialo/bigardio,* qui s'y lit, rapproché du gotique *bigairda*, je ceins, permettrait de dater ce petit recueil, qui compte dix-huit mots, du Ve siècle de notre ère.

1 *De nominibus gallicis.*
2 Lugduno *desiderato monte* : dunum *enim montem.*
3 Aremorici *antemarini, quia* are *ante,* more *mare,* morici, *marini.*
4 Arevernus *ante obsta.*
5 Roth *violentum*, dan *et in Gallico et in Hebraeo judicem ; ideo* Hrodanus *judex violentus.*
6 Brio *ponte.*
7 Ambe *rivo, inter* ambes *inter rivos.*
8 Lautro *balneo.*
9 Nanto *valle,* trinanto *tres valles.*
10 Anam *paludem.*
11 Caio breialo *sive* bigardio.
12 Onno *flumen.*
13 Nate *fili.*
14 Cambiare *rem pro re dare.*
15 Avallo *poma*
16 Doro *osteo.*
17 Prenne *arborem grandem.*
18 Treide *pede.*

duno, mont, à rapprocher de fr. *dun* employé comme nom commun en Haute-Loire, *dune,* et noms propres : *Dun*-sur-Ariège, Chateau*dun*...
aremorici, fr. *Armorique,* ceux qui sont devant la mer.
arevernus, fr. *Arverne.* La traduction latine est : tiens-toi devant.
hrodanus, juge violent, s'analyse en *ro*-, préfixe perfectif, et *dano,* juge, magistrat (n° 20).
brio, d'un ancien *brivo*-, pont, cf. *Brivatiom* (n°27), fr. *Brive(s), Brioude, Bris...*
ambe, rivière, cf. *Ambiani,* fr. *Amboile* (ancien nom d'Ormesson-sur-Marne) d'un **ambitella*, ruisseau.
lautro, bain, irl. *loathar*, bassin.
nanto, vallée, gall. *nant*, vallon, fr. savoyard *nant.*
anam, marais.
caio, enceinte, clôture, d'un plus ancien **cagion,* à rapprocher de irl. *cái*, maison ; v. bret. *cai*, haie et fr. *chai*, *quai.*

onno, fleuve, cf. *onobia* (n° 26).
nate, voc. sg. du nom du fils (cf. n° 32).
cambiare, fr. changer ; cf. *cambion* (n° 17).
avallo, pomme, bret. *avall,* gall. *afall*, irl. *aball*, angl. *apple*, pomme, et les toponymes *Avallon, Avalon*...
doro, porte, bret. *dor*, angl. *door*, gr. θύρα, porte.
prenne, grand arbre, retrouvé dans *prinni loudin* (n° 34).
treide, pied, de *trogete*. Cf. irl. *traig*, acc. *traigid*, pied.

INDEX DES MOTS

tels qu'ils apparaissent dans les inscriptions, traduits ou caractérisés par l'une des indications suivantes :

anthr. : anthroponyme
éthn. : éthnique
hydro. : hydronyme
patro. : patronyme
théo. : théonyme
topo. : toponyme
Un point d'exclamation précise la traduction d'un impératif.
Un point d'interrogation marque le doute : (?).
Le numéro renvoie à celui de l'inscription.
Le k- est rangé avec le c-.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

U

V

TABLE DES MATIÈRES